

23ième ANNEE, No 1182.

Montréal, 22 décembre 1906.

Le Monde Illustré
Album Universel



NOËL

Edmond Masson
1906

Après nous être adressés maintes fois, et, en particulier, à nos lecteurs des villes; à la veille des fêtes, et conscients de leur rendre service, nous écrivons ces quelques mots pour nos amis des campagnes. En venant à la ville, qu'ils n'oublient donc pas de faire leurs achats chez nos annonceurs, non seulement ils y trouveront des marchandises de premier choix, à des prix raisonnables, mais, en outre ils seront fort bien reçus, si seulement ils se réclament du nom de notre Revue. Car, qu'ils le sachent bien, les commerçants qui annoncent dans nos colonnes sont recommandables à tous les points de vue. Nos lecteurs des campagnes apprécieront notre conseil, nous n'en doutons pas, lorsqu'ils en auront éprouvé la sagesse. Et, ils nous en remercieront, tout comme les marchands qui auront eu la faveur de la clientèle de nos fidèles lecteurs.

NOS ANNONCEURS

AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.
Tél. Bell Main 4400. Tél. Bell Est 2982.

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619. 56 rue Notre-Dame Est

ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189. Edifice Alliance.

ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

BEAUVAIS FRERES 316 rue St Laurent.
T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856. 48 rue Notre-Dame Ouest.

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914. 6 rue St Laurent.

AUVENTS ET TENTES

"Sonne" Awning. Tent & Tarpaulin Co.
Tél. Bell Main 727. 329 rue Craig Ouest.

ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO., 160 rue Craig Ouest.

BUANDERIE ET TEINTURERIE

A. F. DECHAUX, 62 rue Ste Catherine Est.

CHAUSSURES

RONAYNE BROS, 485 rue Notre-Dame Ouest.

COIFFEURS

PALMER & SON
105 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 391.

CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES, 926 rue St Denis.

DOREURS, ARGENTEURS, ETC.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576. 414 rue St Laurent.

ENCADREURS

MORENCY FRERES, 346 Ste Catherine Est.

FOURRURES

O. NORMANDIN
350 rue St Laurent et 220 rue St Jacques.

HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BAUDRY & FILS
212 rue St Laurent.

MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI
10 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE
Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064.

MALE ATTIRE, 475 rue Ste Catherine Est.

DOMINION COOPERATIVE
Chambre 6 et 7, 11 rue St Sacrement.

MERCERIES

M. BEAUPRE, 282 rue Ste Catherine Est.

MEUBLES

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074. 687-693 Ave Mont-Royal.

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR, 395 Ontario Est. Tél. Est 3389.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.
221 rue St Jacques. Tél. Bell Main 1691.

NOUVEAUTES

ARCAND FRERES
Tél. Main 230. 111 rue St Laurent.

A. LAMY, 830 rue St Denis. Tél. Est 2552.

JETTE & LEMIEUX, 432 Boul. St Laurent.

DUPUIS FRERES
441-449 rue Ste Catherine Est.

PHARMACIENS

SYLVIO MOISAN
Tél. Est 4739. 421 rue St Laurent.

H. ARCHAMBAULT, 78 rue Notre-Dame Est.

A. J. LAURENCE, coin St Denis et Ontario.

L. A. BERNARD, 92 rue Ste Catherine Est.

JOHN T. LYONS Ltée, 8 rue Bleury.

LABORATOIRE S. LACHANCE, Limitée
87 rue St Christophe.

PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche.

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

LEACH PIANO CO.
Up 998. 560 rue Ste Catherine Ouest.

NORDHEIMER PIANO CO.

589 rue Ste Catherine Ouest.

PLOMBIERS

N. DULUDE
No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.
Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant.

PIERRE LECLERC

1392 Boulevard St Laurent. Tél. Est 1361.

POELES ET FOURNAISES

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134. 322 rue Mont-Royal.

LA FONDERIE CANADIENNE

406 rue Ste Catherine Est.

LUDGER GRAVEL, 22 Place Jacques-Cartier.

POMPES FUNEBRES

L. THERIAULT
Tél. M. 1399 3514 16 1/2-18 St Urbain, 237 Centre.

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255-Ring 2. 647 Notre-Dame Ouest.

POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

RESTAURATEUR

GIRARDOT, 46 rue Ste Catherine Est.

TAPIS NETTOYES

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445. 245A rue Bleury.

VALISES ET HARNAIS

LAMONTAGNE LIMITEE, Bloc Balmoral.

VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE, rue St Paul.

A SABOURIN & CIE, 18 Pl. Jacques-Cartier.

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET REMEDES BREVETES, ETC.

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Biquina — Corsine — Savon "Baby's Own" — Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — Tonique du Père Koenig — Antikor Laurence — Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham — Remède de Mme Gaspard Dion — Samaria — Remède du Père Mathieu — Poudres Orientales — Mousse de Mer — Baume Rhumal — Vibreur santé Snyder — Trésor des mères et des nourrices.

FOURRURES



Toutes nos marchandises sont fabriquées sous notre surveillance, avec les peaux les plus parfaites, achetées sur les meilleurs marchés du monde. Satisfaction garantie en tous points. Rien à reprendre dans le travail ou dans le fini. Tous les prix sont marqués en chiffres — UN SEUL PRIX ; le bon. — Avant de choisir un cadeau pour votre femme, VENEZ VOIR nos Fourrures.

O. NORMANDIN

CHAPEAUX et FOURRURES

350, Boulevard Saint-Laurent
TELEPHONE MAIN 3163
220, rue Saint-Jacques
TELEPHONE MAIN 2687



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, Rue St-Jacques, Montréal
Tel. Bell Main 1691

Cadeaux pour les Fêtes

SETS A DEPECER,

Couteaux de Poche
POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS
GRANDE VARIETE

UN CADEAU IDEAL

Razor de Sureté le meilleur sur le marché
Valant \$5.00 pour \$3.50 avec écran en cuir

Traineaux, - de 20c. à \$2.50

Traines Sauvages, de \$2. à \$7.50

Patins, - - de 40c. à \$7.00

Beauvais Freres
316 RUE ST LAURENT

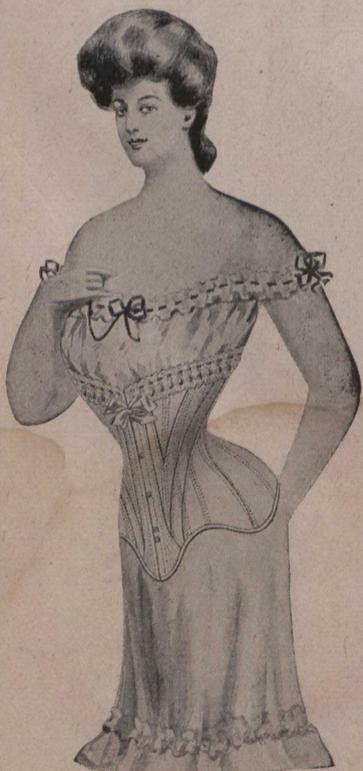
Dernières
Modes Parisiennes
Représentées
DANS LE
Célèbre Corset
D. & A.



(A) Ce modèle possède le confort au suprême degré, la mode, l'élégance, etc., sa forme unique fait ressortir la gracieuseté, et le bon goût, de celle qui le porte.

Vous vous y sentez habituée en le mettant à votre taille; de plus, ce Corset si chic, élégant et confortable, remplit admirablement la lacune entre le dispendieux sous-vêtement fait à ordre et le Corset ordinaire acheté tout fait. Très peu peuvent se procurer le premier, un plus petit nombre encore veut porter le second. Cependant les dames les plus distinguées et recherchées trouvent l'élégance, le confort et la satisfaction de leurs goûts, dans le célèbre corset

D. & A.



(B) L'essayer, c'est l'adopter.

Prix: \$1 à \$3.50

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à l'ordre de E. Mackay, Boite postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

Tél: EST 4415 51, rue Sainte-Catherine-Ouest. Coin St-Urbain

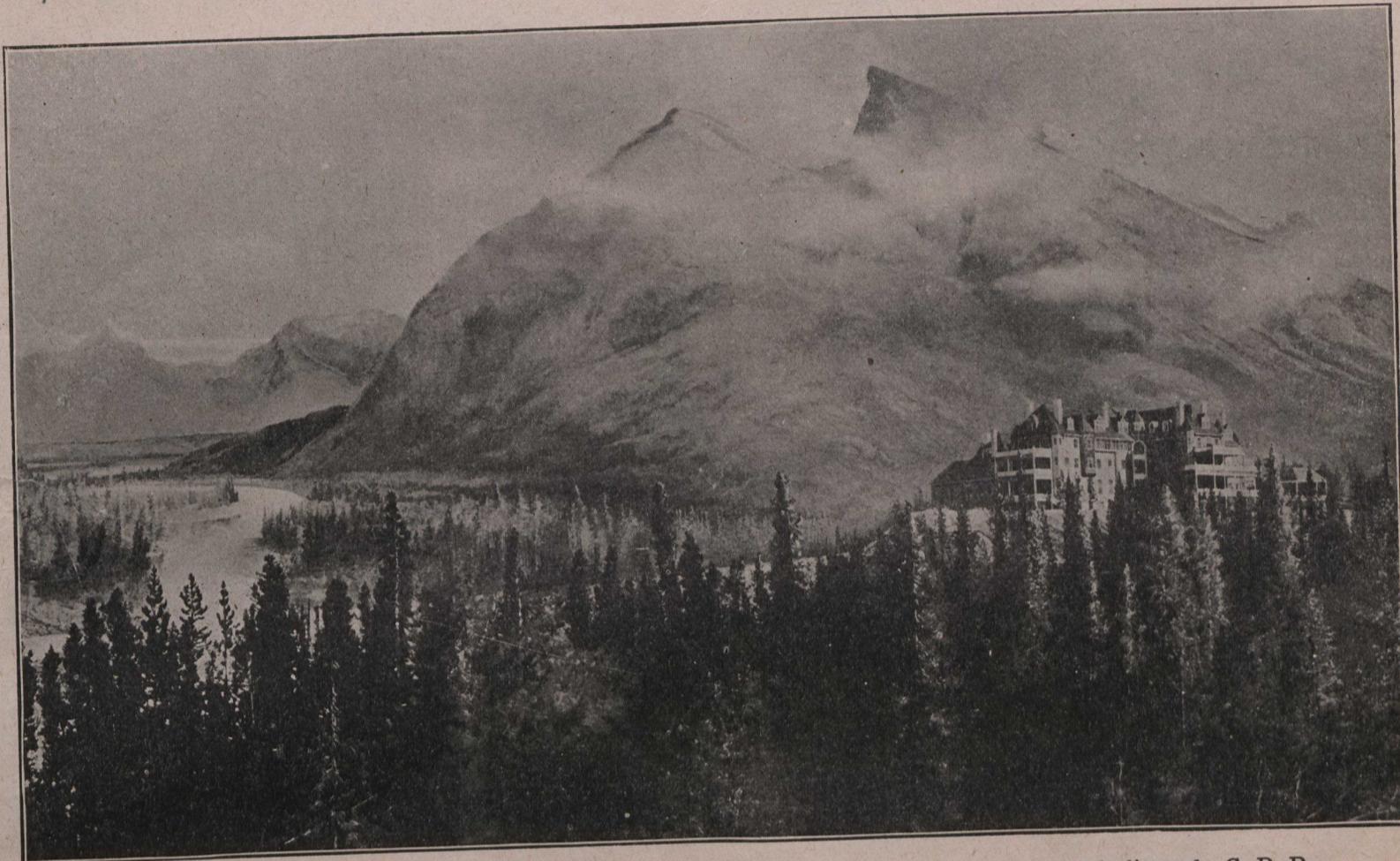
Bureaux de la rédaction: les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philip-pines.

Au numéro: 5 cents. Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Hôtel de Banff et vallée de l'Arc. — Chaîne des Rocheuses Canadiennes, traversée par la ligne du C. P. R.



Piedmont, province de Québec. — Ligne du chemin de fer Pacifique Canadien.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



Feu Ferdinand Brunetière, de l'Académie française, célèbre littérateur, qui vient de mourir à l'âge de 57 ans.



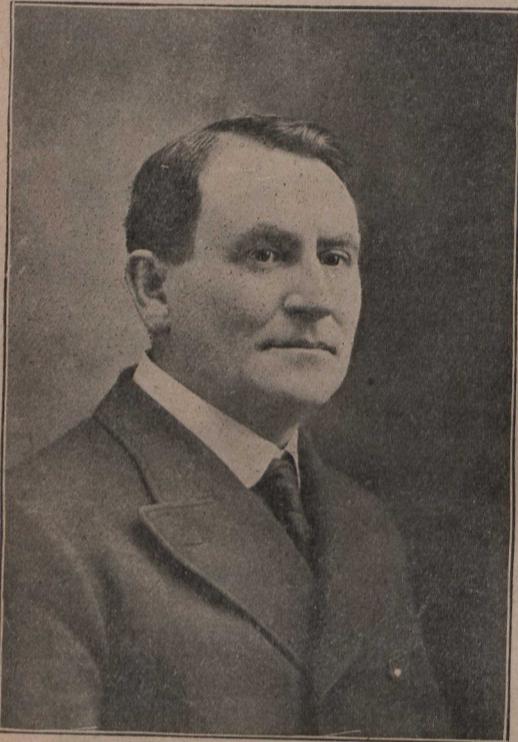
Son Eminence le Cardinal Richard, archevêque de Paris, qui suivra à la lettre les instructions du Saint-Père durant la crise religieuse qui sévit en France.



Le comte Lonyay, époux de la princesse Stéphanie, fille de Léopold II de Belgique.



La comtesse Lonyay, ex-princesse Stéphanie, dont l'exposition de Chrysanthèmes vient d'être très admirée en France.



Le détective montréalais, K. P. McCaskill, qui a joué un rôle important dans la récente enquête touchant la grève de Buckingham. D'après photographie Laprés & Lavergne, 360, rue St-Denis, Montréal.



Mme Marcella Sembrich, célèbre cantatrice, qui en ce moment chante avec le ténor Caruso, au théâtre Métropolitain de New York.



Menelik II, Négus d'Abyssinie, que l'on dit être gravement malade.



EN PALESTINE—Le jardin des oliviers à Jérusalem. Récente photographie prise par M. H. Ségal.



EN PALESTINE—La tombe de Rachel, à mi-chemin entre Jérusalem et Bethléem. Lieu de pèlerinage. Cl. de M. H. Ségal.



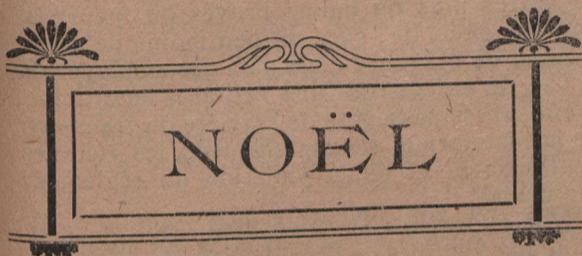
Instantané pris le lendemain du récent incendie survenu coin des rue McGill et Notre-Dame, à Montréal. D'après photo. de J. A. Dumas, 460, rue St-Denis, angle Sherbrooke

Sommaire du No 1182 du 22 décembre 1906

Hors-texte: Le Canada pittoresque; Nos gravures d'actualité—Noël, par L. d'Ornano. — La session, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais—Choses d'Europe. Inédit: "Le Noël de Philorôme", par Henri Roulland. Inédit: "Liens renoués", par Jeanne. Inédit: "Le Noël de l'abandonnée", par Gaston Luyre. Inédit: "Réveillon", par Edouard Joyeuse. Inédit: "Le Noël du sonneur de cloche", par Mlle Marie Le Franc. Inédit: "L'aventure de Lili", par Fernand Guyot. Inédit: "Les salons littéraires du XIXe siècle à Paris", par J. S. L. Inédit: "Droits individuels absolus", par X. Inédit: "A travers le Canada", par Canadien. Inédit: "Dieu et le matérialiste", par A. Thomas. Pour nos lectrices — 2 pages humoristiques — Feuilletons: **Le Chien d'Or** — **Robinson Crusôé** — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Mélodie: "Le nouveau-né", par A. Brunneau — "La tombe et la rose", paroles de Victor Hugo, musique de A. Gailhard.



Les ouragans qui se déchainent d'habitude aux avants de Noël ne nous ont pas fait défaut cette année. Après un automne clément, le froid s'est abattu intense sur nos campagnes, sur nos villes, rappelant les hivers canadiens d'antan.

Car, depuis quelques lustres, on dirait que notre climat change, devient plus doux, de l'équinoxe d'automne à celui du printemps, cela peut-être parce que la province de Québec étant plus déboisée, moins de vapeur d'eau reste en suspension dans l'atmosphère, d'où peu de neige avant les grands froids.

Ce mois-ci cependant, quelques bonnes "bordées" de neige, impatientement attendues, ont comblé de joie "habitants" et sportsmen, ceux-là encore plus que ceux-ci, parce que neige et froid font profiter les biens de la terre.

Cette constatation ne date pas d'hier, du reste, puisque nos ancêtres savaient sur ce chapitre certains proverbes rimés et populaires, que nos cousins de la France rurale se transmettent encore de génération en génération. Voici quelques-unes de ces rimes sans prétention, appartenant à la catégorie qui fait, dit-on, la sagesse des nations:

Un mois avant et après Noël
L'hiver se montre plus cruel.

Ce proverbe ne manque pas d'une piquante justesse chez nous, c'est pourquoi nous l'avons cité le premier.

Et cet autre?

Qui se chauffe au soleil à Noël le saint jour,
Devra brûler du bois quand Pâque aura son tour.

Et le suivant, qui a trait aux récoltes, son exactitude est, paraît-il, générale sous les climats du nord:

Sous l'eau la faim
Sous la neige le pain.

Troisième aphorisme campagnard:

Des neiges et un bon hiver
Mettent bien des biens à couvert.

Enfin, pour ne pas trop multiplier ces citations:

Neige au blé fait tel bénéfice
Qu'au Vieillard sa bonne pelisse.

Souhaitons donc qu'il y ait beaucoup de neige en Canada d'ici le renouveau, de l'Atlantique au Pacifique. Nul ne s'en plaindra: ni les fermiers manitobains, qui se font déjà de beaux revenus en plantant du "blé rouge d'hiver"; ni les bûcherons pour leurs charrois; ni, surtout, les pauvres hères de nos grands centres, qui pelleteront le "blanc manteau des rues" — cliché des quotidiens — pour faire vivre leurs familles.

Quant aux citadins, aux bourgeois, il nous semble que malgré qu'ils aient toujours un mot grincheux à dire lorsque de blancs papillons glacés silhouettent leurs ombres pâles sur les globes des lampes à arc, ils ne détestent pas plus que ça la neige, qui donne un charme particulièrement pittoresque à la nuit de Noël, par un clair de lune.

Soirée de Noël, messe de minuit, réveillon, autant de souvenirs agréables à consigner annuellement dans les vingt-quatre heures qui, tous les 25 décembre, nous plongent dans un ordre d'idées doucement chères: reconnaissance de l'ambiance typique du pays natal; célébration de la naissance du Sauveur. D'un côté le patriotisme, de l'autre l'évocation religieuse, notions vraiment réconfortantes, qui font battre d'aise le coeur du patriote et du chrétien qu'est tout brave Canadien.

C'est cet attachement, cette fidélité à notre foi, à notre Sainte-Eglise, qu'a voulu symboliser notre distingué collaborateur, M. Edmond J. Massicotte, dans le dessin original du frontispice de ce numéro de l'Album Universel. Nos lecteurs admettront sans difficulté, croyons-nous, que cette page à l'esprit canadien, faite par un artiste canadien de talent, est absolument couleur locale: vraie, bien vécue, superbement rendue.

Qui de nous, en effet, n'a pas souvenance d'avoir rencontré deux bons vieux, s'en revenant de la messe de minuit par un chemin de concession? Grand'mère, fière de son beau châle carreaté, les mains enfouies en un manchon démodé; grand-père, faraud en son "capot" des dimanches, les reins tenus par une ceinture "fléchée"! Et comme ils hâtent le pas les bons vieillards, les pommettes rosées par l'air vif du crû, le coeur content à la pensée de se retrouver bientôt avec les leurs, depuis le marmot, leur arrière-petit-fils, jusqu'au grand garçon barbu, leur fils aîné; avec les leurs venus réveillonner chez eux, pour que toute la famille ait sa part de liesse... Et ils vont, les vieux, dans la nuit, les oreilles leur tintant encore des beaux cantiques qu'ils viennent d'entendre à l'église paroissiale, accompagnés sur un harmonium. Ils ne sont pas toujours artistiques ces Noëls, entonnés qu'ils sont par des voix rustiques, mais combien émouvants ne sont-ils pas?

M. Edmond J. Massicotte a saisi tous ces détails, il les a sentis, et c'est pourquoi il les a si joliment et si sincèrement dits dans le dessin vigoureux et tendre à la fois, que nous avons reproduit pour que nos gens le conservent.

A propos des Noëls de nos églises, nous regrettons presque que l'on veuille trop souvent

ne nous en donner que de classiques; Noëls à grands effets, fort beaux si l'on veut, mais non plus que d'autres Noëls quasi oubliés, absolument ravissants en leur forme archaïque et naïve.

Car il s'en est fait des Noëls depuis les premiers temps de l'Eglise! Depuis le XIème siècle, alors qu'ils prirent le nom que nous leur donnons. Quand on songe à la multiplicité de ces allègres gestes de l'homme envers le Rédempteur, dont il solennise la naissance, on comprend mieux combien futiles et vaines sont les attaques faites contre notre religion, combien grande et universelle elle est.

Tour à tour, pour en revenir aux Noëls, cinq grands peuples: l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, se sont disputé, et dernièrement encore, la gloire d'avoir créé ce genre de cantiques spirituels. On ne s'est pas entendu, ce qui prouve que le catholicisme ne souffre pas en ces pays autant que d'aucuns le laissent entendre. Lorsque des nations s'honorent de chanter la venue du Messie, nous sommes heureux de le dire, on ne doit pas désespérer en leur foi, en cette foi que le Canada-français s'enorgueillit à bon droit de garder en son intégralité. Et voilà pourquoi Noël est célébré dans nos églises de si touchante façon; pourquoi, au Canada, cette fête impressionne vivement les étrangers qui y assistent. Aussi, pour que le culte de ce beau jour ne risque pas de perdre quoi que ce soit de son éclat, pour qu'il commémore les grandeurs mystiques d'un passé millénaire et grandiose, désirerions-nous que nos maîtres de chapelles nous fissent entendre quelques vieux Noëls. Ils trouveront à cet égard les plus complets renseignements dans le magistral et précieux ouvrage de notre distingué collaborateur M. Noël Hervé: "Les Noëls français", librairie Clouzot, Niort, France; ouvrage que nous avons loué comme il convenait l'an dernier. De la sorte, nous pourrions entendre aux messes de minuit:

A la venue de Noël
Notre canton doit accourir
Pour offrir à l'Enfant nouvel
Un don propre à l'esjouir, etc

Ou encore:

Noël! Noël venez les gueux
Apaisez vos desirs fougueux,
Etouffez l'effrayant blasphème.
Les carillons dans l'air du soir
Egrènent des chants plein d'espoir,
Le petit Jésus vous aime...

et bien d'autres Noëls, que chantèrent nos aïeux sur la terre de la Nouvelle-France, entre deux attaques d'Iroquois que de saints missionnaires s'efforçaient de convertir.

Ah! ces gloires du passé des grands pionniers de ce pays, de quelles auréoles ne sont-elles pas couronnées aux yeux des penseurs, des patriotes canadiens! La civilisation conduit le Canada au premier rang des grandes nations, mais, qu'il n'oublie pas à qui il la doit cette civilisation, puissent les Noëls, symboles de la croyance populaire, si pure, si respectable, si forte, le redire à tous, dans un hommage offert à l'enfant-Dieu.

Si le Canada est tel que nous le connaissons, c'est grâce, vous le savez, à la faveur divine, qui, prions-en le Très Haut, continuera de protéger notre chère patrie. C'est dans cet espoir que nous vous quittons aujourd'hui, chers lecteurs, aimables lectrices, en vous souhaitant à tous une heureuse et joyeuse fête de Noël.

L. d'ORNANO.



Le célèbre tenor italien CARUSO, actuellement engagé au théâtre Métropolitain de New-York, et qui a eu récemment de peu agréables démêlés avec la justice américaine.



Le maire SCHMITZ, de San Francisco, compris dans le scandale des fonds de secours de cette ville.



ABE RUEF, agioteur de San Francisco, qui est aussi compromis dans le vol de \$1,000,000 soustraits au fonds de secours de "la reine du Pacifique".

LA SESSION

Le gouvernement n'a pas été lent à servir à la Chambre les deux pièces de résistance de la session: les estimations budgétaires et les tableaux du prochain tarif. Si les députés travailleurs il y en a quelques-uns, fort heureusement, des deux côtés de la Chambre — veulent s'employer à la critique ou à la défense du ministère, ce ne sera pas la matière première qui manquera à leur industrie.

Et comme pour donner à tous les intéressés la chance de mieux pénétrer dans les profondeurs les plus reculées et dans les cachettes les plus noires du budget, de mieux se rendre compte de la portée du projet de tarif nouveau, le gouvernement accorde aux Chambres un grand congé d'une vingtaine de jours, du 20 décembre au 8 janvier 1907. La députation pourra donc prendre contact, dans l'intervalle, avec l'électorat, et sur la somme et les détails de la dépense publique, mais particulièrement sur la portée des changements au tarif des douanes, étudier l'opinion, provoquer la critique s'il y a lieu et retourner à ses travaux avec des renseignements précieux, une connaissance plus éclairée des vœux et des besoins de la population.

* * *

Les changements apportés au tarif ont toujours, quelque insignifiants qu'ils semblent à première vue, une répercussion, directe sur les producteurs spécialement visés, et indirecte, sur la généralité des acheteurs ou consommateurs; on a vu même, parfois, arriver à des résultats diamétralement opposés à ceux qu'on attendait le changement d'un tarif dans le sens de la protection ou du libre-échange.

C'est pour cela que l'école américaine, se moquant de tous les doctrinaires passés et présents, a fait de la politique douanière une science ou plutôt une application simplement expérimentale qui se rit aussi bien du colbertisme que du cobdenisme et n'accepte que ce qui, dans la pratique peut servir le producteur de la matière première, — cela se peut — mais dans tous les cas, si le capital, le fabricant et l'ouvrier américain

* * *

Nous n'avons aucun doute que la vacance accordée à la Chambre permettra à nos industriels, à nos capitalistes, à nos ouvriers, d'étudier à fond la politique du gouvernement.

Tout soigné, tout complet que peut être le travail de la commission du tarif, il peut et il doit pêcher par commission ou excès de zèle chez certains intéressés et par omission dans des cas insoupçonnés et qui se révèlent spontanément dans une tentative de remanier toute une situation douanière.

* * *

Dans la préparation d'un tarif, c'est la bonne foi et l'absence du parti-pris qui doivent présider aux décisions du législateur; l'intérêt général doit l'emporter, aux dépens, parfois, des calculs particuliers. En s'éclairant à la lumière d'une enquête minutieuse et en fournissant à toutes les classes d'intéressés l'occasion de présenter leurs doléances et de tirer au net la situation, le gouvernement se met à même d'établir un régime économique sage et pratique; dans tous les cas, il pose le problème devant le peuple sous toutes ses faces. Nous serions surpris que le sentiment public sollicité de la sorte n'amène pas dans le nouveau projet les modifications que peuvent réclamer les intérêts généraux du pays.

Il n'y a pas, ici, de questions de parti, mais d'opportunité. Les vieux tenants du libre-échange doctrinaire et vide de sens pour un jeune pays à créer, à développer, se sont effacés devant la nécessité, qu'ils ont reconnue impérieuse, et fait place au régime de la protection. Voilà le fait brutal et l'accepter de bonne grâce, en tirer le parti le plus fécond pour le capital, pour l'industrie, pour le travail national, ce devrait être l'objectif de tous ceux qui ont part à la direction des affaires.

* * *

L'honorable M. Hyman, député de London, qui a démissionné comme ministre, est très dangereusement malade et on craint pour ses jours.

Sutherland, Préfontaine, Hyman étaient, il y a à peine trois années, parmi les hommes politiques du pays, les plus actifs et les plus robustes de l'entourage de Sir Wilfrid.

On a comparé la politique à Saturne qui dévorait ses enfants. Il est certain que la vie publique — peut-être la vie publique en Amérique plus que dans les contrées moins pressées de l'Europe — use, mine, détruit vite ceux qui l'aiment et la servent avec passion. Et ce Saturne, insatiable, impitoyable, fixe de préférence ses regards sur ses serviteurs les plus zélés, tempéraments fortement trempés qui s'élevant au-dessus de toutes les craintes, de tous les ménagements, s'exposent, sans regarder, aux dangers de toutes les charges contre l'ennemi, de tous les assauts pour leur parti.

M. Hyman, espérons-le, ne sera pas victime du surmenage qu'il s'est imposé en servant son parti, dont les intérêts se confondaient, à ses yeux, avec les intérêts de son pays.

* * *

On parle de la rentrée de M. Sifton dans le gouvernement. Est-ce là un ballon d'essai parti de l'Ouest et lancé dans les airs par les admirateurs très convaincus et assez nombreux de l'ancien ministre de l'intérieur, pour voir ce que l'on pense de ce dernier dans les provinces de l'Est? Ou bien cette rumeur dont les organes officiels semblent faire peu de cas, sans toutefois en contester la vraisemblance, annoncerait-elle comme possible le retour du Napoléon de l'Ouest, dont les méthodes hardies et les décisions impérieuses seraient l'objet de regrets aussi cuisants qu'intéressés? Il est difficile de se prononcer là-dessus. Mais M. Sifton, comme tous les déterminés, s'est fait des ennemis implacables et aussi des partisans inaltérablement dévoués. Les premiers, qui n'étaient pas tous de l'état-major ennemi, l'ont forcé de sortir du cabinet pour des causes qui seraient totalement étrangères au beau plaisir des protestants de l'Ouest et des orangistes d'Ontario.

Ces intraitables seraient-ils maintenant apaisés? Il n'est pas probable et le spectacle des millions de l'ancien ministre se dressant à côté de leurs misères et de ses refus égoïstes, disent-ils, hante encore leur esprit. Ils ont exigé sa sortie au nom de scandales administratifs, ils ne veulent pas de sa rentrée qui n'effacerait rien du passé et n'impliquerait aucune garantie de conduite plus sage dans l'avenir.

Toutefois les paris sont ouverts et libres, mais M. Sifton ne rentrera pas dans le cabinet: c'est la probabilité que nous annoncent les pronostics de l'atmosphère politique.

* * *

L'opposition aurait préparé, disent ses organes attirés, tout un plan de campagne contre le gouvernement, se rattachant à une série de scandales tous plus corsés les uns que les autres.

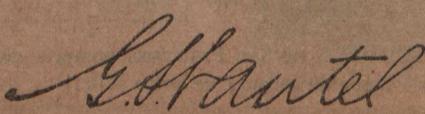
Nous nous rappelons le temps où l'opinion était fort sensible sur l'article des scandales et souvent la plus simple des opérations tournait à l'abomination si elle était savamment agencée et portée en caractères énormes au tableau noir de l'organe du parti.

Aujourd'hui, l'opinion est plus froide, s'emballe difficilement et déboute un parti d'un scandale en lui en opposant un autre d'une taille plus respectable.

Dans le temps présent et pendant l'actuelle session, les deux partis semblent également armés et ammunitionnés pour la bataille des scandales. C'est au groupe Foster que s'en prendrait le camp ministériel et c'est aux chemins de fer et à l'immigration que l'opposition apporterait la guerre.

Nous serons témoins de combats homériques et de passes-d'armes homicides à moins qu'on ne PAIRE les scandales tout comme on paire, depuis des années, en bloc ou par couple, les contestations d'élection.

Et la loi? et la moralité? Du moment que les chefs des deux partis s'entendent, ils font la loi et fixent la moralité. N'ont-ils pas de cette façon fabriqué même les lois iniques dont ils ont imposé l'exécution aux tribunaux du pays. Pourquoi se gênerait-on s'il s'agit de se blanchir, quand on se gêne si peu pour voler, d'accord, des droits imprescriptibles?



PROPOS DE MONTREALAIS

C'est qu'il n'a pas à badiner, cette fois, ce n'est pas de forêt enchantée qu'il s'agit.

La famille des Jean, gros et petits, de Montréal n'est pas de belle humeur. Les P'tits chars viennent de tuer, de blesser et par là de jeter dans le deuil, dans les pleurs, en des cas, dans la misère, des familles de Montréalais.

Le jour même où, au Conseil de Ville, on discutait de l'à-propos d'empêcher l'encombrement sur les voitures de la puissante charroyeuse, l'accident terrible se produisait.

Oui, le 6 décembre, à l'heure même où l'échevin Larivière, président du service de la voirie — quel en est donc le directeur technique? — soulevait la question et demandait, comme une permission, d'en parler à nos maîtres et bourreaux, et que M. Giroux, l'un des nos 40 Immortels, cherchait en vertu de quel droit la cité de Montréal pouvait bien protéger la vie de ses citoyens, un manque d'énergie électrique se produisait sur le fameux trolley, un des tramways perdait prise sur les rails, ses freins cessaient de fonctionner et il reculait, entraîné par son poids énorme sur un plan incliné, jusqu'à ce qu'il vint tamponner le tramway plus bas stationné. Résultat: Un blessé à mort, douze autres plus ou moins broyés ou meurtris, panique générale; avec un peu moins de sang-froid et de bravoure de la part des employés de la Cie, on enregistrerait une véritable hécatombe. C'étaient les passagers de l'arrière du tramway, de la plateforme, des marchepieds, les victimes de l'accident et de la violation du règlement municipal!

Une expression de vive sympathie de l'Album aux victimes de l'accident, et nous passons à l'examen de cette lamentable affaire.

Pendant que les représentants élus de Montréal découvrent un règlement vieux de plusieurs années, les P'tits chars et la police restent convaincus d'avoir violé ou laissé violer ce règlement. L'ignorance de nos gouvernants justifie-t-elle la cupidité de nos exploités et l'indulgence de nos gardiens municipaux? C'est là la question, toute la question.

Et puis, voyez donc le bel effet dans le tableau d'un corps si coûteux à nos bourses, qui se réveille tout à coup et au moment de la catastrophe.

Et croyez-vous que l'accident améliorera le sort du public montréalais? Pas le moins du monde: le Conseil s'est déjà rendormi sur l'autre oreille.

Le règlement est déterré: il porte numéro 210, il prescrit à la cité de limiter le nombre des passagers permis sur chacun des tramways de la compagnie. On a si bien connu l'existence de cette loi morte-née, qu'on s'y est conformé déjà par l'affichage, mais jamais, une minute, la Cie n'a voulu aller au delà. Et le Conseil de Ville a fermé l'oeil et la police n'éprouve qu'un béat plaisir à voir s'empiler les gens comme des sardines, dans les boîtes de la compagnie, et se former ces grappes énormes de passagers à l'arrière de ses voitures.

La Cie travaille pour gagner des dividendes et elle mettrait tout à feu et à sang qu'elle n'en éprouverait que du bonheur si elle gagne des dividendes. Pour cela elle existe, pour cela elle charroie, écrase, tamponne, brûle, incendie, fait rager tout le monde.

Mais notre gouvernement municipal, lui, est-ce son fait de regarder tout cela d'un oeil sec, d'ignorer la loi commune aussi bien que ses propres règlements pour faire gagner des dividendes à sa fermière?

Nos échevins sont-ils payés par nous et pour nous, ou bien le sont-ils par la Cie servante de la cité en loi, mais sa maîtresse en fait, si on en juge par ce qui se passe tous les jours!

On me répondra: rien n'empêche que nos protecteurs officiels et nos gouvernants municipaux ne soient payés à la fois par nous et par la compagnie! Il est vrai et je ne discute plus.

JEAN TEMPETE.

PENSEES CHOISIES

Rien ne noircit comme les fumérons mouillés d'un feu éteint par la pluie.

Proverbe persan.

L'Evolution est une Révolution sans en avoir l'air.

Un envieux maigrirait de l'embonpoint d'autrui.

Choses d'Europe

En Angleterre

Le philanthropique correspondant londonien de l'«Evening Post», de New-York, entend être logique. Si les atrocités, inouïes dans l'histoire, commises dans le Congo Libre par le Roi Léopold, l'horripilent, celles, fraîchement dévoilées, des officiers coloniaux allemands, dans les terres africaines de l'empereur Guillaume, ne soulèvent pas moins sa fureur.

« Si les accusations de Herr Bebel, dit-il, sont à moitié vraies, la rapacité du Roi Léopold est dépassée par la dépravation allemande. Des contrées entières, il est vrai, n'ont pas été dépeuplées, mais jamais on n'a vu un exemple comme celui de cet officier qui emprisonnait les missionnaires pour avoir défendu les jeunes femmes converties contre ses attentats. Le coupable s'est retiré du service, mais le fait que le gouvernement allemand a payé les comptes énormes de télégraphie des missionnaires établit la preuve de la culpabilité de cet officier. »

Le correspondant ne nous dit pas que l'Angleterre devrait intervenir pour punir et pour prévenir les atrocités de l'administration allemande dans ses colonies. Pourquoi deux poids et deux mesures ?

Ce serait d'un haut comique, vraiment, de voir la diplomatie anglaise se mêler de dicter à l'Allemagne la façon dont elle doit assurer la discipline et la moralité dans son service militaire et administratif. Qu'on ne craigne donc pas son intervention, mais pour ce qui est du Roi Léopold et du Congo Libre, c'est différent. On peut se mêler de leur gouvernement sans crainte et avec espoir de grands profits. On s'en mêle donc et on s'en mêlera davantage aussi longtemps que le permettront les grandes puissances chargées du maintien de la neutralité de la Belgique.

En France

Le Saint-Père n'a pas voulu que le clergé français se prévalût des libéralités de M. Briand et le culte français n'aura pas été exercé depuis le 11 de ce mois, sous l'oeil et le contrôle du gouvernement français.

Pie X entend la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la rupture du Concordat, comme devant mettre l'Eglise sous un régime de liberté et d'indépendance absolue de l'Etat. Par conséquent, rien de commun avec celui-ci et ses mi-

nistres. C'est la conclusion logique à laquelle devait mener la loi de séparation.

L'Etat ne l'entend pas de cette oreille-là : — il se sépare de l'Eglise, mais à condition qu'il reste maître dans le ménage. Témoin, avocat, juge, officier d'exécution du jugement et bourreau, s'il le faut, il a, apparemment, la partie belle contre une collectivité désarmée par la loi civile, mais forte des droits de la morale, de la conscience et de la souffrance poussée jusqu'au martyre.

L'Etat menace de recourir aux extrêmes rigueurs pour faire assurer son cours à la loi. Il chassera donc les prêtres pour s'emparer des églises, les obligera au service militaire et privera les évêques de leurs droits de citoyens, les déclarant à l'emploi criminel d'une puissance étrangère !

Et après ! l'Eglise française ne sera pas morte ; elle aura été, vraisemblablement, épurée par la souffrance comme l'or par le feu dans le creuset, mais elle sera encore debout, forte et vaillante pour de nouveaux combats. L'Etat sera déjà essoufflé. Ce qu'il va lui en coûter pour faire la garde de ses églises et contenter les singuliers fidèles qui vont l'obséder de toutes les façons pour partager dans les dépouilles opimes !

Et croit-on que les électeurs catholiques, les plus nombreux encore, ne se lèveront pas en masse ; ne serait-ce que stimulés par l'aiguillon de l'intérêt et de la conservation de leur propriété cultuelle, pour empêcher les profanations que l'on projette, pour garder les prêtres dont leurs femmes, leurs filles ont besoin du ministère quotidien. Et les sacrements auxquels on participe de père en fils, depuis des siècles, croit-on que l'on s'en dispensera aisément ? Le baptême, la communion, le mariage, le service funèbre sont des pratiques inhérentes, essentielles à la vie de la majorité des Français. Et tout cela serait supprimé sur un avis du préfet, sur une direction d'un ministre qui de par la loi, n'a plus rien à faire avec l'exercice du culte !

Non, malheureusement, tout n'est pas réglé par l'avènement de cette date du 11 décembre ; tout est remis en jeu par l'ordre de celui qui parle aux consciences, qui seul a droit de leur parler et auquel toutes les consciences catholiques doivent obéissance.

* * *
Un personnage ecclésiastique de Rome a fourni au journal de Genève des informations précises et précieuses sur la politique du Souverain Pontife, les causes de sa réserve, de sa méfiance à l'égard de la 31ème République, et de sa détermination, bien arrêtée, de ne rien faire qu'en vue du bien de l'Eglise et des prescriptions du droit canonique appliqué à un Etat qui ne gouverne aucun traité concordataire : —

« Méfiants?... Oui, nous le sommes, dit-il, mais nous sommes payés pour l'être. Rappelez-vous le ministre Waldeck-Rousseau ; celui-là nous a prodigué les promesses et les bonnes paroles.

« La loi sur les associations !... Mais elle ne visait que les jésuites et les assumptionnistes, le Vatican pouvait se rassurer et Mgr Lorenzelli lui-même, le nonce de Paris, se portait garant de la sincérité du président du conseil. Que les ordres religieux sollicitassent l'autorisation, et tous, sauf deux, étaient sûrs de l'obtenir, et vous savez comment cela a fini. M. Combes est venu et, malgré les promesses du gouvernement antérieur, toutes les congrégations ont été frappées et enveloppées dans le même ostracisme.

« M. Combes a été le Castro de la politique religieuse ; il a ravalé la France au rang d'une république sud-américaine ; je parle des relations entre l'Eglise et l'Etat. Et voyez-vous, quand un régime a pu s'incarner dans un être comme M. Combes, ceux qui le représentent aujourd'hui n'ont pas le droit de s'étonner que le Saint-Siège se montre défiant et veuille prendre ses précautions.

« Or, M. Combes ou tel autre homme politique du même acabit, qui nous garantit que nous ne verrons pas M. Combes revenir au pouvoir du jour au lendemain ? Vous savez comment M. Combes interprétait et appliquait le Concordat dont le texte était suffisamment clair ; représentez-vous-le chargé d'appliquer la loi de séparation et spécialement cet article 4 d'une rédaction si peu explicite, et cet article 8 qui érige le conseil d'Etat en juge de l'orthodoxie des associations cultuelles. Je vous le demande, devant cette seule perspective, ne sommes-nous pas en droit d'exiger des textes précis qui nous garantissent contre les entreprises d'une politique sectaire qui excluent tout péril de voir servir la loi à des visées schismatiques ?

« Que faut-il pour rendre la loi acceptable ? Bien peu de chose : un mot, un trait de plume. Or ce mot, ce trait de plume, on nous le refuse. Pourquoi ? C'est donc qu'on a une arrière-pensée secrète et inavouable. Mais alors qu'on ne s'étonne plus si le Vatican continue à se montrer défiant, même après les protestations pacifiques de M. Briand ; car, dans la majorité actuelle, il y a vingt Combes pour un Briand.

« Après l'expérience Combes, c'est notre droit et même notre devoir d'être défiant et de redoubler de précautions.

« Ces déclarations, je vous le répète, reflètent exactement le point de vue et l'état d'esprit actuel du Vatican ; c'est à ce titre que j'ai cru devoir vous les transmettre. »

NEMO.

Le Noël de Philorôme (INÉDIT)

Philorôme Sanscartier est un ancien marchand de bois retiré des affaires après fortune faite. Tous les bonheurs lui ont souri. Il a fait quatre banqueroutes lucratives en douze ans ; il est conseiller municipal, aspirant plein d'espoir à la mairie, objet de la considération des uns et de la crainte des autres : c'est un personnage considérable. Sur le tard, il a épousé l'opulente veuve d'un marchand de la paroisse, Eloïdine Paquet, née Lemol, une beauté craisioise de trente-cinq ans, raisonnablement rentée.

Le ménage fut heureux, car il n'eut pas d'enfants.

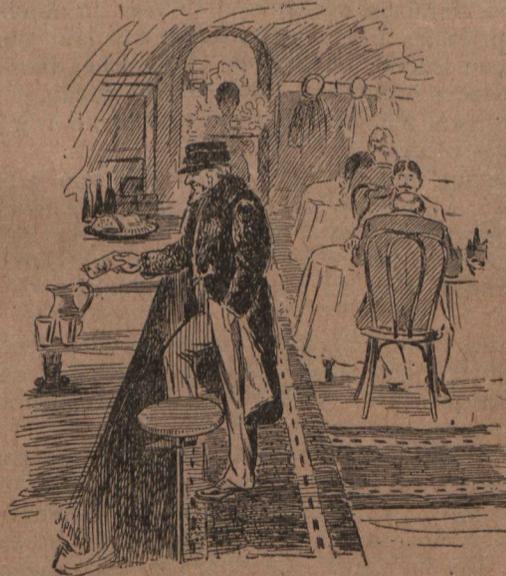
En se levant un matin, Philorôme fut piqué de la tarentule ambulatoire. Un désir immodéré, irrésistible de voir Montréal, s'est emparé de lui. Il tient à passer une huitaine dans la métropole afin de pouvoir raconter des merveilles à ses voisins durant les longues veillées d'hiver, et de les étourdir de sa nouvelle supériorité.

Les fêtes de Noël lui fournissent une occasion superbe de réaliser son projet. Mme Sanscartier aurait bien désiré accompagner son mari, mais elle n'aime pas les voyages. Le vrai, c'est que ses plantureuses rotundités lui interdisent tout déplacement et que la trépidation des chars a une action fatale sur sa gélatineuse personne. Elle a donc laissé partir Philorôme, non sans le saturer de vertueuses recommandations.

Arrivé à Montréal, le 23 décembre au soir, Philorôme Sanscartier se rend à l'hôtel Beaulieu, où descendent tous les gros bonnets de sa connaissance. Son premier soin est d'inscri-

re son nom en majuscules flamboyantes sur le livre des voyageurs. Une fois installé dans sa chambre, il se livre à d'indispensables ablutions, puis s'informe du restaurant La France, que le notaire de Sainte-Pauloche, sa paroisse, lui a chaudement recommandé.

Le restaurant l'a ébloui par ses lampes électriques, la blancheur de ses nappes, ses miroirs,



Philorôme Sanscartier change un billet de \$10.

ses flacons, ses verres multiformes, l'exhibition compliquée des desserts, l'empressement du patron, la grâce de la patronne et la politesse des servantes.

Après un repas délicat arrosé d'un bourgo-

gne parfumé inconnu de ses papilles qui n'ont encore frémi qu'au passage du vin de rhubarbe dont Eloïdine, née Lemol, le régalaux grands jours, Philorôme Sanscartier changea un billet de \$10, avec plaisir, du reste, car il estime qu'il vaut mieux laisser son argent dans les endroits « comme il faut » que dans les lieux malfamés.

L'air est un peu vif, le froid un peu piquant, mais l'atmosphère est limpide. Les étoiles scintillent et la voie lactée jaspé le ciel pur dont l'infinie profondeur est appréciable. Les passants ont un air débonnaire tout à fait rassurant ; les femmes, emmitouffées, la rouge morsure du froid au visage, ont une grâce qui communique au coeur l'amour du prochain. Philorôme jouit de ce spectacle de la rue avec la volupté d'un homme qui vient de faire un bon souper. Le casque enfoncé sur les oreilles, les mains gantées enfoncées au plus profond de son capot de mouton de perse, il marche allègrement en fredonnant une gaudriole villageoise oubliée depuis longtemps. Il a conscience de sa grandeur, et il croit qu'il vient de faire la conquête de Montréal. Ses pas le conduisent devant un grand hôtel, où il entre absorber un verre de chartreuse. Il paye avec un billet de \$5 dont on lui fait le change en argent dur. De plus en plus satisfait. Philorôme s'achemine vers son hôtel, bien déterminé à ne pas abuser, le premier soir, des jouissances offertes par la grande ville. Avisant un magasin de « tabaconist », il entre, fait un choix judicieux parmi les cigares, et offre en paiement un dollar d'argent.

Le marchand examine la pièce, et la repousse en disant simplement :

—Elle est fausse.

Philorôme reçut comme un coup au creux de l'estomac. Il reprit la pièce et balbutia :

—Mais on vient de me la donner dans un grand hôtel!

—Oh! je ne dis pas que vous l'avez fabriquée, répond le marchand, je vous dis qu'elle est fausse, voilà tout.

Philorôme, attristé, tire silencieusement une autre pièce, paie, et sort.

Il a envie de retourner à l'hôtel pour échanger sa pièce. Mais le retrouvera-t-il cet hôtel? Et quelle réception fera-t-on à sa personne et à sa réclamation? Il renonce à son projet, et pense qu'il vaudra mieux tenter quelque dépense dans l'obscurité.

Comme il songeait aux moyens pratiques de se débarrasser de sa pièce à cette heure avancée, un "charretier", ralentissant l'allure de son cheval, lui fit les offres les plus engageantes; l'honnête Philorôme, souriant, s'installe dans la "sleigh", se laisse entortiller dans les couvertures et dans les "robes" en se disant :

—La voilà, l'occasion, la voilà!

Arrivé à son hôtel, il constate avec plaisir que l'obscurité est profonde; mais, en même temps, par un travers bien propre à l'incohérence humaine, il regrette presque de pouvoir accomplir son petit forfait sans risques; son machiavélisme en est humilié. Aussi est-ce avec commisération qu'il tend sa pièce au charretier en disant :

—Tenez, payez-vous, brave homme!

Le charretier, un vieux dur-à-cuire qui connaît toutes les ficelles et qui n'a jamais buté deux fois à la même pierre, palpe longuement la pièce, et s'écrie :

—Ah ça! est-ce que vous me prenez pour un habitant, vous? Voilà qu'vous m'passez de la fausse argent, à c't'heure?

—Comment? comment? fait notre héros ahuri, est-ce que cette pièce ne vaut rien?

—Quand j'vous l'dis, répond le grincheux charretier. T'nez, passez-moi l'pouce là-d'sus; on dirait du savon.

Philorôme, confus, paie en bonne monnaie, et rentre à l'hôtel.

Mais la fatigue réduit bientôt sa désolation. Au bout d'un quart d'heure il ronfle comme une toupie. Sa première pensée en s'éveillant est pour sa pièce fausse. Il combine toutes sortes de plans pour s'en défaire.

—Ces canailles de Montréalais, grogne-t-il en s'ajustant, me passer une pièce fausse... c'est ignoble!... Tromper un honnête homme comme moi!... C'est égal, je la repasserai à un autre!

Avec la lâcheté habituelle à tous ceux qui se trouvent dans son cas, il songe à découvrir un petit marchand, un gagne-petit qui sera enchanté de l'aubaine imprévue d'un client extraordinaire. Dès les premiers pas, il découvre une modeste boutique qui expose à son étalage poussiéreux de la tire, des images décolorées, des bonbons amalgamés, des débris de biscuits, des lacets, des crayons, du papier à lettre et des cadavres de mouches.

Philorôme entre, choisit des cartes postales illustrées. La marchande, une grande femme maigre et brune, faisant alterner une toux déchirante avec un sourire des plus aimables paraît ravie. Philorôme devient prodigue; il fait ajouter à son emplette des plumes et de l'encre, ce qui porte sa dépense à 35 cents. Détournant adroitement l'attention de la marchande par une feinte admiration de la ville de Montréal, il lui glisse sa pièce dans la main, en douceur, avec la discrétion d'une honnête philanthrope faisant la charité.

—Voilà, madame!

La marchande répond par un "merci, monsieur" ponctué d'un sourire et d'une quinte; mais, captivée par la loquacité de son client, au moment de mettre le dollar dans son tiroir, elle le laissa tomber :

—Ah! quel drôle de son elle a votre pièce!

—Quoi-ce que vous dites? fait Philorôme avec indignation.

—Je dis que c'est du plomb, murmure la marchande après avoir examiné la pièce.

—Du plomb! Nom d'un bateau! hurle Sanscartier exaspéré. C'est dégoûtant à la fin, votre satané pays!

—Ne vous fâchez pas, dit la femme effrayée; si vous n'avez pas d'autre argent, vous me paierez plus tard, lorsque vous repasserez.

—Jamais, braille Philorôme, en se frappant les pectoraux, jamais. Je vau vingt mille piastres, entendez-vous, et je ne dois rien à personne.

Il paye avec de l'argent irréprochable, et rentre à son hôtel, accablé.

Pour calmer ses nerfs, il envoie à ses amis une carte postale afin de leur faire voir qu'il est à Montréal. Cette petite manifestation chatouille son orgueil et atténue un peu la mauvaise humeur qui ne l'a guère quitté depuis la veille. Mais il est toujours possédé de l'idée de repasser à un autre la pièce sans valeur.

Il se rend dans une pharmacie et achète des pastilles pour le rhume. Il offre sa pièce en paiement. O bonheur! On la lui prend! Un éclair joyeux illumine ses traits. Il se sent soulagé d'un fardeau écrasant, et considère la mauvaise action qu'il vient de commettre comme le fait le plus méritoire de son existence. Soudain le commis lui demande :

—Auriez-vous un billet de cinq piastres?

—Mais certainement, répond Philorôme sans réfléchir.

Eh bien, dit le préposé au castoria, vous seriez bien aimable de me le donner en échange de la monnaie dont je suis encombré.

Philorôme accepte — comment refuser un léger service à celui qu'on vient de si bien rouler — et le commis lui donne huit pièces de 50 cents, et, ô désespoir! l'infâme pièce de plomb à l'obscure de laquelle il croyait avoir enfin échappé.

Que dire? Non seulement l'infortuné n'a pas la force de discuter, mais il a pu constater que ce dollar d'argent n'avait pas de camarade dans la caisse du pharmacien. Le refuser, une minute après l'avoir donné, c'était s'accuser soi-même.

En se retirant, Philorôme Sanscartier conçoit parfaitement les cas d'hydrophobie spontanée.



Tenez, payez-vous, brave homme!

—Le seul moyen d'en finir, se dit-il, est de faire une grosse dépense qui me permettra de filer ma pièce avec d'autres. Allons donc dîner richement. Que diable! pour la première fois que je viens à Montréal, je puis bien me payer ce luxe qui fera diversion aux savants mais monotones puddings de Mme Eloïdine. Allons, hop! en route pour l'hôtel Cosmopolite, et vive la joie!

Huitres, sauterne, pointes d'asperges, truffes, fruits, café, pousse-café, havanes, tout le tremblement de la gastronomie y passe. Total, \$4.80. Fameuse occasion de donner un nouveau propriétaire à la fameuse pièce. Pendant que le garçon attend, impassible, Philorôme, dans un transport immodéré, jette sur le plateau, vivement, son maudit dollar qui carambole avec les autres pièces.

Le son mat et mélancolique qu'il rend a tout perdu. Le plateau est devenu pierre de touche. Le garçon fixe sans mot dire le pauvre Philorôme qui, troublé par ce regard inquisiteur, murmure d'un air hypocrite en cachant sa fureur :

—Ah! diable! je crois qu'elle ne vaut rien.

Et, le coeur ulcéré, il la remplace par deux belles pièces de 50 cents, neuves, reluisantes, ironiques, insolentes.

—Décidément, voilà un dollar qui me coûte cher, grinça Philorôme en se retirant. Mais c'est égal, j'aurai le dernier mot. Et comme il passait devant le grand magasin de Barsley, une idée lui vint: "Tiens! si j'achetais quelque chose pour ma femme... et aussi pour moi? C'est cela; entrons."

Après un minutieux examen, il est captivé par une robe de chambre grise, à brandebourgs bleus et doublée de rouge, qu'il se destine, et par un jupon de flanelle écarlate avec appliques noires néo-grecques, qui fera les délices de la

volumineuse Eloïdine Paquet, née Lemol. Il paye avec hâte en argent et en papier, refuse, par prudence, l'offre qu'on lui fait d'envoyer son paquet à domicile, et sort avec son butin sous le bras, suant, soufflant, mais jubiland.

—Enfin, dit-il, ils l'ont prise!

Après cet exploit, il ne trouve rien de plus héroïque que d'aller prendre un coup.

Il veut solder son verre avec un dollar qu'il tire de sa poche: trois fois horreur! c'est sa pièce fausse, sa pièce inéluctable qu'il a dans la main. Il a cru la glisser au comptoir de Barsley, mais, dans son trouble, il a payé en monnaie de bon aloi. Il n'ose tenter un nouvel essai. Il fait grand jour, et un enfant ne se laisserait pas prendre. Farouche, il sort en jurant que, coûte que coûte, il faut en finir.

Ses pas le conduisent près de l'Institut Fraser. Il entre. Là, du moins, il n'aura rien à payer. Cependant, cette gratuité le chagrine un peu; car elle lui enlève une chance de liquider la situation.

Trop indifférent pour se plonger dans la lecture des oeuvres spéculatives de Darwin, Philorôme accorde sa préférence aux journaux du jour. Par le compte rendu élogieux et impartial du "Progrès", il apprend que l'on joue "Bonaparte" au théâtre Français. Il se promet de s'y rendre et d'y passer sa rondelle de plomb.

Au théâtre, se dit-il judicieusement, l'argent file si vite que l'on n'a pas le temps de l'examiner.

La journée a été bien morose. Lorsque Philorôme sort de l'Institut Fraser, le soleil, déclinant derrière le Mont Royal, ramène en son coeur l'espoir qu'avec la nuit son exaspérant dollar cessera de le persécuter de sa présence. Il regagne le centre de la ville et se contente pour souper d'une soupe aux huitres. Puis, indigné mais contenu, il va se verser dans le gosier un brandy généreux propre à lui communiquer l'audace nécessaire à l'accomplissement de sa difficile mission.

Ayant toujours sous le bras son paquet des magasins Barsley, il passe au guichet du théâtre, paie son fauteuil, et voit avec une inénarrable volupté sa pièce s'engloutir dans le tiroir du préposé à la recette. Ivre de joie, il entre dans la salle. Mais, trompé par le nom du théâtre et le titre de la pièce, il était loin de se douter que "Bonaparte" était interprété dans la langue sublime de Chamberlain. Il fit part de sa déception à un placeur, aimable par hasard, qui lui annonça que vu l'engouement du public, on lui rendrait son argent au guichet, car on refusait du monde tous les jours.

Il sort, fait sa requête, et, sans un mot, on lui rend en effet son argent, mais, ô désespoir! ô fatalité! ô obstination du sort! ô impitoyable décret infernal! le même argent!

Philorôme, sans oser protester, bousculé par des gens hâtifs, s'en va épouvanté, consterné, muet, fou.

—Cette fois, c'en est trop! gronde-t-il intérieurement.

Et, planté sur le seuil du théâtre, il s'abandonne à une pensée fatale et lugubre qui assiège sa cervelle endolorie par tant de secousses successives. Le malheureux! il délibère sur quel genre de mort il choisira pour échapper à sa désolation.

Soudain une main se pose doucement sur son épaule, et une voix sympathique parvient à son oreille. Il s'arrache à sa désespérance et se tourne vers celui qui vient de l'aborder. C'est un homme de bonne mine, convenablement vêtu qui, devinant aisément en Philorôme un étranger cossu, lui propose, pour tuer le temps, de l'introduire dans un club d'amis où l'on fait d'intéressantes parties de cartes.

Philorôme passe, dans sa paroisse, pour un champion au bluff, au casino, au euchre, et même à la bête ombrée.

—Pourquoi pas! se dit-il.

Et rasséréiné par la perspective de passer enfin la pièce fatale qui empoisonne son existence, il suit avec reconnaissance son nouvel ami, son sauveur.

Ils pénètrent tous deux dans une maison borgne de la rue Saint-Grégoire, après que son convoyeur eut donné le mot de passe.

Philorôme est accueilli comme un frère impatientement attendu. On l'entoure, on le complimente et on le traite généreusement au brandy, au gin, au whisky, au scotch.

Dans toute autre circonstance, Philorôme ne se fût pas laissé si aisément circonvenir; mais il est venu là uniquement pour écouler sa pièce, et il l'écoulera, quand même le diable ne le voudrait pas. Il s'abandonne donc aux effusions

de ses nouveaux amis, fraternise avec tous les assistants, fait comme un officier russe en face de l'ennemi, et s'endort enfin sur un sofa défoncé.

Au milieu de la nuit il est réveillé par les cris :

—Voilà la police!

En effet, des coups résonnent, redoublés, à la porte.

—Sauve qui peut! crie une voix.

—Par où aller? gémit Philorôme au comble de l'affolement.

La peur lui donne du courage. Il ouvre une fenêtre, décroche le double-châssis et saute lourdement sur la neige où il imprime une trace en forme de cuvette. Avisant une porte de derrière, il l'ouvre, passe vite, la referme doucement, et échappe ainsi aux vigilants policiers aussi jaloux de la régularité des moeurs privées que de la sécurité publique.

Une minute après, Philorôme entendait une horloge lointaine sonner douloureusement trois heures. Autour de lui, la solitude; au dedans, la rage et le remords.

Songeant à des voleurs possibles, il tremble; à des assassins embusqués, il claque des dents. Tous les périls de la nuit semblent le menacer. Un hoquet d'ivrogne, suivi d'un accident habituel et bruyant, lui fait croire que les maisons vont s'écrouler sur sa tête, et il fuit effaré, navré, bleu de peur, perdu dans la grande ville endormie.

Avec l'aube, il rentre à l'hôtel, se glisse dans sa chambre, s'écroule sur le bord de son lit et appelle les larmes au secours de sa désolation. Elles viennent enfin. Il veut tirer son mouchoir afin d'épargner son devant de chemise; plus rien. Sa poche est veuve de son porte-monnaie. Pendant son sommeil il a été dévalisé. Quant au faux dollar qu'il avait malignement mis de côté dans un gousset mystérieux pour ne pas le confondre avec d'autres, comme chez Barsley, il est là, seul, exaspérant, accusateur, cruellement railleur.

Philorôme bondit. Ce n'est plus un homme, c'est un fauve. Il veut déchaîner la police, cerner la maison, reprendre son bien et faire pendre tous ceux qui ont participé à son dépouillement... Oui, mais comment Eloïdine appréciera-t-elle cette escapade de son mari? Cette pensée accable l'époux coupable.

Anéanti, Philorôme s'avoue vaincu. Il a tout perdu, tout, tout, jusqu'au jupon écarlate et à la robe de chambre. Il est dépouillé, dévalisé, saccagé. Il ne lui reste que son dollar de plomb.

Une rage folle s'empare du malheureux. Il serre dans sa main crispée la pièce infâme cause de tous ses malheurs, l'apostrophe, l'insulte, la maudit, et, se précipitant tête baissée vers un cabinet mystérieux, il jette furieusement sa pièce dans l'abîme, tire sur la chaîne, et, penché sur le trou béant, le visage contracté, attend que le bruit torrentiel de l'eau se soit éteint et lui annonce enfin que la pièce fantastique est à jamais anéantie.

Alors, Philorôme, calmé mais sombre, s'éloigne et va s'épancher dans le cœur du maître d'hôtel qui le console et envoie un télégramme à Mme Eloïdine Sanscartier, née Lemol, qui expédie sans retard la somme nécessaire au rapatriement de son mari.

Quelques heures plus tard, Philorôme prenait le train pour son petit village de Sainte-Pauloche, où il est probable qu'un accueil terrible l'attendait.

HENRI ROULLAUD

Liens Renoués

(INÉDIT)

"Elle m'a pris mon amoureux", tel était le gros grief formulé par Thaïs, contre sa grande amie Aline, le motif qui lui avait fait briser une amitié de dix ans et lui mettait au cœur une âpre rancune, un véritable désir de vengeance.

C'est qu'aussi cette petite effrontée d'Aline avait agi avec une désinvolture! Au bal de madame X, elle avait dansé toute une partie de la soirée avec Monsieur Paul Laurent, le grand bel avocat, dont raffolait la gent féminine, Thaïs en particulier, puis aux réunions suivantes, thés, whists, euchres, on la vit, continuant sa tactique, accaparer le jeune homme par toutes sortes d'agaceries et de façons mignardes dont personne n'était dupe, je vous assure.

Cependant mademoiselle Aline, elle, vous offrait une toute autre version de l'affaire. En un babil d'oiseau, elle vous disait que c'était M. Paul qui avait voulu engager avec elle un flirt

sans conséquence du reste. Il n'aimait pas cette pauvre Thaïs, cela se savait; alors, pourquoi n'aurait-elle pas répondu à ses avances? Qu'il s'amusât avec elle ou une autre, cela importait peu. Assez souvent déjà, elle avait sacrifié ses amoureux sur l'autel de l'amitié. Elle ne pouvait pas toute sa vie être aussi désintéressée.

Et la coquette, savoura sans remords apparent la satisfaction d'être préférée à toutes les autres par le lion du jour, l'enivrement de rencontrer partout des attentions empressées. M. Paul semblait trouver un plaisir extrême dans sa société. Il s'attachait à ses pas comme un caniche. Et toujours quelque chose à offrir: billets de théâtre, bonbons, livres, musique.

Tout cela dura exactement deux semaines, pendant lesquelles Aline fut guettée, jalouée, critiquée sans merci par ses compagnes, puis, au bout de ce temps, M. Paul s'éprit d'une Anglaise aux yeux bleus, et, les yeux de Thaïs, ces grands yeux noirs qui exprimaient tant d'amertume, s'emplirent tout à coup d'une expression de triomphe: enfin elle était abandonnée elle aussi, la rivale. Elle l'avait prévu, Paul était un papillonneur.

A vrai dire, ce n'était pas un modèle de constance, M. Paul. Ses "blondes" ne se comptaient plus comme on dit, ses amis prétendaient qu'il avait déjà fait la cour à toutes les jeunes filles de leur société et qu'il lui fallait se rabattre sur les étrangères de passage à la ville. Ce n'est pas qu'il eut laissé bien des victimes, en général les femmes ont assez de bon sens pour ne pas s'attacher à cette catégorie d'hommes qui ne semble vouloir les connaître que pour les étudier. Thaïs seule lui avait voué une affection dont il ne paraissait pas se soucier. Aline ne lui accorda pas même l'ombre d'un regret.

C'est que sous des dehors frivoles, elle ca-



A ce moment la tête frisée de M. Paul apparut dans la porte du petit salon.

chait une haute raison, la petite Aline. Elle avait jugé Paul à sa juste valeur; M. Paul, disait-elle, est un joli garçon, charmant selon le monde, mais léger, paresseux, ignorant l'effort qui fait la vie féconde, et trop préoccupé de ses noeuds de cravate, une nullité condamnée à végéter si le père ne lui laissait pas de petites rentes ou n'assurait pas son avenir, opinion sévère, justifiée cependant par la prétention et la vie inoccupée du jeune homme.

Aussi à part l'ennui que lui causèrent les inévitables potins, cette retraite la trouva absolument indifférente, ne tenant pas même rigueur à l'infidèle et si franchement gaie qu'il fallait écarter toute idée de dissimulation à son égard. Thaïs en était ébahie, elle qui souffrait encore de la blessure faite par l'infidèle, elle qui avait fait pour le ramener de ces démarches qu'on se reproche ensuite comme incompatibles avec la dignité féminine et que les bonnes amies ne manquent jamais de commenter dans des conversations comme celle-ci:

—Tu sais, Thaïs, elle est inconsolable, à propos de Paul.

—Comment, elle y pense encore?

—Si elle y pense, elle le court partout.

—Mauvaise tactique, cela doit l'éloigner.

—Bien sûr que ça l'éloigne, mais le plus drôle, c'est qu'il s'est remis à tourner autour d'Aline après avoir flirté un brin avec Miss Hogan, tu sais, cette Anglaise qui vient d'Ottawa.

—Non, tu te payes ma tête.

—Rien de plus vrai, ma chère.

—Et Aline? elle fait la dégoutée, je suppose?
—Oh! elle, je ne sais pas; elle semble toute chose depuis quelque temps.

Le sujet de cette préoccupation d'Aline nous le trouvons consigné dans le fragment d'une lettre qu'elle écrivait à sa marraine de qui elle souhaitait des conseils.

"Je ne veux plus revoir Paul, écrivait-elle, et je le lui signifie sans cérémonie. N'est-ce pas lui qui est la cause de ma rupture avec Thaïs, cette amie de couvent, que j'en étais venue à considérer comme une soeur? Je ne tenais pas à ce gandin, mais l'amour-propre, l'idée d'ajouter un nom à mes conquêtes les perfides excitations des petites amies se demandant si j'allais l'emporter ou non, s'unissaient pour me tourner la tête. Et j'ai agi sans réflexion.

"J'ai fait tout ce que j'ai pu pour réparer ma faute envers mon amie, mais inutilement. J'ai d'abord essayé de lui ramener Paul, employant à cet effet toute la diplomatie qu'une femme peut mettre en oeuvre. Peine perdue; monsieur ne veut pas de cette affection pure, aveugle, telle qu'il n'en rencontrera jamais sur sa route. Vaniteux comme un dindon, il se fait une gloire d'avoir, selon l'expression classique, brisé un cœur. Ah! si j'avais pu au moins éclairer Thaïs sur son compte. J'y ai essayé et là encore je me suis heurtée à une rancune d'autant plus tenace qu'elle se cache sous une indifférence de bon ton. Thaïs est trop fine pour me traiter en ennemie. A sa froideur, à sa politesse, je vois qu'elle a perdu toute confiance en moi. Plus de folie, plus d'expansion dans nos rapports. Je suis devenue, pour elle, la connaissance banale qu'on salue, voilà tout. Notre amitié est morte: habitude de mêler nos vies en partageant les mêmes occupations et les mêmes plaisirs, confidences, souvenirs communs, tout cela est fini,

et pourtant un espoir me reste, un tout petit espoir: il me semble que si elle pouvait voir mes regrets, elle me pardonnerait."

Cependant Noël approchait et Aline se sentait un peu triste en songeant que pour la première fois depuis des années elle ne passerait pas les fêtes avec Thaïs. Quel bel arbre de Noël elles avaient préparé l'an dernier pour les enfants pauvres du voisinage! quelle charmante sauterie les avait grisées, comme leurs toilettes de chiffon bleu absolument pareilles avaient été admirées, la blonde Aline aussi radieusement jolie dans cette couleur que la brune Thaïs.

Pour comprendre le chagrin de la jeune fille il faut savoir qu'orpheline dès l'enfance, elle avait trouvé chez sa grande, comme elle l'appelait, une affection presque égale à celle d'une mère. Thaïs, plus âgée qu'elle de cinq ans, était son ange gardien au couvent, (il est d'usage dans certaines communautés, de confier les jeunes élèves aux soins des grandes, qu'on appelle pour cette raison, anges gardiens); elle l'aidait à sa toilette, lui faisait ses devoirs, la défendait contre ses compagnes et les vacances arrivées, elle obtenait de sa mère la permission de lui offrir l'hospitalité, l'enfant n'ayant alors d'autre refuge que la compagnie d'une parente, vieille et radoteuse personne. De là était née une amitié réellement touchante et comme on n'en voit guère d'exemple entre femmes, plante délicate et vivace à laquelle la rivalité pouvait seule porter des coups.

A Noël, les deux amies avaient l'habitude d'échanger des cadeaux toujours achetés dans le plus grand secret. "Qu'est-ce que tu me donnes?" demandait toujours la curieuse Aline, longtemps à l'avance. "Nenni, ma belle, tu n'en sauras rien." Et le jour arrivé, c'étaient des surprises savamment préparées.

Cette année, Aline se dit que malgré qu'elle fût à peu près sûre de ne rien recevoir de Thaïs, il fallait qu'elle lui offrit un présent bien choisi, quelque chose où elle mettrait comme son repentir. Quoi? elle chercha longtemps, puis se rappelant qu'un soir, Thaïs s'était arrêtée avec elle devant l'étalage d'un bijoutier de la rue Sainte-Catherine, et avait forttement admiré certain bracelet avec rubis qui brillait à la lumière électrique; se rappelant cette petite aventure, elle crut avoir trouvé. Elle passa chez le bijoutier. Le bracelet était toujours à la même place, très joli, très fascinant pour les yeux féminins, sur sa couche de satin rouge. Elle s'enquit du prix. Il était marqué \$125. Les bracelets avec rubis ne se donnent pas. Cependant, le bijoutier laissa entendre que, payé argent comptant, il accepterait \$100, mais c'était son plus bas prix; il ne pouvait pas ôter un sou de plus. Il faut croire que la petite Aline avait jeté son dévolu sur ce bijou, la forte somme ne l'effraya pas. Elle réunit ses économies, qui en formaient environ la moitié et escomptant les étrennes en espèces sonnantes qu'elle recevait ordinairement de sa marraine, elle emprunta bravement le reste. Sa marraine, qui entraînait dans ses vues, avait promis de donner un bal à Noël et d'y inviter Thaïs. Si la réconciliation ne se faisait pas avec tout ça.

La bal de madame Charest, rue Saint-Hubert, fut un des événements de la saison. Le Tout-Montréal financier, politique et élégant, y était représenté. Du côté des femmes, il y avait de riches toilettes, et les vastes salons enfilade offraient le plus magnifique coup d'oeil: des robes vaporeuses confondant leurs nuances, des diamants scintillant dans les cheveux ou sur la blancheur des épaules et des bras nus, des groupes d'habits noirs et, disséminés un peu partout, des palmiers, des plantes vertes et des fleurs, qui ajoutaient une note artistique à la beauté de l'ensemble.

Près de sa marraine, Aline était très jolie, dans une robe de soie paille, avec incrustations de dentelle d'Irlande, mais distraite, préoccupée, parce que plusieurs invités arrivés, Thaïs n'avait pas encore paru. Ne pouvait-elle pas se trouver empêchée de venir à la dernière minute? Un domestique lança enfin le nom désiré, à toute volée, et Aline respira. Thaïs portait une robe de taffetas jonquille, garnie de se-

quins et de velours de même nuance. Leurs toilettes ne se ressemblaient pas ce soir-là. Elle salua madame Charest, tendit la joue à Aline qui l'embrassa avec une ardeur d'enfant et se perdit dans la foule.

—Elle n'est plus fâchée, je crois, chuchota madame Charest, à l'oreille de sa pupille.

—Oh! si, elle est trop cérémonieuse.

—Alors, garde donc pour toi ce bijou qui représente un joli montant et ne t'occupe plus de cette mijaurée.

Aline sourit à ce conseil de la femme pratique par excellence. Elle n'était guère disposée à l'écouter, elle n'attendait qu'un à-propos pour offrir son "Christmas" à son amie, lui causer une surprise comme aux plus beaux temps de leur amitié. Le difficile, dans une pareille coque, c'était de s'isoler sans être remarquée. Pour y parvenir, Aline refusa d'abord tous les danseurs, mais l'occasion qu'elle guettait ne se présentait pas, elle abandonna cette tactique, se disant tout bas que l'Enfant-Jésus ne pouvait manquer de lui venir en aide, puisqu'elle travaillait à une oeuvre de conciliation et qu'il venait sur la terre pour apaiser toutes les haines: le "Jésus de Noël", comme disent les enfants.

La soirée s'avancait. Un murmure confus montait de la foule avec le parfum plus pénétrant des fleurs qui retombaient, languies, sur leur tige. Thaïs, fatiguée, venait de se retirer dans un petit salon où l'on pouvait goûter une tranquillité relative en la compagnie de vénérables matrones et de vieux monsieurs occupés à lutter contre le sommeil. Aline l'aperçut, seule pour la première fois de la soirée. Elle s'élançait vers elle quand M. Paul surgit, irréprochablement cravaté comme toujours, la moustache retroussée, l'élégance même. "C'est toi qui déranges mes combinaisons", se dit-elle, en lui lançant un regard courroucé. Il échangea quelques mots avec Thaïs, et comme l'orchestre attaquait les premières mesures d'une valse, vint s'incliner devant la petite Aline.

—Oh! monsieur, je suis si fatiguée.

Il aurait bien voulu causer, M. Paul, puisqu'on ne dansait pas; mais mademoiselle Aline, brisant toutes les conventions mondaines, semblait s'être subitement changée en un buisson d'épines, impossible de l'approcher sans se piquer les doigts. M. Paul battit promptement en retraite, se demandant quel désappointement avait pu agir ainsi sur les nerfs de son "ancienne blonde", qui se trouva sur le champ auprès de Thaïs, lui passant un bracelet au bras. Quand elle voulut parler, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle qui avait préparé son petit discours pendant des semaines, elle ne trouvait

rien, rien à dire. Thaïs, elle, regardait le beau bracelet avec étonnement.

—Est-il joli? dit-elle. Si je t'apprenais que depuis l'été dernier, je n'ai pas passé une fois devant chez Scott, sans m'arrêter pour regarder ce bracelet. Il me semblait qu'il m'appartenait un peu, je l'avais tant admiré. Un beau matin de ce mois-ci il a disparu, et ça été un vrai deuil pour moi de ne plus le voir. J'étais loin de me douter que c'était toi qui l'avais acheté pour mon "Christmas"; mais il était cher, tu as dû te saigner...

—C'était ton désir, ce bracelet, dit simplement Aline.

—Comme c'est gentil à toi de t'être rappelée cette fantaisie. Et moi qui t'ai oubliée avec ça.

—Je le méritais bien. J'ai eu assez de torts envers toi.

Un pli amer serra les lèvres de Thaïs, mais elle reprit résolument:

—Des torts, j'avais bien les miens aussi.

—L'aimes-tu encore? demanda timidement Aline.

—Qui? Paul?... Mon Dieu, non, c'est fini, cette toquade. J'ai réfléchi, vois-tu. Je me suis dit que ce que tu m'as fait, une autre me l'aurait fait infailliblement. Et j'ai ouvert les yeux. Paul ne vaut pas tant de regrets.

—C'est vrai.

Serrées l'une contre l'autre dans l'ombre d'un grand laurier-rose qui les dérobaient à la vue, Aline et Thaïs s'engageaient dans une causerie infiniment douce. Aline avouait qu'elle n'avait jamais passé un Noël aussi triste, elle pensait trop à celui de l'an dernier. Thaïs avait voulu donner un arbre de Noël aux petits pauvres, mais elle ne s'entendait pas à choisir les cadeaux, la fête avait manqué d'entrain.

—Alors, c'est fini, dit Aline, plus de brouille!

—C'est fini, répondit Thaïs, sa rancune évidemment tombée à ses pieds. A Noël, il y a une joie, une paix répandue dans l'air et qui vous fait pardonner.

A ce moment, la tête frisée de M. Paul apparut dans la porte du petit salon. Voyant les deux jeunes filles, dont l'une, les yeux rouges, paraissait avoir pleuré, il eut un sourire qui en disait long.

Elles le regardèrent en riant.

—Il pense qu'on se querelle pour lui, dirent-elles ensemble. S'il savait...

Oui, s'il eût su — comme bien d'autres — ce qu'il y avait de caprice dans les sentiments qu'il croyait inspirer, il eût sans doute été moins fat, mais il s'éloigna l'air vainqueur, et Thaïs, voyant Aline incliner sa tête sur son épaule avec l'abandon d'autrefois, baisa ses cheveux. Noël avait réconcilié les deux amies. JEANNE

Le Noël de l'abandonnée

(INÉDIT)

... Peu à peu, la rue Saint-Jacques devint déserte. Les magasins se fermaient, les lampes électriques s'éteignaient; et dans la demi-clarté de cette nuit de décembre, sous la bise glaciale, une femme drapée dans un long manteau de juive, serrant sur son sein, pour la préserver du froid, un enfant de six mois à peine, s'avança faisant crisser la neige gelée sous ses sandales trouées.

De temps à autre, elle regardait les ombres entrer et sortir de la grande ombre massive que lui apparaissait Notre-Dame. Sous les lumières de l'intérieur, elle distinguait des gens heureux, vêtus chaudement et qui dans cette nuit de Noël allaient sentir l'ineffable joie de la grande naissance.

Elle s'était arrêtée devant les banques, collant son ombre voûtée aux colonnes de granit où la faisant zigzaguer sur les marches du perron.

Qu'elle était triste, en face de tout ce bonheur, qui se préparait là-bas, derrière les portes capitonnées, dans la douce chaleur du sanctuaire, dans l'éblouissante illumination de mille lampes électriques.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle aussi s'agenouillait dans les bancs, au milieu de la grande nef, un peu à gauche, avec son vieux père tout blanc et tout courbé et sa mère encore jeune et droite; pas bien longtemps non plus, qu'elle allait recevoir l'Emmanuel, avec ce regard d'indicible béatitude qu'ont les vierges quand elles quittent la Table sainte.

Et depuis, il a passé dans cette âme un torrent de douleurs et d'humiliations.

Et comme tout d'un coup le souvenir de son malheur après le passé bienheureux lui revient à la pensée et l'étreint, la pauvre femme pousse un soupir et frissonne.

Le vent souffle toujours, s'engouffrant dans les carrefours, soulevant la neige fine qu'il fait tourbillonner dans le square autour du monument de Maisonnette et sous les arches silencieuses de Notre-Dame.

Un moment, elle a l'idée folle d'entrer, elle aussi, de s'agenouiller et de prier.

Est-ce qu'elle va pouvoir supporter plus longtemps le froid qui la pénètre et qui la tue? Elle n'a rien mangé depuis le matin, qu'un morceau de pain ramassé dans des caisses de vidanges, et elle a senti la cendre lui grincer sous ses dents d'affamée. Quand elle a trouvé ce morceau de pain sali, elle eut de la joie plein le coeur, puis le regarda tristement...

Instinctivement elle retira sa main n'y voulant point toucher!

C'était impossible, même sous les haillons de la misère et dans le changement de tout son être, Marthe D... ne pouvait point s'abaisser jusque-là!

Est-ce que dans cette rue déserte, à l'heure où les femmes échevelées, en matinée d'un rose antique, ne regardent pas encore derrière les rideaux de leurs fenêtres, Marthe D... ne passait pas le matin dans sa voiture de maître? Elle était connue, elle était aimée, parce qu'elle souriait si tendrement, parce que dans ses yeux bleus il y avait un bonheur qui ne fait point de jaloux et qui faisait dire: "Voilà une jolie demoiselle heureuse!"

Si par hasard, ce matin là, quelque visage étiré par le sommeil, la regardait, le nez collé aux vitres dégelées? Si l'on reconnaissait Marthe?... Alors elle s'éloigna lentement, étreignit l'enfant qu'elle portait sans lassitude, et tout d'un coup, une douleur lancinante, la douleur de la faim, la tortura de nouveau.

"Pauvre petite, pensa-t-elle, c'est pour toi, ce morceau de pain... Marthe D... pourrait rougir de le prendre, ta mère ne le doit pas!"

Et les yeux levés vers les fenêtres des maisons, comme une voleuse, elle saisit la miche de pain, la cacha furtivement sous son manteau et s'enfuit.

Toute la journée, ce fut une course folle au hasard, par les ruelles désertes et les grandes rues fréquentées.

Elle ne savait qu'une chose: c'est qu'ayant tant souffert et ne pouvant plus souffrir davantage, elle devait mourir demain... cette nuit... ce soir... tout à l'heure peut-être.

On la coudoyait sur les trottoirs, sans y prendre garde; et quand elle trébuchait sur la neige glissante, certains la toisaient avec mépris et disaient: "Elle est saouïe!" D'autres, avec ce regard cynique des dépravés et des coureurs de filles, la dévisageaient sous la confusion de ses cheveux, croyant lire au fond de ses prunelles langoureusement bleues le désir de vendre pour un peu d'argent son honneur de femme et de mère.

Oh! si elle avait été seule, à cette heure!...

Mais son enfant!... mais sa petite Alice!... Elle ne pouvait l'abandonner à qui que ce fût! Est-ce qu'une mère se sépare ainsi de son enfant?

Elle vivrait donc jusqu'au bout... elle épuiserait le maigre lait de son sein: elle sauverait sa fille.

Puis dans cette hallucination sauvage du dévouement jusqu'à la mort, elle sentait en son coeur, remonter comme une force inconnue et mystérieuse. Elle relevait l'enfant sur ses bras ankylosés, l'embrassait sur sa petite lèvre mutine, contemplait encore ces yeux d'azur qu'elle

lui avait donnés et ces traits... ceux de l'homme qui l'avait fait souffrir en l'abandonnant et qu'elle aimait encore malgré tout, et subitement, comme reprise par la folie, elle courait sur les trottoirs glissants, la traîne de sa robe s'effilochant dans la glace et la neige.

Le soir tomba bientôt...

Elle avait erré par toute la ville, sans songer à demander l'aumône. C'est que sa voix avait gardé cette douleur et cette ferme supplication qui autrefois faisait délier les bourses pour secourir les pauvres: on la reconnaîtrait sûrement. Et quelle honte!... On ignorait encore tout ce qui s'était passé dans sa vie depuis le jour du mariage. On avait fait tant de vœux pour son bonheur: pouvait-elle n'être pas heureuse?

Marthe était la fille d'un ancien banquier. Elle s'était éprise d'un commis de bureau très jeune et très volage. Avec une conduite exemplaire, ce jeune homme intelligent eut pû se créer un brillant avenir. Il possédait toutes les qualités extérieures qui plaisent; il entraînait dans un monde aristocratique où l'influence se mesure à la richesse; il était capable d'y vivre et d'y jouer son rôle: Marthe avait donc le droit de faire fi de la distance qui séparait leurs deux situations sociales, elle avait le droit d'espérer en l'avenir. Le père de la jeune fille refusa d'abord, catégoriquement.

Marthe se soumit et consentit à attendre.

Mais la passion folle qui la portait vers le jeune homme exigea une satisfaction sans délai.

Poussée par son fiancé, elle menaçait son père d'une scène terrible s'il se refusait à consentir: elle parla même de départ et de scandale.

Le vieux banquier trop ému par la violente sortie de Marthe, céda en pleurant.

"Tu te marieras à ton monsieur André, lui dit-il, tu veux être malheureuse malgré nous, sois-le. Mais souviens toi que, tant que je vivrai, je te défends de mettre les pieds chez moi."

Il assista au mariage, comme s'il avait accepté de grand cœur cette mésalliance: pour cacher les apparences. Puis, quand la cérémonie terminée, les jeunes époux quittèrent la maison paternelle, le banquier jura qu'il ne la reconnaîtrait plus pour sa fille et qu'il la déshériterait.

Le bonheur des premiers jours avait voilé un peu la menace. Marthe s'en allait au bras d'André, joyeuse et légère, comme à une fête pour la vie, avec sa confiance en l'avenir, avec cette illusion que rien ne viendrait se jeter en travers de leur bonheur: elle se moquait bien bien de la défense du père. Est-ce que la vie n'allait pas se renfermer pour elle dans celui-là seul qu'elle aimait? Puis, la richesse n'apparaissait point à ses yeux comme l'idéal de son existence: elle aimait; elle voulait aimer, toujours, malgré l'indigence, malgré la misère.

Pour défendre sa passion, elle sentait dans son cœur assez de force pour se tenir en face de son père et lui dire: "Père, garde ton argent... j'emporte mon seul bien: cela me suffit."

Pendant quelques mois, Marthe fut heureuse. Puis subitement la vie changea. André se fatigua vite d'une union qu'il n'avait recherchée que pour l'argent. Il fallait bientôt quitter Montréal pour les Etats-Unis. Seuls dans le grand New-York égoïste et inhumain, ils commencèrent à sentir l'âpreté de la lutte.

André entra dans le département français de la New-York Life, Marthe se mit à broder.

Sur ces entrefaites douloureuses, la jeune femme avait mis au monde une enfant, jolie comme sa mère.

Sans doute, c'était pour elle une joie nouvelle au sein de toutes les désillusions; elle allait s'y attacher en désespérée! Mais quand elle songeait à l'avenir, en caressant la petite tête blonde d'Alice, l'amertume montait à son cœur et venait étendre un voile sombre sur sa gaieté maternelle.

Oh! les jours trop longs, où seule, abandonnée par André, elle regardait arriver, en tremblant le moment où n'ayant plus un sou, il lui faudrait mendier pour nourrir Alice.

L'inconduite du jeune époux l'avait jeté sur le pavé: on le repoussait, de partout.

Alors, il eut le désespoir des lâches et des paresseux: il s'enfuit.

Quand Marthe comprit que pour elle, désormais, la vie se murait du côté du bonheur, elle elle consentit à n'être plus épouse pour demeurer toujours mère. Elle voulut bien oublier un peu l'infidèle pour ne songer qu'à l'enfant qui restait.

Elle vendit les meubles, vendit ses derniers bijoux, et résolut de revenir frapper à la porte de son père, comme l'enfant prodigue.

Un matin de fin de novembre, elle entreprenait son voyage, avec le quelques dollars amassés.

Bien vite l'argent fit défaut... Marthe dut parcourir une grande partie de la route à pieds, portant sa fille dans ses bras.

Le matin du 24 décembre, elle se faufilait dans les rues désertes, le regard baissé.

Dans l'encadrement de sa chevelure noire, la tête couverte de son manteau de juive, sa figure amaigrie, pâle, avec des couleurs moites de cadavre, prenait l'expression intense de la prière et de la résignation.

Sans arrêt, comme une folle, elle marchait, se saoulant au bruit de la grande cité pour endormir sa douleur et sa faim.

Et maintenant, dans les tourbillons que soulève le vent du nord, elle sent ses jambes flageoler. Elle veut se mettre à l'abri derrière les colonnes: des grilles barrent le passage. Et comme pour se moquer de sa plainte, la bise siffle partout sa chanson glaciale.

C'est là qu'elle va mourir!...

Quand il n'y aura plus de vie dans son sein, l'enfant mourra... elle aussi!...

Elle songe!

C'est Noël! Il faut des anges dans le ciel bleu pour accompagner l'Enfant Jésus...

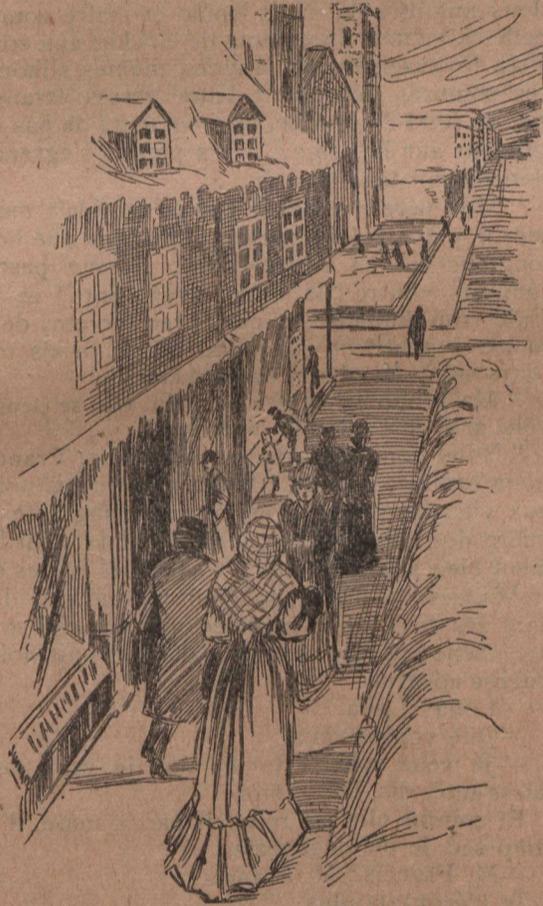
Il faut des anges dans la campagne pour annoncer la grande nouvelle...

Il faut des anges dans l'immense cité pour soulager toutes les misères...

Il faut des anges dans les pauvres demeures pour bercer les enfants qui n'ont plus de mère, des anges aussi, pour essuyer les larmes des mères qui pleurent près de leurs enfants...

Il faut des anges!...

Oh! faudra-t-il un ange, et cet ange sera-t-il son enfant? pour venir chercher son âme dans ce coin désert?...



Une femme serrait dans ses bras un bébé...

Non! le ciel en a bien assez comme cela! Son Alice vivra... il faut qu'elle vive, même si la mort la frappe, elle sa mère!

Et, tout en trébuchant, elle veut s'approcher de l'église. Elle veut entrer, pour y prier une dernière fois, pour tomber là, en sauvant son enfant, mais elle voit des tambours sombres sortir des masses noires, elle croit reconnaître, des amis, des parents: jamais elle n'entrera!

Pauvre Marthe! Elle a peur, même dans l'ombre, qu'on la reconnaisse... La honte de sa vie la retient! Oh! les préjugés du monde.

Et rapide, serrée dans son châle couvert de givre, sa robe traînant dans la neige, elle descend les degrés du portique, se collant aux rampes de fer.

Elle marche encore, elle retourne près des banques, puis s'arrête à contempler, les yeux ensanglantés par le froid, la grande église toujours muette et calme.

Mais bientôt les cloches s'ébranlent. Dans le silence de la nuit, leur voix étend au loin l'appel mystique et joyeux.

Le bronze des canons, au son des batailles, module le chant triste et lugubre des guerres: en la nuit de Noël, l'airain chante: "Gloire à Dieu et paix aux hommes!"

Eh quoi! cette note joyeuse lancée à tous les échos de la ville, est-elle le glas funèbre de la mort de Marthe?...

Elle s'est redressée... elle a baisé son enfant sur le front!

Oh! le froid baiser! on dirait que la mort s'est posée sur les lèvres de la mère! La petite Alice s'éveille, elle pleure, elle a faim...

Marthe dégage son manteau... ouvre son sein: plus de lait.

Et toujours l'enfant pleure!

Mais que fait-elle là, immobile? N'est-elle venue revoir son pays que pour y mourir d'inanition sur les pavés glacés?

Elle a dit: "J'irai retrouver mon père; je lui donnerai mon enfant, et s'il ne veut plus me recevoir, je partirai, j'irai mourir où le hasard me conduira."

Quinze jours durant, la même résolution l'a obsédée, elle a tout souffert pour accomplir ce sacrifice; il ne lui a pas semblé que devant la misère, la malédiction d'un père ne pouvait pas tomber, elle a rêvé que son vieux père, si bon, en la revoyant ainsi, lui tendait les bras, la serrait sur son cœur et qu'elle allait être heureuse, non pas tant pour elle que pour sa fille chérie.

Et aujourd'hui, quand elle n'a plus qu'à franchir le seuil et crier: Père! elle hésite? la honte lui revient étreindre le cœur?...

Elle n'osera jamais frapper à la porte.

Elle sait bien que le banquier est rigide et qu'il tient sa parole...

Elle se rappelle qu'elle est sortie de la maison, le front haut; que c'est humiliant d'y retourner vaincue et maudite.

Ah! sans doute, ce jour là, il y avait l'illumination de l'amour qui jetait sa clarté espérante sur toute sa vie; ce jour-là, elle partait avec André, son seul amour et elle n'avait ni à baisser la tête ni à regarder en arrière; mais à cette heure, ce n'est pas pour elle, c'est pour son Alice, et son Alice ne doit pas mourir!

Et encore? malgré la révolte de son amour-propre, elle sent bien désormais que le destin l'a réduite, qu'il l'a condamnée à n'être plus qu'une humiliée même dans la maison de son père! Rien n'effacera de son front le stigmate des chagrins et des souffrances, comme rien non plus n'enlèvera de son cœur, l'amour pour cet homme infâme qui court à présent dans les hasards de l'existence.

En cette âme hésitante, la lutte se poursuit terrible et cruelle.

Puis, elle, elle préférerait s'affaisser, là, sur les marches de cet édifice, et sentir la mort la prendre peu à peu, sous le frisson glacial du vent; elle consentirait à ce qu'on dise sur son cadavre: "C'est Marthe D...!"

Mais son enfant!

Les cris de son Alice lui déchirent le cœur.

Elle ne comprend pas ce miracle de force qui la soutient et qui l'empêche de s'évanouir! Pourtant elle est brisée par les tiraillements de la faim, et la fièvre qui brûle son front, met à côté des morsures du froid une seconde couronne d'épines.

A tout prix, elle doit sauver son enfant.

Elle écarte tous ces futils prétextes qui l'ont retenue loin du pardon. Elle ne voit plus rien que la vie du fardeau bien-aimé qu'elle enserre dans ses bras, sans lassitude, et elle part, lentement, rasant les murs. Elle descend la côte en se retenant du coude aux fenêtres basses et aux portes, puis dans l'obscurité, là où se dresse l'édifice des tramways, elle embrasse son enfant...

Ses baisers réveillent dans sa petite poitrine l'exaspération de la faim.

Elle l'entend geindre; affolée, elle ne comprend point, elle ne sait plus que son sein est vide. Elle colle cette petite bouche sur sa chair et l'enfant se retire toujours pleurant.

Depuis la matin, il ne lui est pas tombé une larme des yeux, à Marthe. Sa gorge sèche ne peut plus s'ouvrir même pour gémir.

Subitement, comme une folle, elle éclate de rire, son enfant lui a souri, puis tout aussitôt elle fond en pleurs...

Elle se souvient maintenant; ses pensées sont plus nettes, elle se rend mieux compte que son Alice a faim, et qu'elle, n'a plus de lait.

Marthe se traînera encore une demi-heure avant d'atteindre la maison paternelle: pendant ce temps la pauvre enfant peut mourir.

A cette pensée soudaine, elle se laisse tomber sur les marches du vaste bâtiment; elle dépose son fardeau sur ses genoux, elle écarte son manteau, en détache une épingle, se fait une piqûre à la poitrine.

Une goutte de sang vermeil coule par la blessure, elle y colle les lèvres blanches de sa fille... et l'enfant boit.

Enfin elle se relève et repart...

Mais il lui revient à la mémoire que son vieux

père, ira, comme autrefois, à la messe de minuit, elle pense qu'elle arrivera peut-être trop tard.

Toujours les cloches sonnent, et le vent mêle son bruissement féroce aux murmures joyeux des carillons.

D'une main, la malheureuse a relevé sa robe qui traîne, elle court en zigzaguant par la rue Saint-Urbain... elle s'accroche aux châssis démontés des vieux taudis juifs; des bouteilles cassées lui meurtrissent les pieds; mais elle ne sent rien qui puisse l'arrêter.

Elle traverse la rue Sainte-Catherine, elle passe dans l'embrasement des magasins comme une apparition de la misère, elle s'appuie une minute contre les arbres, pour respirer, puis elle reprend sa course échevelée.

Soudain elle aperçoit flanquée contre une muraille, une masse informe qui se cramponne aux crochets des fenêtres, qui s'écrase par moments dans la neige ramassée, qui se relève pour retomber.

Seule, dans la nuit, Marthe eut peur. Elle poussa un cri qui réveilla l'ivrogne, puis voulant se hâter, elle trébucha et tomba près de lui.

L'homme étendit la main pour la toucher. Il la saisit par le bras et la tira violemment. Marthe ayant eu la force de se dégager, se releva aussitôt, et tandis que l'ivrogne s'élançait sur elle,

allait rouler contre le grillage protecteur d'un arbre, elle parvint à s'enfuir.

Malgré cette suprême émotion qui l'avait brisée, Marthe avait atteint la rue Sherbrooke.

Dans un instant elle allait frapper à la porte; on lui ouvrirait... et en cette nuit de Noël son père lui pardonnerait.

Il était temps encore! Les cloches de Notre-Dame livraient sans trêve aux tourbillons du vent leurs appels joyeux. Les lumières brillaient encore dans la chambre du père et dans le boudoir près du salon. Dans l'écurie, là-bas, Marthe distinguait le vieux cocher qui attelait le cheval.

Le banquier n'était donc pas encore parti. Elle le verrait maintenant et ce serait le salut.

Elle se précipita, gravit les marches de l'escalier, heurta à la porte, la poussa, et quand elle l'eût ouverte, dans une suprême frayeur, elle tomba la face contre le parquet en criant: Père!

On avait entendu le bruit dans la maison.

On avait entendu ce cri: "Père!"

Le chien de Terre-neuve avait aboyé... il jappait autour du corps de Marthe, lui léchant les mains et la figure.

Le banquier accourut précipitamment, il vit le cadavre; il reconnut sa fille... il prit dans ses bras l'enfant qui pleurait, il souleva sa pauvre Marthe, lui saisit la tête dans sa main.

Oh! cette figure pâle! ces traits tirés! ces yeux caves aux paupières bleues!

Oh! ce front où des sueurs froides d'agonie avaient collé sa chevelure!...

Il embrassait cette tête bien-aimée. Il la retrouvait, dans quel état, grand Dieu! Sa malédiction s'était appesantie sur elle, et elle en était morte.

Fou de désespoir, le banquier se frappait la poitrine; il se penchait sur le cadavre de sa fille chérie; il voulait disputer à la mort un instant de vie et la douleur le paralysait.

Enfin, la figure contre celle de Marthe, avant que la mère fut venue, il entendit la pauvre abandonnée murmurer: "Père, pardonne-moi... pour mon enfant... pour Alice... merci, père... au revoir...!"

Et ce fut tout!...

Au dehors le vent soufflait avec plus de violence, tourbillonnait dans les arbres décharnés, sifflait dans la nuit comme un oiseau de mort.

Les cloches achevaient leur cantique de Noël. Les anges chantaient: "Gloire à Dieu dans les cieux et sur la terre, paix aux hommes!"

Et là-haut dans le ciel bleu, parmi les étoiles brillantes, des chérubins emportaient l'âme de Marthe. C'était le Noël de l'abandonnée!...

GASTON LUYRE

LE REVEILLON

(INÉDIT)

Trois coups tintèrent.

Dehors, il devait faire un temps de chien.

Malgré la double vitre et le châssis soigneusement fermé, le sifflement de la bise, les interpellations saugrenues des noctambules, le bruit des tramways au roulement sinistre, qui descendaient, les freins serrés, le boulevard Saint-Laurent, nous arrivaient dans la douceur tiède de la salle.

Nous étions là, quatre ou cinq, assis en rond, autour d'une table copieusement chargée de viandes froides, lorsque Francis, après avoir enveloppé Mary d'un regard, Mary, sa femme, jolie brunette aux yeux noirs singulièrement doux et clairs, déclara sans préambule:

"Superstition d'enfant, attachement mystérieux au passé... Que sais-je, mais, dans une nuit de Noël, la vue des bébés blonds confiants dans les largesses coutumières du grand saint Nicolas à barbe blanche et déposant précieusement leur soulier rose dans un coin, m'a toujours été et me sera toujours véritablement délicate. Cette époque de Noël, Noël avec sa messe de minuit, ses arbres couverts de stalactites de givre et de pendeloques finement ciselées, ses chemins couverts de neige, la neige blanche, fine et drue, étouffant les pas comme le plus moelleux des tapis et sur laquelle les pieds des fidèles en marche processionnelle vers l'église ont dessiné de capricieuses arabesques, n'a jamais pu revenir sans que mon coeur en fut douloureusement ému, sans que le souvenir d'un événement déjà lointain ne me revint en mémoire."

Les fourchettes cessèrent de battre les assiettes, Mary rougit comme un enfant, ce qui mit un peu de rose aux lobes de ses oreilles, mais Roger Fremin, maudissant en son for intérieur cette histoire intempestive qui l'empêchait d'engloutir à son aise, et dont la chair gélatineuse du cou s'emboîtait péniblement dans l'inflexible rigidité d'un faux-col de fer, crut bon d'étaler un sourire dédaigneux et sceptique.

Francis parlait. Sa voix s'élevait avec des sonorités caressantes dans la salle à manger tendue d'étoffe rouge qu'émaillaient, avec des zigzags imprévus, des fleurs fantastiques, drôles, et tordues, et cela faisait comme une atmosphère douce, indescriptible et que je n'ai jamais retrouvée ailleurs.

"J'étais alors un tout petit bonhomme, disait-il; et je devais avoir six ans. Il n'était pas encore minuit et nous nous rendions à la messe. Mon père ouvrait la marche; très grand, monté sur jambes, raide en son habit noir, il allait d'un pas pressé, quoiqu'il frisât la soixantaine. La clarté lunaire projetait l'ombre de ses jambes et je trouvais fort amusant de voir sur la neige blanche ce gigantesque compas noir; emmitoufflée dans ses fourrures, maman suivait à quelques pas, pestant avec des expressions choisies — toujours les mêmes — et des gestes sobres, contre la neige aveuglante et le froid trop piquant, comme elle le faisait d'ailleurs chaque année d'invariable et d'inéluctable façon. Lolla, ma bonne, trottnait par derrière, en me secouant par la main pour m'empêcher de m'endormir, et le pauvre tout petit moi que j'étais, quoique soutenu par l'espérance de voir

mes vœux comblés à mon retour à la maison, et mes souliers remplis de bonnes choses, se prenait à regretter vaguement la douce, ô bien douce température de la chambre close et la tiédeur douillette du lit chaud. Il y a vingt-deux ans de cela. Nuit froide et claire comme celle-ci, mêmes tintements de cloches aux sonorités joyeusement prolongées, mêmes silhouettes sombres découpant leurs gestes étranges sur un fond d'hermine, bruissements de pas qui glissent sur la neige... cris perdus s'égrenant doucement dans la nuit...

"Mon père ne parlait pas et semblait méditer; il y avait déjà quelques minutes que nous longions la rue Notre-Dame, maman pestait toujours contre "la neige aveuglante" et "le froid trop piquant", et moi, avec ferveur, de se montrer gentil et généreux, priais, priais toujours saint Nicolas à barbe blanche.

"Ma bonne me pressa la main, elle se pencha vers moi, je l'entendis murmurer:

"Nous sommes arrivés, monsieur Francis, nous sommes arrivés." Superbe avec ses murs, aux vitrages phosphorescents; l'aveuglante lumière des cierges innombrables et le scintillement bleu des lustres qu'à travers les portes entrebâillées, je pus apercevoir un instant, dardant ses deux tours crénelées dans le ciel sombre, tache immense et claire dans la nuit noire, l'église apparut.

—Lolla! Lolla!

—Que voulez-vous?

—Je veux voir, je te dis que je veux voir, laisse-moi, dis, laisse-moi.

Et comme elle me retenait par la main, d'un coup sec, je me dégageais.

—M. Francis? M. Francis?...

Je n'écoutais plus.

Sur un des côtés de l'édifice, à vingt pas de moi, dissimulé par le clair obscur d'une arcade, quelque chose semblait grouiller, quelque chose d'indescriptible et d'informe, tache blanche sur le mur gris.

Maintenant j'étais indécis.

Devais-je avancer?

A ce moment, j'entendis une voix tonitruante: "Ah! le sacré petit bonhomme..." le reste se perdit dans la nuit.

Mon père venait de rompre le silence dans lequel il se confinait d'habitude de désespérante façon.

C'était grave.

Je pris le parti le plus sage. Celui de revenir sur mes pas.

Ce que je fis.

Mon père prit la bonne et la secouant par le bras: "Va voir et rapporte."

Cet ordre laconique fut ponctuellement exécuté.

La bonne revint un moment après, mais avec un paquet sous le bras.

Elle riait à gorge déployée: maman souriait, mais le père semblait la trouver mauvaise.

Puis ils m'entraînèrent tous les deux au fond de l'église. J'eus comme un éblouissement, cette trouvaille bizarre venait se placer d'elle-même devant mes yeux avec une obsédante fixité, puis on me déposa sur une chaise.

"Maintenant, si tu bouges..."

Un geste large et significatif souligna la pensée tout en la complétant.

La bonne, avait disparu.

Je revins à la maison avec des cantiques plein la tête, et des lumières pleins mes yeux.

C'est Lolla qui vint nous ouvrir.

"Comment va?" dit le père.

"Très bien! Très bien!"

Puis elle ouvrit la porte de la chambre et s'effaça pour nous laisser passer.

"Vous deux, laissez-nous", dit le père.

Alors la bonne me prit par la main et voulut m'emmener dans la cuisine.

Je m'y opposais avec toute la vigueur dont un petit bonhomme de six ans peut être capable. Nous décidâmes tous les deux de rester derrière la porte.

Le père et la mère discutaient.

—Portons-la aux enfants trouvés.

—Jamais, tu entends!

—Eh bien, gardons-la.

—Comment l'appellerons-nous?

—Va faire d'abord la déclaration à la police, nous verrons après.

Alors je poussai la porte, tenant Lolla par la main.

Doucement, avec des précautions infinies, maman plongea les mains dans ma couchette.

Rose et blanc, un enfant de quelques mois apparut dans ses bras, et l'avant élevé au-dessus de sa tête où quelques cheveux grisonnaient, la mère, profondément troublée, murmura:

"Ce sera ta petite soeur."

Et le père, transfiguré, les bras tendus murmura:

"Notre cadeau de Noël."

L'enfant grandit. Quelques années s'écoulerent. On nous mit, moi, au collège, et Noëllette, (comme je l'appelais quelquefois) en pension.

Plus tard, j'entrais à l'Université Laval...

... —Où tu terminais victorieusement tes études si brillamment commencées!

—Où je terminais mes études... et depuis, poursuivit Roger Fremin, avocat apprécié...

bientôt célèbre, défenseur énergique de la veuve et de l'orphelin, mais à propos, ajouta-t-il en vidant coup sur coup deux verres de champagne, un peu vieux jeu, ton histoire de Noël...

genre Xavier de Montépin, tout au plus...

Et qu'est devenue Noëllette?

Très simplement, avec un peu de trouble dans la voix, Francis répondit:

—Ma femme.

Mary s'était penchée, délicieusement blanche et rose. Dans un coin, l'arbre de Noël pliait sous le poids des oranges, une odeur de résine et de sapin vert flottait dans la chambre...

O réveillon de Noël. Trois ans se sont écoulés. Pour revivre les instants passés, pour entendre à nouveau les conversations que nous eûmes, ne me suffit-il point d'écouter chanter le souvenir en mon coeur; des mots viennent frapper mes oreilles, comme une musique alanguie, très lointaine; et, quand je ferme les yeux, en y songeant, avec le charme indéfinissable des choses vues en songe, je revois Noëllette, blanche et rose, sous un casque de cheveux noirs.

EDOUARD JOYEUSE



POUR NOS LECTRICES



CHRONIQUE DE LA MODE



Petit boléro en hermine

Ce très joli et très élégant petit vêtement ne peut accompagner, cela va sans dire, qu'une robe habillée, c'est-à-dire qu'achevant une toilette de visite, il est d'une élégance exquise. Rien de plus seyant que la fourrure, les coquettes le savent bien; rien aussi ne faisant plus ressortir la finesse des traits; aussi n'y a-t-il rien d'étonnant si son succès va en augmentant d'année en année, serais-je tentée de dire.

Ce ravissant boléro, doublé de soie brochée cerise, est garni de bandes de loutre, qui suivent le mouvement du vêtement; les manches, courtes, sont coupées de ces mêmes bandes de loutre et se terminent par de petites queues d'hermine, disposées en façon de franges assez rapprochées. Poignets assortis au manchon, également en hermine. A l'entour du vêtement, pampilles de soie; sur le devant, petites cocar-des en velours noir.

Le chapeau est en velours noir, calotte chiffonnée, avec une mouette, renforcée d'un panache blanc, disposée du côté gauche, un peu en bordure de la coiffure.

Dans une précédente chronique, dit Blanche Valmont, de la "Mode Nationale", nous avons parlé de la grande importance que prend le corset dans la toilette féminine. C'est de cette armature, de ce soutien indispensable que dépend toute la grâce du costume. Il faut donc, tout d'abord, avant de se préoccuper du choix de ses toilettes et de l'essayage, se procurer un corset aussi parfait que possible.

Il sera droit, bien entendu, car on n'en porte pas d'autre, mais droit sans exagération. Il doit laisser la taille bien en place et surtout il ne remontera pas la poitrine, ce qui fait une silhouette peu gracieuse et épaissit beaucoup.

La ligne étant ainsi ménagée par le corset, l'allure amincissante sera continuée par le juponage. La première condition, pour que ce juponage soit esthétique, c'est que les côtés soient sans plis ni fronces sur les hanches, que la ceinture aussi plate que possible ne fasse aucune épaisseur. Le bas, au contraire, sera très ample, à volants foisonnants et garnitures abondantes — pour les Jupons "habillés." On soutient cette ampleur par un baleinage de plumes. Ce n'est pas la crinoline fort heureusement: cela donne un très joli aspect, un peu la forme élégante de la campanule renversée dont la corolle s'évase avec tant de grâce.

Les Jupons de taffetas sont légers et très agréables à porter. Ils font un bon soutien, mais sont moins solides que les Jupons de satin broché. Une combinaison pratique est de faire un jupon de taffetas parisien, fil et soie, très résistant, et de le terminer par un haut volant sur lequel on pose un second volant de tulle grec. La moire et le damas à fleurs sont très appréciés pour l'usage. Une garniture préférable au volant léger est un bord de velours de six à sept centimètres de hauteur. Des straps de drap noir piqués sur fond de satin noir sont aussi à recommander. Les personnes qui possèdent une ancienne robe de soie ou de satin usagée peuvent en tirer un fort bon parti, soie et satin offrent ce précieux avantage d'être utilisables jusqu'à l'usure complète. Les moindres morceaux servent toujours.

Les Jupons noirs ou de teintes foncées sont de meilleur goût pour l'hiver que ceux de nuances claires, fanfreluchés de dentelles et de rubans. Ces derniers ne se portent que dans la toilette habillée, jamais pour faire des courses à pied ou en omnibus. La grande élégance, pour les promenades select, c'est d'assortir la couleur du jupon en taffetas à celle du costume.

Pour la marche, le jupon est écourté; celui qui accompagne une robe de soirée est très long afin de mieux soutenir l'ampleur.

Le satin de Chine, le cachemire, l'escot sont plus pratiques que la moirine qui se brosse mal et se décolore rapidement. La moire de laine



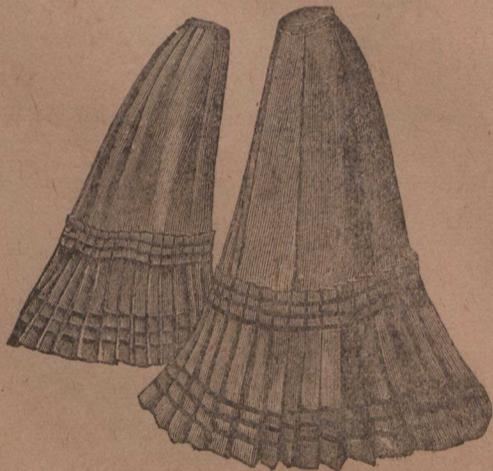
Robe Directoire

Ce costume de genre se compose d'un petit habit en velours bleu de roi, arrondi devant, à fausse taille derrière, garni de larges revers en pékin noir et blanc avec rayures bleues intercalées. L'échancrure, ou plutôt le décolletage du vêtement, laisse voir une encolure et un bout de gilet en irlande sur dessous taffetas, alors que le petit habit ouvre sur une robe en drap blanc, unie avec plis ouverts retenus par des boutons, sur le côté et de distance en distance. Manches courtes et bouffantes, serrées au coude par une bande pékinée noir et blanc, bordée d'une minuscule ruchette. Gants longs, en chevreau blanc.

Le chapeau, genre toquet, est en velours bleu foncé, haussé sur la coiffure; une rose natier sur le devant.

qui donne de bons résultats comme usage est déconseillée à cause de l'usure rapide des dessous de jupe et même des chaussures; le cuir des bottines est rapidement coupé et un fond de jupe en taffetas est bientôt en loques.

NOTRE SERVICE DES PATRONS-PRIMES



Patron No 2271

Jupon de 20 à 30 pouces de taille. Matériaux, 3/4 vgs en 48 pcs.



Patron No 2258

Corsage, haute nouveauté, de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 2 1/2 vgs en 48 pouces.



Patron No 2260

Blouse de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 4 1/2 de taffetas.

Pour recevoir ces patrons, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents pour chacun d'eux, le tour de buste, ou le tour de taille, et l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir les patrons. Nos lectrices voudront bien remarquer que les prix modiques de nos patrons en font des primes fort avantageuses.

Napperon brodé

Ce napperon se fait en toile flamande ou da-noise blanche et se brode au passé avec des soies d'Alger de teintes naturelles pour les fleurs; jaune pour le coeur des fleurs et le cor-donnet qui encadre les points d'arme.

Les feuilles au cordonnet sont de plusieurs



tons de vert moyen avec point d'arme à l'inté-rieur en crème et vert très léger. Les tiges sont en vert olive moyen. Les semis que nous pu-bliions en grandeur d'exécution se disposent sur le fond en les contrariant.

A B C D E F G pour mouchoirs à broder au plumetis.

RECETTES CULINAIRES CANADIENNES

Soupe aux tomates

Mettez 3 chopines de bouillon de boeuf très fort dans votre chaudron à soupe, assaisonnez bien avec un peu de poivre rouge, clou de gi-rofle et fleur de muscade, et laissez bouillir en-semble. Mettez ensuite une chopine de conser-ves de tomates dans une casserole, émiettez dans ces conserves trois tranches de pain bien épaisses que vous aurez soin de faire sécher et rôtir avant. Laissez bouillir jusqu'à ce que le pain soit tendre, ensuite, coulez à travers une passoire fine et versez dans la soupe bouillan-te. Lorsqu'elle aura bouilli quelques instants, retirez-la et servez dans un plat chaud.

Soupe à la julienne

Coupez par petits morceaux, en forme de fi-lets, des carottes, des navets, émincez des oi-gnons et poireaux, ajoutez-y de la laitue, de l'oseille, du céleri, des pois verts, des haricots frais en gousses ou en grains, des pointes d'as-perges, enfin tous les légumes de la saison. Mettez le tout dans une casserole avec un bon morceau de beurre, un peu de sel et de sucre, couvrez et laissez suer quelques minutes, puis ajoutez de l'eau et laissez cuire; versez ensuite dans la soupière où vous aurez préparé le pain. Quelques personnes le suppriment entièrement. On préfère quelquefois la julienne en purée;

dans ce cas, on laisse cuire les légumes un peu plus, afin qu'ils puissent facilement passer à travers la passoire. La julienne en purée est servie avec des petits croûtons de pain passés au beurre.

Soupe aux tomates sans viande

Faites bouillir une chopine de tomates dans une chopine d'eau jusqu'à ce qu'elles soient ten-dres, assaisonnez-les de beurre, poivre et sel. Au moment de servir, mettez-y une demi-cuil-lérée à thé de soda et laissez-la bien mitonner. Ensuite ajoutez une chopine de lait que vous aurez soin de chauffer au préalable. Des toma-tes en canistre peuvent aussi être employées en y ajoutant la quantité nécessaire d'eau pour ten-ir les proportions égales.

Morue salée

Faites désaler la morue dans de l'eau fraîche pendant deux jours en changeant l'eau à plu-sieurs reprises, mettez-la sur le feu dans une casserole avec une quantité d'eau suffisante pour qu'elle baigne bien et retirez-la dès que l'eau commencera à entrer en ébullition.

On prépare encore la morue de cette maniè-re. La morue étant cuite à l'eau, comme il est dit ci-dessus, on la met dans une sauce Bécha-mel avec du fromage râpé; on dresse cette pré-paration sur un plat beurré; on saupoudre le tout avec de la mie de pain mêlé de fromage de Gruyère râpé. On l'arrose de beurre fondu; puis on pose le plat sur un feu doux; on le couvre et on l'arrose dès que cela a pris couleur.

Huîtres au blé-d'Inde

Prenez une tasse de farine, une demi-tasse de beurre fondu, 2 cuillerées à thé de sel, le quart d'une cuillère à thé de poivre, une chopine de blé-d'Inde râpé; versez le blé-d'Inde sur la fa-rine et brassez bien; ajoutez ensuite les autres ingrédients et brassez rapidement pendant trois minutes.

Mettez environ deux doigts de graisse dans la poêle à frire et faites chauffer. Quand la fu-mée commence à s'échapper de la poêle, versez-y votre mélange par cuillerée; tenant la cuillère près de la graisse, laissez frire environ cinq mi-nutes.

Cochon de lait rôti

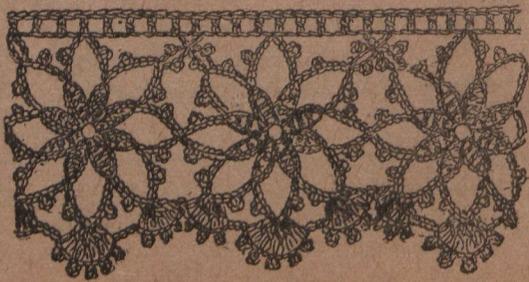
Prenez un petit cochon de 3 semaines, tué le matin, si vous voulez l'apprêter pour le dîner. Lavez-le dans l'eau froide, enlevez les ergots, laissant la peau assez longue pour envelopper le bout des pattes. Prenez 6 biscuits, plongez-les dans l'eau froide, ajoutez beurre, poivre,

Dentelle au crochet

Cette petite dentelle est faite en fil fin; elle imite la guipure. Chacune des étoiles se fait sé-parément; on fait d'abord 6 mailles en l'air, les réunir en une boucle; 12 mailles en l'air; sur ces 12 mailles en l'air faire successivement une demi-barrette, 9 barrettes de un jeté; 2 demi-barrettes; piquer dans la boucle centrale; 12 mailles en l'air et refaire le même travail jus-qu'à ce que l'on ait obtenu 8 branches à l'étoile; réunir ensuite les extrémités des branches de l'étoile par une chaînette, ou de temps en temps on fera un picot de 5 mailles en l'air que l'on fera tomber simultanément à droite ou à gau-che. C'est en faisant ce rond que l'on réunit les étoiles les unes aux autres.

On fait ensuite les chaînettes en boucles qui se trouvent entre 2 étoiles à la partie supé-rieure.

Le premier tour est une chaînette réunissant les étoiles à leur partie supérieure ainsi que les chaînettes que l'on vient de faire; le deuxième rang est une série de barrettes de 1 jeté sé-parées par 1 maille en l'air; la partie inférieure de la dentelle est garnie de feston composé de 15 barrettes de 2 jetés et surmontés de 3 à 5 pi-cots de 5 mailles en l'air.



sauge et sel, mettez le tout dans le corps du cochon et cousez-le. Mettez-le rôtir dans un peu d'eau salée. Quand il commence à rôtir, sau-poudrez-y de la farine et arrosez avec le jus. Continuez la même chose jusqu'à ce qu'il soit rôti. On doit prendre beaucoup de soin pour que ce plat soit bien réussi. Un petit cochon doit rôtir en trois heures. Avant de le servir, mettez-le sur un plateau, ayant soin de le gar-nir de tranches de citrons et d'oeufs cuits durs et de lui mettre un citron entier dans la gueule.

Sauce — Prenez le foie et le coeur bouillis, hachez-les bien fin et assaisonnez bien. On peut substituer la sauce ordinaire faite de miettes de pain à celle faite des biscuits, si on le préfère.

Omelette

Séparez les jaunes de 6 oeufs des blancs et battez les jaunes complètement; ajoutez-y une petite cuillerée à table de farine mêlée molle-ment dans 3 cuillerées à soupe de lait froid et 2 cuillerées à soupe de beurre fondu dans les deux-tiers d'une tasse de lait bouilli; mêlez en-suite avec les blancs d'oeufs battus en écume, et versez-en la moitié immédiatement dans vo-tre lèchefrite chaude et laissez cuire pendant 5 à 8 minutes. Doublez votre omelette dans la lèchefrite quand la première est en partie cuite.

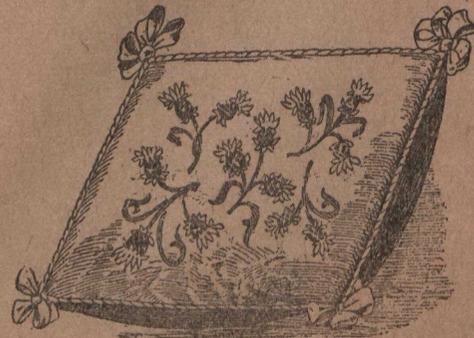
Gâteaux aux fruits

Prenez 1 tasse de beurre, 1 tasse de sucre brun, 1 tasse de lait sur, 4 lbs de farine, 1 lb et demie de raisin de Corinthe sec, 1 lb de raisin, 4 chopine et demie de mélasse, 2 oeufs, 1 cuil-lérée à thé de soda et un quarteron de citron.

Coussin en broderie moldave

Notre modèle représente un joli coussin bro-dé de gros chardons décoratifs de plusieurs tons, de mauve, de vert et de vieux jaune pour les tiges, sur soie crème.

Cette toile à grosses côtes est spéciale pour ce genre de broderie et fait très bien pour les ouvrages de ce genre. La broderie moldave va avec tous les ameublements, elle est très déco-rative et facile à exécuter. Notre dessin est bro-dé avec de la soie mi-torse pour les tons clairs seulement, et de jolis cotons qui remplacent la



soie. Ils sont très brillants et de teintes douces; de plus, ils se travaillent facilement et coûtent plus de moitié moins cher que la soie. Pour l'exécution, on reporte le dessin sur un carré d'étoffe ayant de 18 à 24 pouces (on fait des coussins de toutes tailles), et on travaille au passé plat en suivant les contours du dessin, comme nous l'indiquons sur le détail en gran-deur d'exécution; les points doivent être près les uns des autres et légèrement en biais.

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

Sur la muraille, derrière le siège vice-royal, était suspendue une large carte géographique dessinée par cet abbé. Sur cette carte, on voyait toutes les possessions de la France dans l'Amérique du Nord; on voyait aussi les pays qu'elle réclamait. Une ligne rouge, partant de l'Acadie, s'étendait à l'ouest jusqu'au lac Ontario, qu'elle prenait, puis courait au sud le long de la crête des Monts Apalaches. De sa main hardie, l'abbé la poussait jusqu'à la Louisiane, et il réclamait pour la France, les grandes vallées de l'Ohio et du Mississippi, et les vastes territoires arrosés par le Missouri et le Colorado, enfermant ainsi les Anglais, entre la muraille des Apalaches, à l'ouest, et les bords de la mer à l'est.

V

L'abbé Piquet venait de descendre la Belle rivière en canot. La Belle rivière, c'était le nom que les voyageurs donnaient à l'Ohio. Il avait partout arboré, dans les endroits les plus élevés de ses rives, depuis ses sources jusqu'à sa réunion avec le solitaire Meschacébé, il avait partout arboré les armes de France, et fixé partout des tablettes de plomb portant la fleur de lys, et l'orgueilleuse inscription: "Manibus date lilia plenis." Lys destinés, hélas! à être foulés aux pieds par les Anglais, victorieux, après une lutte acharnée pour la possession du territoire.

Effrayé des dangers qui menaçaient la colonie, l'abbé entreprit avec un zèle extraordinaire, la tâche d'amener les nations indiennes sous les étendards de la France, et d'en faire des alliées. Déjà il avait gagné les puissantes tribus des Algonquins et des Nipissingues et les avait placées aux Deux-Montagnes, pour protéger la cité de Ville-Marie. Il avait créé une scission profonde entre les cinq nations, en réveillant adroitement leur vieille haine contre les Anglais qui empiétaient sur leur domaine du lac Ontario. Et dernièrement, des bandes d'Iroquois s'étaient rendues auprès du gouverneur de la Nouvelle-France, pour dénoncer l'Anglais qui méprisait leurs droits, et leur disputait la possession du sol.

— "Les terres que nous possédons, dirent-ils au grand conseil de Ville-Marie, les terres que nous possédons, nous ont été données par le maître de la vie, et nous ne reconnaissons point d'autre maître."

L'abbé caressait alors un plan qu'il devait réaliser plus tard. Sous sa direction, un grand nombre d'Iroquois quittèrent leurs villages de la rivière Mohawk et de la rivière Génésie, et vinrent se fixer autour du fort de la Présentation, sur le Saint-Laurent. Ils fermèrent ainsi cette route aux bandes dévastatrices qui étaient restées fidèles à l'Angleterre.

VI

En attendant l'arrivée de l'Intendant royal, les membres du conseil causaient familièrement. La plupart s'entretenaient des sujets dont ils seraient saisis officiellement dans un instant, de l'état de la province, des mouvements de l'ennemi; et ils ne pouvaient s'empêcher de témoigner de l'impatience et du mécontentement à cause du retard de Bigot.

Ils savaient bien ce qui se passait à Beauvoir, et leurs regards s'allumaient de colère, et leurs lèvres exprimaient du mépris.

— J'apprends, par les lettres privées que m'a apportées "le Fleur de Lys", dit de Beauharnois, qu'entre autres rumeurs, il en est une fort intéressante et fort inquiétante pour nous. Il paraîtrait que nous allons recevoir l'ordre de démolir et les travaux de défense que nous avons faits, et ceux qui existaient auparavant. On pense, là-bas, qu'il vaut mieux donner le

(1) Voir le numéro 1177 de l'Album Universel, et les suivants.



prix de ces fortifications à quelques favoris politiques et à certains grands personnages de la cour.

Il se tourna vers le gouverneur:

— Votre Excellence a-t-elle entendu parler de quelque chose? demanda-t-il.

— Oui, c'est assez vrai, je crois, ce que vous dites là. J'ai reçu aussi moi quelques communications à ce sujet, répondit le gouverneur, en faisant un effort inutile pour paraître calme, et dissimuler la honte et le dégoût qu'il éprouvait.

Un frémissement de colère passa dans l'assemblée; plusieurs officiers ouvrirent la bouche pour protester. Le bouillant Rigaud de Vaudreuil fut le plus prompt. Il frappa la table d'un coup de poing.

— Nous ordonner, s'écria-t-il, de discontinuer la construction des murs de Québec? nous ordonner de défaire ce qu'a fait la corvée du roi? Ai-je bien entendu, Excellence? Le roi est-il fou?

— Oui, Rigaud, c'est comme je vous l'ai dit. Mais il nous faut obéir aux ordres du roi, et ne prononcer son nom qu'avec respect, comme il convient à de fidèles sujets.

— Ventre Saint-Gris! quel canadien, quel français a-t-il jamais entendu pareille folie? riposta de Beauharnois. Démantibuler Québec! Mais, au nom de Dieu! comment défendre alors les domaines du roi et ses fidèles sujets?

Rigaud s'animait. Il n'avait pas peur, et n'était pas d'humeur, comme chacun le savait, à cacher sa pensée. Il l'aurait dite au roi lui-même.

— Excellence, continua-t-il, soyez sûre que ce n'est pas le roi qui outrage ainsi la colonie. Ce sont ses ministres, ce sont ses maîtresses! des gens qui savent bien comment dépenser l'argent qu'il nous faudrait, pour entourer de murailles notre bonne vieille cité! Oh! qu'êtes-vous devenus, vieil honneur, antique esprit chevaleresque de ma France bien-aimée? qu'êtes-vous devenus?

VII

Rigaud s'assit. Il était furieux. Les officiers ressentait trop vivement eux-mêmes l'indignation dont il était rempli, pour ne pas lui donner des marques d'approbation. Quelques-uns seulement demeurèrent froids: des amis de l'Intendant, qui obéissaient en aveugles aux désirs de la cour.

— Quelle raison Sa Majesté donne-t-elle, pour agir ainsi? demanda de La Corne Saint-Luc.

— L'unique raison alléguée se trouve au dernier paragraphe de la dépêche. Je permettrai au secrétaire de lire ce paragraphe, mais rien de plus, avant que l'Intendant arrive.

Le gouverneur jeta sur la grande horloge, dans un coin de la salle, un regard chargé de dépit; il avait l'air d'appeler sur la tête de l'Intendant, toute autre chose que des bénédictions.

La dépêche disait cyniquement:

"Le comte de La Galissonnière devrait savoir que les gouverneurs des colonies ne peuvent entreprendre que par ordre du roi, des ouvrages comme ceux de Québec. C'est donc le désir de Sa Majesté que Votre Excellence suspende les travaux commencés, dès qu'elle aura reçu la présente dépêche. Plus les fortifications sont étendues et plus il faut de troupes pour les défendre. Or, la guerre d'Europe a complètement épuisé les ressources du royaume. Il est donc impossible de continuer la guerre ici, et de payer à tout instant des rançons énormes pour l'Amérique du Nord."

VIII

Le secrétaire plia la dépêche et reprit son siège, sans qu'une ligne de son visage ne trahit sa froide impassibilité. Il n'en fut pas ainsi des autres. Tous étaient excités, et sur le point de donner libre cours à leur indignation, mais le respect dû au roi les retint. Seul, Rigaud de Vaudreuil, laissa éclater sa colère, dans un juron énergique et lança ce sarcasme.

— Ils peuvent vendre tout de suite la Nouvelle-France à l'ennemi, s'ils laissent Québec sans défense! Ils manquent d'argent pour continuer la guerre en Europe! Oui! ils peuvent bien en manquer d'argent, pour la guerre! ils le prodiguent tout aux complaisants et aux arlequins de la cour!

Le gouverneur se leva soudain, en frappant la table, avec le fourreau de son épée. Il voulait arrêter Rigaud dans ses remarques téméraires et dangereuses.

— Pas un commentaire de plus! Chevalier Rigaud! dit-il d'un ton bref et sévère, pas une pareille! Ici, l'on parle du roi et de ses ministres avec respect, ou l'on n'en parle pas du tout. Asseyez-vous, chevalier de Vaudreuil; vous êtes un imprudent.

— J'obéis à votre Excellence. Je suis, je le sais, un imprudent, mais j'ai raison!

Rigaud obéissait, mais il n'était pas dompté. Il avait eu son franc-parler, tout de même. Il se rejeta violemment sur son siège.

— Il faut accepter la dépêche du roi avec respect, et lui donner toute notre loyale attention, observa De Léry, un grave et savant officier du génie. Je ne doute pas, continua-t-il, que sur l'humble demande du conseil, le roi ne consente gracieusement à reconsidérer ses ordres. La chute de Louisbourg est un triste présage pour Québec. Il est indispensable de fortifier la ville pour arrêter l'invasion qui nous menace. La perte de Québec entraînerait la perte de la colonie, et la perte de la colonie serait la honte de la France, et la ruine de notre contrée.

— Je suis parfaitement d'accord avec le chevalier De Léry, approuva de La Corne Saint-Luc. Il y a plus de bon sens dans ses paroles, qu'il n'y en aurait dans toute une cargaison de dépêches, comme celle qui vient de nous être communiquée. Non! Excellence, continua le vieil officier en souriant, je ne ferai pas à mon souverain l'injure de croire qu'une missive si inopportune vient de lui. Soyez sûr que Sa Majesté n'a jamais vu, sanctionné pareille dépêche! C'est l'oeuvre du ministre et de ses maîtresses, mais non du roi.

— La Corne! La Corne! fit le gouverneur. Puis levant le doigt, et jetant un regard qui était un avertissement, il dit:

— Nous ne discuterons pas davantage, tant que nous n'aurons pas l'honneur d'avoir l'Intendant avec nous. Il ne saurait tarder maintenant.

A ce moment-là, l'on entendit un bruit de voix; des cris, des clameurs qui paraissaient venir de loin.

IX

Un officier de service entra précipitamment dans la salle, et vint dire quelque chose à l'oreille du gouverneur.

— Une bagarre dans les rues! exclama celui-ci. La populace qui attaque l'Intendant? Vous n'êtes pas sérieux! Capitaine Duval! faites sortir la garde; dites au colonel Saint-Rémy qu'il en prenne le commandement, qu'il aille au devant de l'Intendant, chasse les perturbateurs et rétablisse la paix dans nos rues.

Plusieurs officiers se levèrent.

— Veuillez vous asseoir, messieurs, pria le gouverneur; le conseil ne doit pas s'ajourner maintenant. L'Intendant sera certainement ici dans quelques minutes, et nous saurons la cause de ce désordre. Ce n'est rien, j'en suis

sûr : quelques habitants tapageurs, qui auront fait une petite escapade.

Le bruit recommença soudain, et de la salle du conseil l'on entendit distinctement les clameurs.

De La Corne Saint-Luc dit avec ironie :

—C'est le peuple qui acclame l'Intendant. Morbleu ! Quel vacarme ! Voilà ce que c'est que d'être populaire à Québec !

Ce sarcasme fit rire. Quelques amis de l'Intendant en furent choqués cependant.

—Le chevalier de La Corne tient un langage assez hardi, quand l'Intendant n'est pas là, observa le colonel Leboeuf. Un gentilhomme donnerait plus volontiers un louis d'or, pour un fouet avec lequel il pourrait flageller la canaille, qu'un sou pour ses applaudissements. Je ne paierais pas un hareng saur l'estime de tout Québec.

De La Corne Saint-Luc riposta d'un ton méprisant :

—On dit en France, colonel, que le son du roi est meilleur que le blé du peuple, et que le poisson qui s'offre sur le marché, ne vaut pas le poisson qui est dans l'eau. C'est aussi ce que je pense, moi, et je prouverai que c'est vrai, à quiconque soutiendra le contraire.

Il y eut un éclat de rire. De La Corne faisait allusion à la marquise de Pompadour, dont le nom primitif était Jeanne Poisson. Ce nom avait donné lieu à bien des plaisanteries, à bien des sarcasmes, chez les grands comme chez les petits.

Tout violent qu'il fût, le colonel Leboeuf n'osa pas se quereller avec de La Corne Saint-Luc. Il s'assit, dissimulant sa colère sous un air boudeur. Il aurait bien voulu sortir et voler au secours de l'Intendant, mais le gouverneur le tenait là, comme il tenait les autres.

Les tambours de la garde battirent l'appel, et l'on entendit, dans la cour du château, le cliquetis des armes et le piétinement des soldats. Les membres du conseil s'approchèrent des châssis. Les troupes se formaient en colonnes. De Saint-Rémy en tête, elles défilèrent sous la vaste porte. Pendant qu'elles marchaient vers la scène du désordre, par les rues étroites, les roulements des tambours couvraient tous les bruits et faisaient trembler toutes les fenêtres.

CHAPITRE XIII

LE CHIEN D'OR

Sur la rue Buade, — une rue qui garde le nom du vaillant Frontenac, — s'élevait depuis peu, un vaste et imposant édifice, bâti par le bourgeois Philibert. Le bourgeois, c'est ainsi que le peuple de la colonie aimait à appeler Nicolas Jaquin Philibert, le puissant et riche marchand de Québec, qui luttait vaillamment contre le monopole odieux de grande compagnie.

C'était un édifice en pierre, d'un style simple, d'une apparence solide et sévère. On trouvait, dans la Nouvelle-France, que c'était une merveille d'architecture ; on en parlait avec admiration, depuis Tadousac jusqu'à Ville-Marie. Il comprenait la demeure du bourgeois et les bureaux et les magasins nécessaires à son immense commerce.

Il n'y avait aucun ornement, mais on voyait reluire au soleil, sur la façade, ce morceau de sculpture qui piquait si fort la curiosité des habitants et des étrangers, et fut longtemps un sujet de conversation, dans toutes les seigneuries de la Province. La tablette du Chien d'Or, avec son inscription énigmatique, était là, défiant l'interprétation, au-dessus de la rue active et agitée. Elle est là encore aujourd'hui. Le passant qui la regarde se demande ce qu'elle signifie, et il se sent ému à la pensée du drame de sang dont elle garde seule le triste souvenir.

Un chien couché rongé un os humain. Au-dessus et au-dessous de ce chien, creusée dans la pierre, comme si les générations futures devaient lire et méditer ses avertissements mystérieux, on peut lire cette fatidique inscription :

Je suis un chien qui rongé l'o,
En le rongéant je prend mon repos,
Un temps viendra qui n'est pas venu,
Que je morderay qui m'aura mordu.

II

Dans les magasins du bourgeois Philibert, venaient s'entasser presque tous les articles de commerce de la Nouvelle-France. Les balles de fourrures qu'avaient apportées, des régions lointaines du Nord-Ouest, des flottes de légers canots : Peaux du castor timide, de la loutre gentille, du renard noir et argenté, toutes si riches d'aspect et si douces au toucher, toutes tant désirées par les orgueilleuses beautés de partout ! Peaux de veaux-marins pour garnir les toges des gros bourgmestres, et d'hermines pour border les manteaux des nobles et des rois. Dépouilles des loups, des ours, des bisons, rendues moelleuses comme l'étoffe par le travail des Indiennes. Peaux destinées à assurer la chaleur et le confort aux rapides traîneaux, quand l'hiver arrive, que les vents du nord-est soulèvent, comme une poussière d'argent, les tourbillons de neige, ou que, dans leur marche glorieuse, les aurores boréales s'avancent comme une armée de lanciers, sous le ciel froid du nord.

Et puis, tous les produits de la colonie : le blé, la laine, le lin, le bois de construction, le fer des forges royales des Trois-Rivières, le ginseng des forêts, qui valait son poids d'or, et pour lesquels les Chinois donnaient leur thé, leurs soies et leur argent.

Le bourgeois aurait pu bâtir une flotte entière avec le bois qu'il avait sur les quais et les rivages du fleuve. Ses pins superbes auraient fait des mâts dignes du plus grand vaisseau amiral.

III

Il possédait Beaumont, une demeure splendide d'où l'oeil embrassait toute la pittoresque vallée de la rivière Saint-Charles. Mais le nuage qui avait obscurci le bonheur des autres, s'était aussi arrêté sur sa tête. Il avait vu, lui aussi, partir son dernier enfant, son bien-aimé Pierre. Le jeune homme avait dû laisser le toit paternel, pour aller étudier l'art militaire en France. La maison de Belmont resta déserte pendant l'absence de Pierre. Le bourgeois préférait demeurer en ville. Il pouvait surveiller de plus près ses nombreuses affaires. La compagnie qui avait partagé avec lui une vie de bonheur, était morte depuis longtemps, laissant dans son cœur un vide que rien n'avait pu combler. Sa maison hospitalière s'ouvrait toujours grande pour les nombreux amis. Il était, cependant, grave, seul, et ne s'occupait du présent que pour ceux qui dépendaient de lui. Il vivait avec le souvenir ineffaçable de la chère morte, avec l'espoir d'un brillant avenir pour son fils.

Il méritait d'attirer l'attention. Il inspirait la confiance. Il était le bras qui soutient, la sagesse qui conseille, la sympathie qui console. Grand, fortement découpé, il avait l'air noble des gens de hautes castes, une belle tête couronnée de cheveux grisonnants, une de ces têtes où la vie se concentre, que le temps ne dépouille point et qui emportent dans la tombe, la neige de leur centième année. Son oeil vif vous devinait avant que vous eussiez parlé. Il était beau, ne riait pas souvent, car la gaieté avait déserté son cœur. Il pouvait prodiguer ses bontés, mais n'oubliait pas une injure, et exigeait une satisfaction complète.

IV

Au moment où nous sommes arrivés, le bourgeois était assis à une table, dans son riche salon de la rue Buade, et lisait en les annotant, les lettres que la frégate lui avait apportées de France.

Une seule personne était avec lui : une vieille dame à cheveux blancs, vêtue d'une robe noire, selon la coutume sévère des Huguenots, et coiffée, au grand désavantage de sa figure effilée, mais très douce, d'une capeline blanche attachée sous le menton. Pas un bout de ruban, pas un bout de dentelle. Cette vieille puritaine ne concédait pas l'épaisseur d'un cheveu aux vanités du siècle, ce qui ne l'empêchait point d'avoir le meilleur cœur du monde. Elle était vêtue avec tant de modestie que l'on devinait presque un sacrifice. Le monde pervers est si friand de tout ce qui ressemble à la liberté ! Une tresse qui s'égaré, un ruban qui se détache, en voilà assez pour faire rêver l'oeil curieux.

Madame Rochelle, — c'était le nom de cette grave personne, — ne manquait, certes ! pas d'intelligence et gouvernait dignement la maison du bourgeois Philibert. Elle venait du Languedoc ; cela, du reste, se devinait à ses yeux noirs et surtout à son parler. Elle avait gardé l'accent suave, la douce intonation de son pays natal. Elle était fille d'un ministre calviniste. Elle vint au monde dans la célèbre année de la révocation de l'édit de Nantes, alors que Louis XIV, détruisant l'oeuvre de Henri IV, permit les rigueurs administratives qui accompagnèrent la guerre civile, et força une partie de la population, avec ses industries et ses richesses, à s'en aller chercher un asile chez les nations étrangères.

V

Elle vit les scènes pénibles des grandes luttes religieuses de ce temps, et elle perdit, dans les guerres des Cévennes, tout ce qu'elle possédait de plus cher, son père, ses frères, presque tous ses parents, et finalement son fiancé, un gentilhomme du Dauphiné. Elle vint s'agenouiller sur la place de l'exécution, et quand il arriva, ce martyr de sa croyance, elle mit ses mains dans les siennes et lui jura une éternelle fidélité. Son serment fut irrévocable.

Un officier du roi, le comte Philibert, frère aîné du bourgeois, fut témoin de cette scène touchante. Il eut pitié de la pauvre enfant, et l'amena dans sa famille, où elle demeura toujours. Le bourgeois succéda à son frère mort sans enfants ; puis la maison fut ruinée. L'orpheline ne voulut pas se séparer de ses bienfaiteurs tombés dans l'infortune, et elle les suivit dans la Nouvelle-France. Elle avait été la fidèle amie de madame Philibert, dont elle avait élevé les enfants. Maintenant, sur ses vieux jours, elle était la sage confidente du Bourgeois, et gouvernait sa maison. Son temps se partageait entre ses devoirs religieux et les soins du ménage. Bien que la lumière surnaturelle qui l'éclairait n'arrivât à elle que par l'étroite fenêtre d'une croyance étroite, cette lumière gardait encore quelque chose de sa divine origine. Sa joie était satisfaite, et elle possédait la résignation, l'espérance et la tranquillité.

Ses livres préférés étaient la bible, les hymnes de Marot et les sermons du célèbre Jurieu. Elle avait entendu les prophéties de la Grande Marie, et reçu le souffle inspirateur de De Serre, le prophète huguenot, au sommet du mont Peira.

Elle croyait bien maintenant que parfois encore s'éveillait cette faculté de lire dans l'avenir, dont sa jeunesse avait été douée. C'était peut-être les révélations d'un grand sens naturel et d'une vive intelligence, les gages d'une âme pure.

Les persécutions que l'on fit souffrir aux calvinistes des Cévennes, firent naître chez ces gens le fanatisme du désespoir. De Serre fut suivi d'une foule immense. Il prétendait donner aux croyants, en soufflant sur eux, le Saint-Esprit et le don des langues. Des exilés ont apporté ces doctrines en Angleterre : leurs singulières idées se sont perpétrées jusqu'à nos jours. On peut voir encore une secte qui croit au don des langues et prophétise selon qu'il fut enseigné autrefois dans les Cévennes.

VI

La vieille dame tenait son livre ouvert devant elle ; cependant elle ne lisait pas, et ses lunettes gisaient en travers de la page. Assise, rêveuse, près de la fenêtre ouverte, elle regardait quelquefois dehors, mais rarement, car ses pensées ne sortaient point de la maison. Elle ressentait beaucoup de joie et de reconnaissance, à cause du retour de Pierre Philibert, l'enfant qu'elle avait élevé, et elle arrangeait dans sa mémoire les détails d'un festin que le Bourgeois voulait donner en l'honneur de ce fils unique.

Le Bourgeois finit la lecture de ses lettres et se mit, aussi lui, à songer en silence. Il était comme la bonne dame, tout occupé de son fils. Il paraissait rayonnant de bonheur, comme le vieillard Siméon, quand il s'éria du fond de son âme : "Nunc dimittis, Domine !"

— Dame Rochelle, commença-t-il, — et elle se retourna promptement à sa voix, — Dame Rochelle, si j'étais superstitieux, je craindrais que la joie immense dont je suis rempli depuis

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË (1)

(SUITE)

La pensée me vint qu'il était poursuivi par quelque sauvage ou épouvanté par quelque bête féroce; j'accourus à son secours; mais quand je fus assez près, je vis quelque chose qui lui pendait à l'épaule; c'était une bête qu'il avait tirée et qui ressemblait à un lièvre, avec cette différence qu'elle était d'une autre couleur et qu'elle avait les jambes plus longues; la chair en était fort bonne, et cet exploit nous causa beaucoup de joie: celle de Xuri venait surtout de ce qu'il avait trouvé de l'eau, sans avoir vu de sauvages; et c'était pour m'annoncer cette bonne nouvelle, qu'il s'était si fort empressé.

Nous vîmes ensuite qu'il n'était point nécessaire de nous donner tant de peine pour avoir de l'eau, car nous trouvâmes que la marée ne montait que fort peu dans la rivière, et que lorsqu'elle était basse, l'eau était douce un peu au-dessus de l'embouchure; ainsi nous remplîmes nos jarres, nous nous régalâmes du lièvre que nous avions tué, et nous nous disposâmes à reprendre notre route, sans avoir remarqué, dans cette contrée, les traces d'aucune créature humaine. Comme j'avais déjà fait un voyage à cette côte, je savais bien que les îles Canaries et celles du Cap-Vert n'en étaient pas éloignées.

Mais n'ayant aucun des instruments propres à prendre la latitude, et d'ailleurs ma mémoire ne me fournissant aucune lumière sur la situation de ces îles, je ne savais où les aller chercher, ni de quel côté, dans quel endroit précisément il me faudrait diriger ma course. Sans tous ces obstacles j'aurais pu aisément gagner quelque-une de ces îles; mais mon espoir était qu'en suivant la côte, jusqu'à ce que j'arrivasse à cette partie où les Anglais font leur commerce, je rencontrerais quelqu'un de leurs vaisseaux, allant et venant à l'ordinaire, lequel voudrait bien nous recevoir.

Autant que j'en pus juger par mes calculs les plus exacts, il fallait que le lieu où nous étions alors fût cette région qui, étant située entre les terres de l'empereur de Maroc d'un côté,

et la Nigritie de l'autre, est entièrement déserte et habitée seulement par des bêtes féroces. Il y avait autrefois des nègres, qui l'ont abandonnée depuis, et se sont retirés plus avant du côté du sud, dans la crainte des Maures; ceux-ci n'ont pas été fort désireux de s'y établir à cause de sa stérilité; et ce qui pouvait également éloigner les uns et les autres, c'est la quantité prodigieuse de tigres, de lions, de léopards et d'autres animaux féroces qui infestent le pays; en sorte que les Maures n'y vont jamais que pour chasser, et cela au nombre de deux ou trois mille hommes à la fois. En effet, dans l'étendue de près de cent milles, nous ne voyions que de vastes déserts pendant le jour et nous n'entendions que hurler et rugir pendant la nuit.

Il me sembla, plus d'une fois, que je voyais de jour le Pic de l'île de Ténériffe, l'une des Canaries. J'avais grande envie de me diriger vers la haute mer, pour essayer si je ne pourrais pas l'atteindre: c'est ce que je voulus faire par deux fois; mais toujours les vents contraires, et la mer trop enflée pour mon petit bâtiment, me forçaient à rebrousser chemin. Cela me fit résoudre à continuer mon premier dessein qui était de côtoyer.

Pendant que nous naviguions ainsi, nous fûmes souvent contraints de prendre terre pour nous procurer de l'eau; une fois, entre autres, qu'il était de bon matin, nous vîmes mouiller sous une petite pointe assez élevée; et comme la marée montait, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant. Xuri, qui avait, à ce qu'il paraît, les yeux plus perçants

que moi, m'appela tout bas et me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage; "car, continua-t-il, ne voyez-vous pas le monstre effroyable qui est étendu, et qui dort sur le flanc de ce monticule?" Je jetai les yeux du côté qu'il montrait du doigt; et véritablement je vis un monstre épouvantable: c'était un lion d'une grosseur énorme, couché sur le penchant d'une éminence, et dans une petite enfonçure qui le mettait à l'ombre. "Xuri, dis-je alors, allez à terre et vous le tuerez." Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposais, et me fit cette réponse: "Moi tuer lui! hélas! lui croquer moi d'une bouchée." Je ne lui en parlai pas davantage; mais je lui dis de ne point faire de bruit. Nous avions trois fusils, je commençai par prendre le plus grand, qui avait presque un calibre de mousquet, j'y mis une bonne charge de poudre, et trois grosses balles, et le posai à côté de moi: j'en pris un autre que je chargeai à deux balles, et enfin le troisième, dans lequel je fis couler cinq chevrotines. Ensuite reprenant celui qui avait été chargé le premier, je mets du temps à bien mirer, et je vise à la tête de l'animal; mais



Les balles lui cassèrent l'os de la jambe,

comme il était couché de manière qu'une de ses pattes lui passait par-dessus le museau, les balles l'atteignirent autour du genou, et lui cassèrent l'os de la jambe. Il se leva d'abord en grondant; mais sentant sa jambe cassée, il retomba, puis il se releva encore sur trois jambes, se mettant à rugir d'une force épouvantable. J'étais un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête; mais enfin je me saisis sur-le-champ du second fusil; et quoiqu'il commençât à se remuer, et même à fuir, je lui déchargeai un autre coup qui lui donna dans la tête, et j'eus le plaisir de le voir tomber roide mort, ne faisant que peu de bruit, mais se débattant comme étant aux abois. Alors Xuri prend courage, et me demande de le laisser aller à terre; je le lui permets; il se jette dans l'eau sans balancer; tenant un petit fusil d'une main, il nage de l'autre jusqu'au rivage, s'avance tout près de l'animal, en lui appliquant à l'oreille le bout du fusil, lâche un troisième coup, qui l'achève.

A la vérité, cette expédition nous donnait du divertissement, mais non pas de quoi manger, et j'étais bien fâché de perdre trois charges de poudre et de plomb sur une bête qui ne nous serait bonne à rien. Néanmoins Xuri dit qu'il en voulait tirer quelque chose. Il vint donc à bord, et me pria de lui donner la hache. Je lui demandai ce qu'il en voulait faire: "Moi couper la tête à lui", me répondit-il, mais cette entreprise se trouva au-dessus de ses forces; il se contenta de lui couper une patte, qu'il apporta, et qui était d'une grosseur monstrueuse.

Je songeai pourtant que sa peau pourrait bien ne nous être pas tout à fait inutile; et cela me fit résoudre à l'écorcher, si j'en pouvais venir à bout. Xuri et moi nous nous mimâmes donc à l'ouvrage; mais Xuri était celui de nous deux qui s'y entendait le mieux, car pour moi je savais fort peu comment m'y prendre. Cette opération nous occupa toute la journée; mais aussi nous enlevâmes le cuir, et l'ayant étendu sur notre cabine, le soleil le sécha en deux jours; je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Quand nous eûmes continué notre course pendant dix jours de plus, je remarquai que la côte était habitée, et nous vîmes en deux ou trois endroits des gens qui se tenaient sur le rivage pour nous voir passer, nous pouvions même remarquer qu'ils étaient noirs et nus. J'avais envie de débarquer et d'aller à eux; mais Xuri, qui ne me donnait jamais que de sages conseils, m'en dissuada; néanmoins je voguai près de terre, afin de pouvoir leur parler. En même temps ils se mirent à courir le long du rivage; je remarquai qu'ils n'avaient point d'armes, excepté un d'entre eux, portant à la main un petit bâton que Xuri disait être une lance, et qu'ils savaient jeter fort loin, et avec beaucoup d'adresse. Ainsi je me tins à distance

respectueuse, et leur parlai par signes le mieux que je pus, leur demandant quelque chose à manger; ils me firent signe d'arrêter mon bateau, et qu'ils m'en iraient chercher.

Nous amenâmes la voile. Deux de ces hommes coururent un peu loin dans les terres, et, en moins d'une demi-heure, furent de retour. Ils apportaient deux morceaux de viande et du grain tel que ce pays en pouvait produire; mais nous ne savions ni quelle sorte de viande, ni quelle sorte de blé c'était; nous étions néanmoins fort disposés à accepter ces provisions. Il s'agissait seulement de savoir avec quelle précaution s'en emparer; car je n'étais point d'habitude à les aller prendre à terre; et, de leur côté, ils avaient peur de nous. Ils prirent un moyen bon pour nous

et pour eux; en effet, ils apportèrent sur le rivage ce qu'ils avaient à nous donner, et l'ayant mis à terre, se retirèrent et se tinrent loin de là, jusqu'à ce que l'étant allés chercher nous l'emportâmes à notre bord; après quoi ils revinrent au rivage, où ils prirent une bouteille de liqueurs que j'y avait laissée en paiement de leurs vivres. J'y avais laissé aussi nos jarres, qu'ils remplirent d'eau, et que nous allâmes reprendre avec les mêmes précautions.

Avec ces provisions je remis à la voile, et continuai ma course au sud, pendant onze jours ou environ, durant lesquels je n'eus pas la moindre envie d'approcher de terre. Au bout de ce terme je vis que le continent s'allongeait bien avant dans la mer: c'était justement vis-à-vis de moi, à quatre ou cinq lieues de distance; il faisait un grand calme, et je fis un long détour pour pouvoir gagner la pointe: j'en vins à bout, et lorsque je la doublai, j'étais à deux lieues du continent, voyant distinctement d'autres terres à l'opposé. Alors je conclus, ce qui était vrai, que j'avais d'un côté le cap Vert, et de l'autre, les îles qui en portent le nom. Je ne savais pourtant pas encore vers lequel des deux côtés je devais me tourner: car s'il survenait un vent un peu fort, je pouvais bien manquer l'un et l'autre.

V

ARRIVÉE ET SEJOUR AU BRÉSIL

Dans cette perplexité je devins rêveur. J'entrai dans la cabine, laissant à Xuri le soin du gouvernail, et je m'assis. Mais tout à coup ce

jeune garçon s'écria : "Maître, maître, moi voir un vaisseau à la voile"; et il paraissait si effrayé, qu'il ne se possédait pas; étant assez simple pour s'imaginer que c'était un bâtiment que son maître avait envoyé à notre poursuite, tandis que j'étais très assuré que la distance des lieux ne nous permettait plus de rien craindre de ce côté-là. Je sortis avec précipitation de la cabine; et non seulement je vis le vaisseau, mais encore je reconnus qu'il était portugais. Je le pris d'abord pour un de ceux qui font la traite des nègres à la côte de Guinée; mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenait, je fus bientôt convaincu qu'il allait ailleurs, et qu'il n'avait pas dessein de s'approcher de terre davantage. En conséquence, je fis force de voiles et de rames pour avancer en haute mer dans le dessein de leur parler s'il était possible.

Après avoir fait tout ce qui dépendait de moi, je trouvai que je ne pourrais pas aller à leur rencontre, et qu'ils me laisseraient derrière, avant que je pusse leur donner aucun signal. Mais dans le moment même où j'avais épuisé toutes les ressources de mon art pour hâter ma course, et où je commençais à perdre espérance, il parut qu'ils m'avaient aperçu avec leurs lunettes d'approche; et que nous prenant pour le bateau de quelque vaisseau européen qui avait péri, ils mettaient moins de voiles qu'auparavant pour nous donner le temps d'aller les rejoindre. Cela m'inspira du courage; et comme j'avais à bord un petit pavillon, je le suspendis en écharpe à nos cordages, pour leur faire entendre par ce signal, que nous étions en détresse, et je tirai un coup de fusil. Ils remarquèrent fort bien l'un et l'autre; car ensuite ils me dirent qu'ils avaient aperçu la fumée, quoiqu'ils n'eussent point entendu le coup. A ces signaux, ils amenèrent leurs voiles; et ils eurent l'humanité de s'arrêter pour moi, de sorte qu'en trois heures je me rendis près d'eux.

Ils me demandèrent, en portugais, en espagnol et en français, qui j'étais; mais je n'entendais aucune de ces langues. A la fin, un matelot écossais, qui était à bord, m'adressa la parole. Je lui répondis que j'étais Anglais de nation, et échappé de l'esclavage des Maures de Salé. Alors ils m'invitèrent à venir à bord, et m'y reçurent généreusement avec tout ce qui m'appartenait.

La joie que je ressentis de me voir ainsi délivré d'une condition aussi misérable et aussi désespérée était vraiment inexprimable. D'abord j'offris au capitaine du vaisseau tout ce que j'avais, pour lui témoigner ma reconnaissance; mais il eut la générosité de déclarer qu'il ne voulait rien prendre de moi; qu'au contraire tout ce que j'avais me serait rendu au Brésil; "car, dit-il, lorsque je vous ai sauvé la vie, je n'ai rien fait que ce que je serais bien content qu'on me fit à moi-même: et qui sait si je ne suis point destiné à être réduit un jour à une semblable condition? outre qu'après vous avoir mené dans un pays aussi éloigné du vôtre que l'est le Brésil, si je venais à vous prendre tout ce que vous avez, vous y seriez exposé à mourir de faim, et je ne ferais autre chose que de vous ôter la vie que je vous aurais donnée. Non, non, continua-t-il, monsieur l'Anglais, je veux vous transporter dans ce pays purement par humanité; ces objets vous serviront à acheter de quoi subsister, et à vous procurer les moyens de retourner dans votre pays."

Si cet homme parut charitable dans les offres qu'il me fit, il ne se montra pas moins scrupuleux ni moins exact à les remplir; car il défendit à tous les matelots de toucher à rien de ce qui m'appartenait; ensuite il prit le tout en dépôt, et m'en donna après un inventaire fidèle, pour que je pusse le recouvrer, sans en excepter même mes trois jarres de terre.

Quant à mon bateau, il était très bon, et il le savait bien; aussi me proposa-t-il de l'acheter pour le faire servir au vaisseau; et il me demanda ce que j'en voulais avoir. Je lui répondis qu'il avait été si généreux en toutes choses à mon égard, que je ne voulais point l'évaluer, mais que je l'en faisais arbitre; sur quoi il me proposa de me faire de sa main une obligation de quatre-vingts pièces d'or, valant chacune à peu près autant que la livre sterling d'Angleterre, qu'il me payerait au Brésil; en ajoutant que, lorsque nous y serions arrivés, s'il se trouvait quelqu'un qui en offrît davantage, il m'en tiendrait compte. Outre cela, il m'offrit soixan-

te autres pièces d'or pour mon garçon Xuri; mais j'avais de la peine à les accepter, non que je ne fusse bien aise de le laisser au capitaine; mais je ne pouvais me résoudre à vendre la liberté de ce pauvre garçon, qui m'avait aidé si fidèlement à recouvrer la mienne. Je fis part au capitaine de mon scrupule; il m'avoua qu'il le trouvait raisonnable, et me proposa cet expédient; c'est qu'il lui ferait une obligation de sa main, par laquelle il serait tenu de l'affranchir dans dix ans. Sur cela, je remis Xuri au capitaine, d'autant plus volontiers que le jeune homme lui-même accédait à cette proposition.

Nous eûmes une navigation heureuse jusqu'au Brésil; et au bout d'environ vingt-deux jours nous arrivâmes à la baie de Tous-les-Saints.

Je ne saurais trop louer la générosité avec laquelle le capitaine me traita. Premièrement, il ne voulut rien prendre pour mon passage; en outre, il me donna quarante ducats pour la peau du lion; il ordonna qu'on me rendît exactement tout ce que j'avais à bord, et acheta tout ce que je voulus bien vendre, comme une caisse de bouteilles, deux de mes fusils et ce qui me restait de cire. En un mot, je fis de tout ce que je possédais environ deux cents pièces d'or. Ce fut avec ce fonds que je débarquai au Brésil.

Peu de temps après, le capitaine me recommanda à un fort honnête homme, tel qu'il était lui-même, qui possédait une plantation et une fabrique de sucre. Je vécus quelque temps dans sa maison, et par ce moyen, je m'instruisis de la manière de cultiver la canne et de faire le sucre. Or, voyant dans quelle aisance vivaient les planteurs, et avec quelle facilité ils faisaient fortune, je résolus, si je pouvais obtenir une licence, de m'établir dans ce pays et de devenir planteur comme les autres; me proposant en même temps de chercher les moyens de tirer de Londres les fonds que j'y avais laissés, et de les employer à l'amélioration de mon établissement. En conséquence, je me procurai de lettres de naturalisation, en vertu desquelles je pus acheter de la terre qui était encore vacante, et dont je mesurai l'étendue à la quantité d'argent dont je pouvais disposer. Après cela je formai un plan pour ma plantation et pour mon établissement, proportionnant l'un et l'autre aux fonds que je comptais recevoir d'Angleterre.

J'avais un voisin portugais qui était né à Lisbonne, de parents anglais; son nom était Wells et ses affaires se trouvaient à peu près dans la même situation que les miennes. Je l'appelle mon voisin, parce que sa plantation touchait à la mienne, et que nous vivions en fort bonne intelligence. Nous n'avions qu'un petit fonds l'un et l'autre, et ne plantâmes, à proprement parler, durant près de deux ans, que pour nous procurer de quoi vivre. Mais au bout de ce terme nous commençâmes à faire des progrès, et notre terre commença à devenir productive, tellement que la troisième année nous plantâmes du tabac, et eûmes chacun une grande pièce de terre toute prête pour y recevoir des cannes à sucre l'année d'après. Mais nous avions besoin d'aide; et je sentais, plus vivement que jamais, combien j'avais eu tort de me défaire de mon garçon Xuri.

Mais hélas! il n'était pas surprenant que j'eusse fait mal, moi qui ne faisais jamais bien. Je ne voyais aucun remède à ma peine, si ce n'est dans la continuation de mon travail; je me livrais ainsi à une occupation bien éloignée de mon inclination et toute contraire au genre de vie qui faisait mes délices et pour lequel j'avais abandonné la maison de mon père. Souvent je me tenais à moi-même ce langage: — "Que me sert-il d'avoir traversé de vastes mers, d'avoir parcouru plus de seize cents lieues? Ne pouvais-je pas faire en Angleterre ce que je fais ici, travailler auprès de mes parents et de mes amis, aussi bien que parmi des étrangers et des sauvages?"

On voit que je ne réfléchissais guère sur ma condition, que pour m'en affliger. Je n'avais que ce voisin avec qui je causais de temps en temps: nul ouvrage ne se pouvait faire chez moi que par le travail de mes mains, et j'avais coutume de dire que je vivais comme un homme qui aurait fait naufrage dans une île déserte, et qui s'en verrait le seul habitant. Mais quand les hommes sont assez injustes pour comparer leur état présent à un autre qui est plus mauvais, n'est-il pas bien juste que la Providence

les condamne à en faire, dans la suite, un fâcheux échange, pour les convaincre de leur félicité passée par leur propre expérience? et ne méritais-je pas bien de devenir un jour ce même homme que je me représentais vivant misérablement dans une île absolument déserte, puisque j'étais assez injuste pour faire souvent comparaison de lui à moi, dans l'état de vie où je me trouvais alors, et où je n'avais qu'à persévérer pour devenir très riche et très heureux?

Le capitaine qui m'avait reçu à son bord se trouvait toujours mon ami affectionné. Il demeura trois mois tant à charger son vaisseau qu'à faire les préparatifs de son voyage. Un jour, comme je lui parlais du petit fonds que j'avais laissé à Londres, il me donna ce bon avis: "Si vous voulez me donner une lettre adressée à la personne qui a votre argent à Londres, avec ordre de l'envoyer à Lisbonne, après l'avoir converti en marchandises convenables à ce pays-ci, je vous promets, moyennant la grâce de Dieu, de vous les rapporter à mon retour; mais comme les choses humaines sont toujours sujettes à la vicissitude et aux contre-temps, je vous conseille de ne demander que cent livres sterling, que vous dites être la moitié de votre fonds, et de les aventurer pour une première tentative, afin que, si elles arrivent à bon port, vous puissiez faire venir le reste par la même voie; si au contraire vous avez le malheur de les perdre, vous aurez encore l'autre moitié pour y avoir recours en cas de besoin."

Je ne pouvais mieux faire que de suivre ce conseil.

J'adressai à la veuve du capitaine une relation exacte de mes aventures, avec toutes les instructions nécessaires pour me faire tenir mon argent. La veuve, non contente de délivrer l'argent, envoya, du sien propre, un présent de vingt-cinq livres sterling au capitaine portugais, en reconnaissance de l'humanité et de la charité qu'il avait exercées à mon égard. Les cent livres sterling converties en marchandises d'Angleterre, furent envoyées à Lisbonne au capitaine, et celui-ci me les apporta heureusement au Brésil.

Je fus transporté de joie lorsque cette cargaison arriva, et je crus ma fortune faite. Le capitaine avait employé les vingt-cinq livres sterling dont la veuve lui avait fait présent, à louer pour moi un serviteur pour le terme de six ans; il me l'amena, et jamais il ne voulut rien accepter de moi, en considération de tant de services, qu'un peu de tabac de mon cru.

Toutes mes marchandises étant des manufactures d'Angleterre, telles que des draps, des étoffes et autres choses recherchées dans le Brésil, je trouvai à les vendre à un prix très haut; en sorte que je portai au quadruple la valeur de ma première cargaison, et que je me vis pour lors infiniment plus avancé que mon pauvre voisin, quant à ma plantation; car d'abord j'achetai un esclave nègre et louai un serviteur européen, outre celui que le capitaine m'avait amené de Lisbonne.

Mais le mauvais usage que nous faisons de la prospérité devient souvent la source de nos plus grands malheurs: c'est ce qui se vérifia en moi. L'année suivante j'eus toutes sortes de succès dans ma plantation: je tirai de ma propre terre cinquante gros rouleaux de tabac, outre ce que j'avais vendu pour acheter de quoi pourvoir à mes besoins; et ces cinquante rouleaux pesant chacun plus de cent livres, étaient bien conditionnés et tout prêts pour le retour de la flotte de Lisbonne. Alors voyant mes affaires et mes richesses s'accroître également, je commençai à rouler dans ma tête quantité de projets et d'entreprises. Si j'eusse voulu continuer le genre de vie que je menais alors, je pouvais encore devenir riche et heureux; au lieu de cela, j'allais, en cédant à ma passion effrénée de courir le monde, augmenter le nombre de mes fautes, et par conséquent fournir une plus ample matière aux reproches que j'aurais le loisir de me faire un jour.

Ayant déjà vécu près de quatre ans dans le Brésil, et commençant à gagner considérablement et à prospérer, j'avais fait connaissance et lié amitié avec mes compagnons de plantation, aussi bien qu'avec les marchands de San-Salvador qui était notre port de mer; dans nos entretiens je leur avais souvent rendu compte de mes deux voyages à la côte de Guinée, de

Le Nouveau-né

MELODIE

Musique de ALFRED BRUNEAU

Poésie de Henri Lavedan

Quasi andantino

dolce

CHANT

On at-tendait depuis long-temps Le mes-sie aux bras blancs et ro-ses —

PIANO

Il a de-van-cé le prin-temps; Du haut des cieux gris et mo-ro-ses, D'un coup d'aile tranquille et

pur. Il fut ap-por-té par les an-ges, Bien em-pa-que-té dans ses lan-ges,

rall. poco

a Tempo

dolce sempre

Il ar-ri-ve tout droit des pays de l'a-zur.

L'oi-

suivez

pp très léger

-seau qui chan-te dans la ca-ge. Ne pa-raît pas se res-sen-



-tir Des fa-ti-gues d'un long voy-a-ge. A-



-vant de le lais-ser par-tir, La Vierge, ay-ant cou-su les



lan-ges Du pe-tit bonhomme au front pur, Char-



poco rall.

gea les fi - de - les Ar - chan - ges D'avoir soin du Jésus qui venait de l'A.

pp suivez

a Tempo *doux et grave*

zur. Sois tendre pour ta bon - ne mè - re, Ouvre - lui des bras cares.

Un peu plus lent

mp *p*

mf *dim.*

sants, Fais le bien, fuis le mal, es - pé - re! Crois en Dieu, pardonne aux méchants!

mf *dim.*

dolce

Puis sent les invi - sibles an - ges Quit'ont descendu de l'a - zur, Tout empaqueté dans tes lan - ges,

dolce

rall. *a Tempo* *perdendons*

Te gar - der tes beaux yeux d'un jour au re - gard pur!

suivez *dim* *pp* *dim* *ppp*

La tombe et la rose

Poésie de Victor Hugo



Musique de ANDRÉ GAILHARD

CHANT *Andante* *seulement*

PIANO *Andante* *mf* *pp* *p*

La tom.be dit à la ro - se: Des

pleurs dont l'aube t'ar - ro - se Que fais - tu fleur des a - mours? La ro - se dit à la tom - be:

très lié *cresc.*

Que fais - tu de ce qui tom - be Dans ton gouffre ouvert tou - jours? — La ro - se dit: Tombeau

Red. * *Red.* * *Red.* * *Red.* *

som - bre De ces pleurs je fais dans l'om - bre Un par - fum d'ambre et de miel

* *Red.* * *Red.* *

très calme

La tom.be dit: Fleur plain - ti - ve De chaque â - me qui m'ar - ri - ve Je fais un an - ge du ciel

Red. *

la manière de faire la traite, et de la facilité avec laquelle on pouvait s'y procurer de la poudre d'or, des dents d'éléphant, d'autres choses précieuses, et, qui plus est, des nègres en grand nombre, le tout pour des bagatelles, comme de petits lits, de la quincaillerie, des couteaux, des ciseaux, des haches, des miroirs, et autres menues marchandises.

On ne manquait jamais d'écouter attentivement ce que je disais sur ce chapitre, mais surtout l'article de l'achat des nègres, car, comme le gouvernement portugais s'en était réservé le monopole, ils étaient fort rares et fort chers au Brésil.

Un matin, trois planteurs vinrent me trouver, et me dirent qu'ils allaient me proposer une chose qui demandait le secret. Je leur promis de le garder, et après ce préliminaire, ils me déclarèrent qu'ils avaient envie d'équiper un vaisseau pour la Guinée à l'insu du gouvernement; qu'ils avaient tous des plantations aussi bien que moi, et que rien ne leur faisait plus de tort, que le besoin extrême où ils étaient d'esclaves; leur dessein était d'employer ce vaisseau à leur en procurer; on débarquerait les nègres secrètement, et ils les distribueraient ensuite dans leurs propres plantations. Ils me demandèrent si je voulais aller à bord en qualité de subrécargue ou commis en chef, pour prendre soin de tout ce qui concernait le négoce sur la côte de Guinée; ils me dirent que dans le partage des nègres, j'aurais une portion égale à celle des autres, et que je serais dispensé de fournir ma quote-part du fonds qu'on réunirait pour cette entreprise qui devait être la seule de cette nature; si elle réussissait on n'en tenterait pas une nouvelle.

Il me fut aussi impossible de résister à cette offre qu'il me l'avait été autrefois de réprimer les désirs extravagants qui firent échouer tous les bons conseils de mon père. Je leur dis que je partirais très volontiers, s'ils voulaient bien se charger du soin de ma plantation pendant mon absence. C'est ce que tous me promirent, et à quoi ils s'obligèrent par contrat.

Quand le vaisseau fut équipé, la cargaison embarquée, et toutes choses arrangées comme nous en étions convenus mes associés et moi, j'allai à bord pour mon malheur, le 1er septembre 1759, anniversaire du jour où je m'étais embarqué à Hull, huit ans auparavant.

VI

NOUVEAU VOYAGE. ROBINSON FAIT NAUFRAGE SUR UNE ÎLE DESERTE

Notre vaisseau était d'environ cent vingt tonneaux; il portait six canons, et quatorze hommes en y comprenant le maître, le mousse et moi. Nous ne l'avions chargé d'autres marchandises que de quincailleries propres pour notre commerce, telles que du verre, des coquilles, et surtout de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des haches, et quelques matelas.

Nous mîmes à la voile, nous dirigeant au nord le long de la côte, dans le dessein de tourner vers celles d'Afrique, quand nous serions parvenus au dix ou onzième degré de latitude septentrionale; ce qui était la route ordinaire qu'on tenait en ce temps-là. Nous eûmes un fort bon temps tout le long de la côte, si ce n'est qu'il faisait excessivement chaud. Quand nous fûmes avancés à la hauteur du cap Saint-Augustin, nous nous éloignâmes en mer, et perdant bientôt la terre de vue, nous nous dirigeâmes vers le nord-quart-nord-est, en sorte que nous passâmes la Ligne, après une navigation d'environ douze jours; et suivant nos derniers calculs, nous étions sous le septième degré et vingt-deux minutes de latitude septentrionale, lorsqu'il s'éleva un violent ouragan qui nous désorienta entièrement; il commença au sud-est, devint à peu près nord-ouest, puis se fixa au nord-est, d'où il se déchaina d'une manière si terrible, que nous ne fîmes autre chose, pendant douze jours de suite, que dériver, forcés d'obéir aux ordres du destin et à la fureur des vents. Je n'ai pas besoin de dire que durant tout ce temps-là je m'attendais chaque

jour à être enseveli dans les flots; et il n'y avait personne sur le vaisseau qui osât se flatter d'échapper.

Cet orage non seulement nous causa une frayeur mortelle, mais encore nous fit perdre trois de nos hommes; l'un mourut de la fièvre ardente, et les deux autres, dont l'un était le mousse, tombèrent dans la mer. Le vent s'étant un peu abattu sur la fin du douzième jour, le maître fit une estime le mieux qu'il put, et trouva qu'il était aux environs du onzième degré de latitude septentrionale, mais qu'il y avait une différence de vingt-deux degrés de longitude à l'ouest du cap Saint-Augustin; de sorte qu'il avait dérivé vers la côte de la Guyane, ou partie septentrionale du Brésil, au delà de la rivière des Amazones, tirant vers celle d'Orénoque. Il commença donc à me consulter pour savoir quelle route nous prendrions. Le vaisseau avait été fort tourmenté et faisait beaucoup d'eau; ainsi il opinait pour regagner la partie orientale, d'où nous étions partis.

J'étais d'un avis tout contraire, et après avoir examiné ensemble une carte marine de l'Amérique, nous conclûmes qu'il n'y avait aucune terre habitée où nous puissions espérer d'arriver, et qui fût plus proche de nous que l'archipel des Caraïbes: c'est pourquoi nous résolûmes de faire voile vers la Barbade, où nous espérons qu'en prenant le large, pour éviter le golfe du Mexique, nous pourrions aisément arriver dans quinze jours de temps; car pour notre voyage à la côte d'Afrique, il n'y fallait plus songer pour le moment sans quelque assistance, tant pour le vaisseau que pour nous-mêmes.

Dans ce dessein nous changeâmes notre course, et nous nous dirigeâmes vers le nord-



Nous nous mîmes tous dans la chaloupe

nord-ouest, afin de pouvoir atteindre quelque-une des îles habitées par les Anglais, où j'avais espéré de recevoir du secours. Mais notre voyage devait se terminer autrement; car étant dans la latitude du douzième degré et dix-huit minutes, nous fûmes assaillis d'une seconde tempête, qui nous emporta, avec la même impétuosité que la première, vers l'ouest, et nous écarta si loin de toute société humaine, que si nous venions à sauver notre vie de la fureur des eaux, il y avait beaucoup plus d'apparence que nous serions dévorés par les sauvages, que d'espérance de pouvoir jamais retourner dans notre pays.

Dans cette extrémité, le vent souffla toujours avec violence, et le jour commençant à paraître, un de nos gens s'écria: "Terre!" A peine fûmes-nous sortis de la cabine pour voir ce que c'était, et dans quelle région du monde nous nous trouvions, que le vaisseau donna contre un banc de sable; son mouvement cessa tout à coup, les vagues y entrèrent avec tant de précipitation, que nous nous attendions à périr sur l'heure, et nous nous serrions contre les bords du bâtiment, pour nous abriter contre la violence des vagues.

Il n'est pas aisé de représenter la consternation que l'on éprouve en pareil cas. Nous ne savions ni dans quel climat nous étions, ni contre quelle terre nous avions été poussés; était-ce une île, un continent? était-elle habitée ou déserte? Et comme la fureur des vents, quoiqu'un peu diminuée, était encore terrible, nous ne pouvions pas seulement espérer que le vaisseau demeurât quelques minutes sans se briser en morceaux, à moins qu'un calme ne survînt tout à coup par une espèce de miracle. En un mot, nous étions immobiles, nous regardant les uns les autres attendant la mort à

chaque moment, et nous préparant pour l'autre monde, d'autant qu'il n'y avait que peu ou rien à faire pour nous en celui-ci. La seule chose qui pouvait encore un peu nous rassurer, c'est que, contre notre espérance, le vaisseau n'était pas encore brisé, et que le maître disait que le vent commençait à s'abattre.

Mais quoique le temps parût devenir moins chargé, néanmoins, à la manière dont le vaisseau était échoué, et vu qu'il s'était enfoncé trop avant dans le sable pour qu'on pût espérer l'en dégager, notre situation était véritablement déplorable; il ne nous restait donc plus qu'à voir si nous pourrions sauver notre vie. Un peu avant la tempête nous avions un bateau qui suivait notre arrière; mais d'abord, il s'y était fait une fente à force de heurter contre notre gouvernail, ensuite il s'était fracassé, ou avait coulé bas, ou s'en était allé à la dérive, en sorte que nous n'avions plus d'espérance de ce côté-là. Nous avions bien encore une chaloupe à bord, mais nous ne savions trop comment la mettre en mer; cependant il n'y avait plus de temps à perdre; car nous croyions à tout moment que le vaisseau allait se dissoudre; et quelques-uns disaient qu'il était déjà entamé.

En même temps notre pilote essaya de prendre la chaloupe; le reste de nos gens se mit à le seconder, et à la fin on la descendit à côté du vaisseau; nous nous mîmes tous dedans, au nombre de onze personnes, recommandant nos âmes à la miséricorde divine, et abandonnant le reste au courroux des ondes. Car quoique l'orage eût beaucoup perdu de sa violence, la mer s'élevait à une hauteur épouvantable contre les terres.

C'est alors que le danger était proche et effroyable; car nous voyons tous clairement que la mer était si enflée que notre chaloupe ne pourrait pas tenir contre, et que nous serions infailliblement submergés; d'ailleurs nous n'avions point de voile, et quand même nous en aurions eu, nous n'aurions pas pu nous en servir. Nous nous mîmes à ramer à toutes forces pour aller à terre, mais avec un visage consterné comme des gens qui allaient au supplice. En effet, aucun de nous ne pouvait ignorer que quand la chaloupe viendrait près de la côte, elle y essuierait des coups si rudes, qu'elle serait bientôt en mille morceaux. Quoiqu'il en soit, nous priâmes Dieu de tout notre coeur pour le salut de nos âmes; mais en même temps le vent nous poussait vers la

terre, nous travaillons à tour de bras pour le seconder, et pour hâter notre perte.

Nous ne savions nullement de quelle sorte était le rivage, si c'était un roc ou du sable, s'il était élevé ou bas. La seule chose qui aurait pu raisonnablement nous donner quelque lueur d'espérance c'aurait été de tomber dans quelque baie, dans quelque golfe, ou dans l'embouchure d'une rivière; d'y entrer par un coup de hasard, et de nous mettre à l'abri du vent, ou peut-être encore de trouver une eau calme. Mais il n'y avait aucune apparence à rien de semblable: bien loin de là, la terre, à mesure que nous approchions, nous paraissait encore plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé ou plutôt dérivé l'espace d'une lieue et demie, suivant le calcul que nous faisons, une vague furieuse semblable à une montagne, s'en vint roulant à notre arrière: c'était nous avertir d'attendre le coup de grâce. En effet, elle fondit sur nous avec tant de fureur, qu'elle renversa tout d'un coup la chaloupe; et nous séparant les uns des autres aussi bien que du bateau, à peine nous donna-t-elle le temps d'invoquer le nom de Dieu par une seule exclamation; car dans le moment nous fûmes tous engloutis.

Il n'y a pas d'expression qui puisse retracer ici quelle était la confusion de mes pensées lorsque j'allai au fond de l'eau; car, quoique je nageasse fort bien, je ne pus cependant me dégager assez pour respirer, jusqu'à ce que la vague m'ayant poussé ou plutôt emporté bien avant vers le rivage, elle se brisa et me laissa presque à sec, et à demi-mort, à cause de l'eau que j'avais avalée. Voyant la terre plus proche de moi que je ne l'aurais cru, j'eus assez de présence d'esprit et l'haleine assez bonne pour me lever sur mes jambes, et m'en servir le mieux que je

pus, pour tâcher d'avancer du côté de la terre, avant qu'une autre vague revint, et me ressaisit. Mais je reconnus bientôt qu'il était impossible d'en venir à bout; car, regardant derrière moi, je vis la mer menaçante, haute et furieuse, comme une ennemie redoutable avec laquelle je ne pouvais aucunement mesurer mes forces. Tout ce que j'avais à faire, c'était de retenir mon haleine, et m'élever, si je pouvais, au-dessus de l'eau; de cette manière je pouvais nager, conserver la liberté de la respiration, et me diriger vers le rivage. Ce que je craignais le plus, c'était que ce flot, après m'avoir poussé vers la terre en venant, ne me rejetât ensuite dans la mer en s'en retournant.

Celui qui vint fondre sur moi la seconde fois, me couvrit d'abord d'une masse d'eau de vingt ou trente pieds de hauteur; je sentais que j'étais entraîné bien loin du côté de la terre avec une force et une rapidité extrême; en même temps je retenais mon haleine, et je m'aidais encore en nageant de toutes mes forces. Mais j'étais prêt d'étouffer à force de me contraindre, quand je me sentis monter en haut; tout à coup je me trouvai la tête et les mains hors de l'eau, ce qui me soulagea sur-le-champ; et quoique cet intervalle ne durât que deux secondes, il ne laissa pas de me faire un grand bien, me donnant le temps de respirer et redoublant mon courage: je fus derechef couvert d'eau; mais non pas si longtemps que je ne pusse tenir bon, et m'apercevant que la vague s'était brisée, et qu'elle commençait à retourner, je m'élançai en avant tant que je pus pour ne me point laisser entraîner, et je sentis que je prenais pied. Je demeurai sans rien faire pendant quelques moments, tant pour reprendre haleine que pour attendre que les eaux se fussent retirées, et puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étais capable. Cet effort n'était pas suffisant pour me délivrer de la fureur des ondes qui venaient fondre sur moi de nouveau; elles m'enlevèrent deux autres fois, et me portèrent en avant, comme elles avaient déjà fait sur le rivage tout uni.

Peu s'en fallut que le dernier de ces deux assauts dont je viens de donner la description, ne me fût fatal; car la mer m'ayant entraîné comme auparavant, me mit à terre, ou pour mieux dire, me jeta contre un rocher, et cela si rudement que j'en perdis le sentiment, et le pouvoir d'agir pour ma délivrance; car le coup ayant porté sur mon flanc et sur ma poitrine, m'ôta tout à fait la respiration pour un temps; et si la mer fut survenue à la charge sans interruption, j'aurais été indubitablement suffoqué. Mais je revins à moi un peu avant son retour; et voyant qu'elle allait m'ensevelir, je résolus de m'attacher à une pointe de rocher, et dans cette posture de retenir mon haleine jusqu'à ce que les eaux fussent retirées: déjà les vagues n'étaient plus si hautes qu'au commencement, parce que la terre était proche; je ne quittai point prise qu'elles n'eussent passé et repassé par-dessus moi. Après quoi je pris un autre essor, qui m'approcha si fort de terre, que la vague qui vint ensuite me couvrir véritablement, mais ne m'enleva pas; en sorte que je n'eus plus qu'à exercer une seule fois mes jambes pour mettre fin à ma course, et pour prendre terre. Dès que j'y fus arrivé, je montai sur le haut du rivage, et m'assis sur l'herbe à l'abri de l'insulte et de la fureur des eaux.

Me voyant ainsi en sûreté, je commençai par lever les yeux au ciel, et rendre grâce à Dieu de ce qu'il m'avait sauvé la vie. Je crois impossible de peindre au vif les transports et l'extase où se trouve l'âme qui se voit sauvée de la sorte, et arrachée, pour ainsi dire, du fond du tombeau. Je ne m'étonne donc plus qu'on amène au malheureux prêt à perdre la vie sur un échafaud, un chirurgien pour lui tirer du sang en même temps qu'on lui annonce sa grâce, de peur que la surprise ne lui devienne mortelle.

Je me promenais au bord de la mer, levant les mains vers le ciel, l'esprit absorbé dans la contemplation de ma délivrance, témoignant mes transports de joie par mille gestes que je ne saurais rapporter; réfléchissant sur mes camarades, qui tous avaient été noyés, et songeant que j'étais le seul qui me fusse sauvé; car depuis notre naufrage je n'en pus jamais voir aucun, pas même la moindre trace, excepté trois chapeaux, un bonnet et deux souliers dépareillés.

Je tournai les yeux du côté du vaisseau

échoué; mais la mer était si écumante et si courroucée, d'ailleurs il était à une distance si grande, qu'à peine pouvais-je le distinguer. A cette vue je m'écriai: "Grand Dieu! comment est-il possible que je sois venu à terre?"

Après que la pensée de ce qu'il y avait de consolant dans ma position eut ranimé mon courage, je commençai à regarder autour de moi, afin de voir en quelle sorte de lieu j'étais, et à quoi je devais d'abord m'occuper. Je sentis bientôt diminuer mon allégresse, et je trouvai que loin que j'eusse à me féliciter beaucoup de ma délivrance, ma situation était affreuse: car j'étais mouillé, et je n'avais point d'habits pour me sécher; j'avais faim, et je n'avais rien à manger; j'avais soif, et je n'avais rien à boire; j'étais faible, et je n'avais rien pour me fortifier; je n'avais même d'autre perspective que celle de mourir de faim, ou d'être dévoré par les bêtes féroces: et ce qu'il y avait de plus affligeant pour moi, c'est que je ne possédais aucune arme pour me procurer quelque subsistance au moyen de la chasse, ou pour me défendre contre quelque créature que ce fut qui voudrait m'ôter la vie pour soutenir la sienne; en un mot, je n'avais rien sur moi qu'un couteau, et un peu de tabac dans une boîte en quoi consistaient toutes mes ressources, ce qui me jeta dans de terribles angoisses; en sorte que durant quelque temps je courus çà et là comme un insensé. La nuit approchait, et je commençai à considérer quel serait mon sort, si cette terre nourrissait des bêtes féroces, sachant bien que ces animaux rôdent toutes les nuits pour chercher leur proie.

L'unique remède à tout cela, pour le moment présent, c'était de monter sur un certain arbre, dont le branchage était fort épais, semblable à un sapin, mais épineux, qui croissait près de là, et où j'avais résolu de passer toute la nuit en attendant le genre de mort qu'il me faudrait subir le lendemain; car jusqu'alors l'arrêt m'en paraissait irrévocable. Je m'éloignai d'environ un demi-quart de mille du rivage, pour voir si je ne trouverais point d'eau douce pour boire; j'eus le bonheur d'en rencontrer, ce qui me causa beaucoup de joie. Après avoir bu et m'être mis un peu de tabac dans la bouche pour prévenir la faim, je courus à l'arbre, sur lequel je cherchai à me placer de manière à ne pas tomber, si je venais à m'endormir; j'avais à la main un bâton court, que j'avais coupé pour me servir de défense; avec cela je pris mon logement. Comme j'étais extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, qui répara complètement mes forces, et je ne sais s'il y a beaucoup de gens qui auraient pu passer une si bonne nuit, dans une si fâcheuse conjoncture.

Il faisait grand jour lorsque je m'éveillai; le temps était clair, la tempête dissipée et la mer n'était plus courroucée ni enflée comme auparavant. Ce qui me surprit beaucoup, ce fut de voir que, par la hauteur de la marée, le vaisseau avait été enlevé pendant la nuit de dessus le banc de sable où il avait été engravé, et qu'il avait dérivé tout près du rocher dont je viens de parler, où je m'étais si cruellement meurtri. Il y avait environ un mille de l'endroit où j'étais jusque-là; et comme le bâtiment paraissait encore reposer sur sa quille, j'aurais bien souhaité d'être à bord, afin d'en tirer du moins pour mon usage quelque chose des plus nécessaires.

Dès que je fus descendu du logement que je m'étais choisi dans l'arbre, je regardai encore autour de moi, et la première chose que je découvris fut la chaloupe, que le vent et la marée avaient jetée sur la côte, à environ deux milles de moi à main droite. Je marchai le long du rivage, aussi loin que je pus pour aller jusque-là; mais je trouvai un bras de mer d'environ un demi-mille de largeur entre moi et la chaloupe, tellement que je m'en retournai sur mes pas, laissant la chose pour cette fois-là, parce que mes désirs se tournaient bien plus du côté du vaisseau, où j'espérais trouver actuellement de quoi fournir à ma subsistance.

VII

VISITE DE ROBINSON A SON VAISSEAU ECHOUE

Un peu après midi, je vis que la mer était fort calme, et la marée si basse que je pouvais avancer jusqu'à un quart de mille du vaisseau:

et ce fut pour moi un renouvellement de douleur; car je voyais clairement que si nous fussions restés à bord, nous aurions été sains et saufs, je veux dire que du moins nous serions tous venus heureusement à terre, et que je n'aurais pas été si misérable que de me voir, comme j'étais alors, dénué de toute consolation et de toute compagnie. Ces réflexions m'arrachèrent des larmes; mais comme elles n'apportaient qu'un faible remède à mes maux, je résolus d'aller au vaisseau, si pourtant je le pouvais. Il faisait une chaleur excessive; je me dépouillai de mes habits, et me jetai dans l'eau. Mais quand je fus arrivé au pied du bâtiment, je trouvai qu'il me serait extrêmement difficile de monter dessus; car comme il reposait sur terre et qu'il était hors de l'eau d'une grande hauteur, il n'y avait rien à ma portée que je pusse saisir. J'en fis deux fois le tour à la nage; à la seconde j'aperçus ce que je m'étonnais de n'avoir pas vu la première; c'était un bout de corde qui pendait à l'avant, de telle façon, qu'après beaucoup de peine je m'en saisis, et par ce moyen je grimpai sur le gaillard. Quand j'y fus, je vis que le vaisseau était entr'ouvert, et qu'il avait beaucoup d'eau à fond de cale; mais qu'était posé sur le flanc d'un banc dont le sable était ferme, il portait sa poupe extrêmement haut, et la proue si bas, qu'elle en était presque dans l'eau. De cette manière le pont se trouvait tout à fait exempt d'eau, et tout ce qu'il renfermait était sec; car on peut bien compter que la première chose que je me mis à faire, fut de chercher partout, et de voir ce qui était gâté, ou ce qui était bon. D'abord je trouvai toutes les provisions du vaisseau sèches, et ne se sentant pas de l'eau: comme j'avais grand appétit, je m'en allai à la soute, où je remplis mes poches de biscuit, et je me mis à en manger tout en m'occupant à d'autres choses, car je n'avais pas de temps à perdre. Je trouvai aussi du rhum dans la chambre du capitaine, et j'en bus un bon coup; j'en avais grand besoin pour m'encourager à soutenir la vue des souffrances qui me restaient à essayer.

Il ne m'aurait servi de rien de demeurer les bras croisés, et de perdre le temps à souhaiter ce que je ne pouvais aucunement obtenir. La nécessité stimula mes efforts. Nous avions à bord plusieurs vergues, un ou deux mâts de perroquet qui étaient de réserve, et deux ou trois grandes barres de bois; je pris la résolution d'en tirer parti immédiatement, et je lançai hors du bord toutes celles de ces pièces de bois qui n'étaient pas trop pesantes, après les avoir attachées séparément à une corde, afin qu'elles ne dérivassent point. Cela fait, je descendis le long du bâtiment, et les tirant à moi, j'en attachai quatre ensemble par les deux bouts, le mieux qu'il me fut possible, donnant à mon ouvrage la forme d'un radeau; et après y avoir posé en travers deux ou deux planches fort courtes, je trouvai que je pouvais bien marcher dessus, mais qu'il ne pourrait pas porter une grosse charge, à raison de sa trop grande légèreté. C'est pourquoi je remontai sur le vaisseau et retournai au travail; avec la scie du charpentier je partageai une des vergues en trois pièces en longueur, et les ajoutai à mon radeau avec beaucoup de peine et de fatigue. Mais l'espérance de me fournir des choses nécessaires me servait d'aiguillon pour faire bien au delà de ce dont j'aurais été capable en toute autre occasion.

Déjà mon radeau était assez fort pour porter un poids raisonnable; il ne s'agissait plus que de voir de quoi je le chargerais, et comment préserver cette charge de l'insulte des eaux de la mer; Mais je ne m'arrêtai pas beaucoup à cette considération, et d'abord je mis dessus toutes les planches que je pus trouver; ensuite, après avoir bien considéré ce dont j'avais le plus de besoin, je commençai par prendre trois coffres de matelots, dont j'avais forcé les serrures pour les vider, et je les descendis à l'aide d'une corde sur mon radeau. Dans le premier je mis des provisions, savoir: du pain, du riz, trois fromages de Hollande, cinq pièces de viande de chevreau sèche, qui faisait notre principale nourriture, et un petit reste de blé d'Europe, mis à part pour nourrir quelques volailles que nous avions embarquées avec nous, mais qui, depuis longtemps, avaient été tuées.

(A suivre)

le retour de Pierre, ne se change en une profonde douleur.

—Dieu bénisse Pierre! répondit-elle. Pierre ne peut apporter que du bonheur à la maison. Il faut remercier le Seigneur de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous ôte! Il nous a enlevé un adolescent; il nous a rendu un homme digne de marcher à la droite du roi et de commander ses armées. comme Benaiah, le fils de Joïada, commanda les armées de Salomon.

—Grand merci de la comparaison! fit le Bourgeois en souriant, mais Pierre est français, et il aimerait mieux commander une brigade dans l'armée du Maréchal de Saxe, que l'armée entière de Salomon. Tout de même, je me trouve parfaitement heureux aujourd'hui, Débora, — il l'appelait ainsi quand il était ému, — et je ne veux pas gâter mon bonheur par une crainte futile. Bah! c'est la réaction; j'ai eu trop de félicités à la fois, je suis faible devant tant de joies.

—Il est une douce voix intérieure, Maître, qui nous parle ainsi, afin que nous cherchions notre appui dans le ciel et non pas sur la terre où tout passe, où tout est incertain. L'homme qui a vécu de longues années et s'en réjouit, ne saurait oublier les jours de ténèbres, car ils sont nombreux. Nous ne sommes pas étrangers, Maître, aux vanités et aux misères de la vie humaine. Le retour de Pierre est comme un rayon de soleil qui traverse les nuages. Dieu aime que nous nous réchauffions au rayon de soleil qu'il nous envoie.

—C'est juste, madame, et c'est ce que nous allons faire. Les vieux lambris de Belmont vont tressaillir d'allégresse à l'arrivée de leur futur maître.

VII

Cette dernière parole ravit la vieille dame. Elle savait que Belmont était destiné à Pierre, et le Bourgeois avait eu la même pensée qu'elle. C'était à cela sans doute qu'il songeait tout à l'heure.

—Maître, dit-elle, Pierre sait-il que le chevalier Bigot était concerné dans les fausses accusations portées contre vous, et que c'est lui qui, poussé par la princesse de Carignan, fit exécuter l'inique décret de la cour?

—Je ne crois pas, Débora; je n'ai jamais dit à Pierre que Bigot fût autre chose que l'avocat du roi, dans la persécution que j'ai endurée. C'est ce qui me trouble au milieu de ma joie. Si Pierre savait que l'Intendant s'est fait mon accusateur, pour plaire à la princesse, il ne remettrait son épée au fourreau qu'après l'avoir trempée dans son sang. C'est à peine si je puis me contenir moi-même.

La première fois que je l'ai rencontré ici, sous la porte du Palais, je l'ai bien reconnu, et je l'ai regardé en pleine face. Il m'a reconnu lui aussi. Il est hardi, l'animal! et n'a pas baissé les yeux. S'il avait souri je l'aurais frappé. Mais nous sommes passés sans rien dire, échangeant le plus mortel salut, que deux ennemis peuvent échanger. Il est heureux, peut-être, que je n'aie pas eu mon épée ce jour-là, car j'ai senti ma colère s'éveiller. Une chose que je redoute: Pierre ne resterait pas calme comme moi, s'il connaissait l'Intendant comme je le connais, son sang est jeune. Mais je n'ose rien lui dire. Il y aurait tout de suite du sang de répandu, Débora.

—Je le crains en effet, Maître. En France, j'avais peur de Bigot; j'en ai peur ici, où il est bien plus puissant. Je l'ai vu passer un jour. Il s'est arrêté pour lire l'inscription du Chien d'Or. Il est reparti vite, il avait l'air d'un démon. Il avait bien compris.

—Ah! et vous ne m'avez pas dit cela, Débora! fit le Bourgeois.

Et il se leva tout excité. Il reprit:

—Bigot a lu l'inscription, dites-vous? L'a-t-il toute lue?

J'espère que chaque lettre a brûlé son âme comme un fer rouge.

—Cher Maître, ce n'est pas là le langage d'un chrétien, et vous ne pouvez en attendre rien de bon. "Je suis le Dieu de la Vengeance, dit le Seigneur."

VIII

Madame Rochelle allait continuer sa leçon de morale, quand tout à coup un grand bruit monta de la rue. Il était causé par une foule de personnes, — des habitants surtout, — attroupées en face de la maison. Le Bourgeois et sa

vieille amie s'interrompirent, vinrent regarder à la fenêtre et aperçurent tous ces gens excités dont le nombre allait toujours grossissant.

C'étaient des curieux qui venaient voir le Chien d'Or dont on parlait tant, et peut-être aussi qui voulaient connaître le bourgeois Philibert, ce grand marchand, défenseur fidèle des droits des habitants, l'adversaire implacable de la Friponne.

Le Bourgeois regardait cette multitude qui croissait toujours: des habitants, des gens de la ville, des femmes, des jeunes gens, des vieillards. Il se dissimulait cependant pour n'être pas vu. Il n'aimait pas les démonstrations, encore moins les ovations. Il put entendre plusieurs voix assez distinctement et comprendre de quoi il s'agissait. Ses regards tombèrent plusieurs fois sur un jeune homme vif et remuant, qu'il reconnut pour Jean La Marche, le joueur de violon, un censitaire de Tilly. C'était un original et tout le monde l'entourait.

—Je veux voir le bourgeois Philibert! cria tout à coup ce Jean La Marche, c'est le plus honnête marchand de la Nouvelle-France et le meilleur ami du peuple. Vive le Chien d'Or! A bas! la Friponne!

—Vive le Chien d'Or! A bas! la Friponne! exclamèrent cent voix.

—Chante donc, Jean, fut-il demandé.

—Pas maintenant, j'ai fait une chanson nouvelle sur le Chien d'Or, je vous la chanterai ce soir... si vous y tenez, c'est-à-dire.

Jean prit un grand air de modestie pour dire cela; il riait sous cap, car il savait bien que sa chanson serait accueillie avec autant d'enthousiasme, à Québec, que l'ariette nouvelle d'une prima dona, à l'opéra de Paris.

—Nous viendrons tous pour l'entendre, Jean. Mais prends garde à ton violon: il va se faire écraser par la foule.

—Comme si je ne savais pas avoir soin de mon cher "marmot", répliqua Jean, en élevant l'instrument au-dessus de sa tête. C'est mon seul enfant, continua-t-il. Je le fais rire et pleurer, aimer et gronder, comme je veux, et je puis vous faire faire de même, à vous tous, rien qu'à toucher les cordes de son âme.

Jean était venu à la corvée, le violon sous le bras. C'était son outil. Il ne savait pas qu'Amphion avait bâti les murs de Thèbes en jouant de la lyre, mais il savait que son violon ranimait le zèle des travailleurs. Il disait souriant:

—Mon violon est joyeux comme les cloches de Tilly, quand elles sonnent pour une noce; il repose de la fatigue et fait aller au travail avec gaieté.

IX

On entendait un grand murmure de voix, des éclats de rire continuels, pas de contredits. Les habitants d'en haut et ceux d'en bas étaient là, mêlés dans une parfaite harmonie, ce qui n'arrivait pas souvent. Personne même, d'entre les Canadiens qui parlaient bien le français, ne songeait à taquiner les Acadiens à cause de leur rude patois.

Quand l'Acadie tomba aux mains des Anglais, un grand nombre de ses habitants montèrent à Québec. C'étaient des gens hardis, robustes, querelleurs, qui s'en allaient çà et là provoquer les autres avec leur provocante interrogation: Etions pas mon maître, monsieur?

Mais ce jour-là, tous se montraient civils, ôtaient leurs tuques et saluaient avec une politesse que n'auraient pas dédaignée les rues de Paris.

X

La foule augmentait toujours dans la rue Buade. Max Grimau et Bartémy, les deux vigoureux mendiants de la porte de la Basse-Ville, surent cependant garder leur place accoutumée dans les marches de l'escalier et firent une fameuse récolte de gros sous. Max était un vieux soldat en retraite, encore vêtu de l'uniforme qu'il portait à la défense de Prague, sous le maréchal de Belle-Île; mais l'uniforme était en guenilles.

Bartémy était aveugle et mendiant de naissance. Le premier était un bavard, un importun; le second un homme silencieux, qui ne faisait que tendre au passant sa main tremblante. Pas un ministre de finances, pas un intendant royal n'ont jamais cherché avec autant d'ardeur et autant de succès, peut-être, les moyens de taxer un royaume, que Max et l'aveugle, les moyens de taxer les passants.

C'était une bonne journée pour nos deux mendiants. La nouvelle que l'on faisait une ovation au bourgeois s'était vite répandue, et les habitants montaient par groupes à la Haute-Ville, les uns suivant la côte escarpée, les autres prenant les grands escaliers bordés des tentes des colporteurs basques; des coquins qui avaient la langue bien pendue, ces colporteurs!

Les escaliers partaient de la rue Champlain, pour aboutir dans la côte. C'était un casse-cou que les vieillards et les asthmatiques n'aimaient guère, mais ce n'était rien pour les "grimpeurs", comme les habitants appelaient les petits garçons de la ville, ni pour le pied agile des fillettes qui couraient à l'église ou au marché.

XI

Max Grimau et l'aveugle Bartémy avaient fini de compter leur monnaie. Les gens arrivaient toujours, et depuis la porte de la basse-ville jusqu'à la cathédrale, la rue était remplie d'une foule paisible qui voulait voir le Chien d'Or et connaître le bourgeois.

Alors, des gentilshommes qui chevauchaient à toute vitesse s'engagèrent dans la rue Buade et voulurent se frayer un passage. Ils n'y réussirent pas, et restèrent enfermés.

C'étaient l'Intendant, Cadet, Varin et tous les vils hôtes de Beaumanoir qui revenaient à la ville. Ils parlaient, criaient, faisaient tout le tapage possible, comme font d'ordinaire les désœuvrés, surtout quand ils ont bu.

—Que signifie ce tumulte, Cadet, demanda Bigot, je crois que ce ne sont pas vos amis. Cet individu voudrait vous voir chez le diable, ajouta-t-il en riant.

Il montrait un habitant qui criait à pleine tête: A bas Cadet!

—Pas plus les vôtres, riposta Cadet. Ils ne vous ont pas encore reconnu, Bigot. Laissez faire, vous allez avoir votre tour. Ils ne vous placeront pas moins chaudement que moi.

Les habitants ne connaissaient point l'Intendant, mais ils connaissaient bien Cadet, Varin et les autres, et quand ils les aperçurent ils leur jetèrent des malédictions.

—Est-ce que ces gens-là nous arrêtent pour nous insulter? demanda Bigot. Il n'est pas naturel pourtant de supposer qu'ils connaissent notre retour.

Et tout impatient, il essaya de faire avancer son cheval, mais inutilement.

—Oh! non, Excellence! c'est la populace que le gouverneur a mandée pour la corvée du roi. Elle vient présenter ses hommages au Chien d'Or. Le chien d'or, c'est son idole! J'imagine qu'elle ne s'attendait pas à nous voir la troubler dans ses dévotions.

—Les vils moutons! ils ne valent pas la peine d'être tondus! s'écria Bigot avec colère, en regardant le Chien d'Or qui semblait le défier.

—Rangez-vous, vilains! fit-il aussitôt, en éperonnant son cheval. Lancez au milieu d'eux votre vaillant Flamand, Cadet, et n'épargnez pas les pieds.

XII

C'était justement ce que Cadet voulait:

—Venez, Varin, cria-t-il, venez tous! donnez de l'éperon et ouvrez-vous un chemin dans cette tourbe.

Tous les cavaliers s'élançèrent frappant de droite et de gauche avec leurs pesants fouets de chasse. Il s'en suivit une violente mêlée. Plusieurs habitants furent foulés aux pieds des chevaux et plusieurs gentilshommes vidèrent les étrières. L'Intendant était furieux: son sang gascon s'échauffait vite. Il frappait de son mieux, et on pouvait le suivre à la trace ensanglantée qu'il laissait.

Il fut reconnu à la fin, et une clameur immense retentit:

—Vive le Chien d'Or! A bas la Friponne!

Quelques-uns des plus hardis se risquèrent à crier:

—A bas l'Intendant! à bas! les voleurs de la grande compagnie!

Par bonheur, les habitants n'avaient point d'armes. Ils se mirent à lancer des pierres et essayèrent de démonter les gens à cheval. Ils en renversèrent plusieurs. L'amour de Jean La Marche, son cher violon, périt écrasé dans la première charge. Jean se précipita à la bride du cheval de l'Intendant, mais il reçut un coup qui le renversa.

L'Intendant et ses amis tirèrent l'épée. Une catastrophe était imminente. Alors, le bourgeois envoya un messenger au château, puis il s'élança au milieu de la foule, suppliant et menaçant.

On le reconnut aussitôt et il fut acclamé. Avec toute son influence, il n'aurait pas réussi, cependant, à calmer la fureur soulevée par les violences de Bigot; mais les soldats s'avancèrent et le roulement de leurs tambours couvrit le bruit de la bagarre.

Quelques minutes encore, et une longue file de baïonnettes étincelantes, ondula dans la rue du Fort. C'étaient les troupes du colonel Saint-Rémi. Elles se préparèrent à charger la foule. Mais le colonel, qui était un homme de sens, vit d'un coup d'oeil ce qui se passait, et il commanda la paix avant d'employer la force pour la rétablir. Le peuple obéit aussitôt, et calme et silencieux, se retira paisiblement devant les troupes. Il n'avait assurément pas l'intention de résister à l'autorité. Les soldats ouvrirent un chemin et l'Intendant put s'éloigner avec ses amis.

Ils furent poursuivis par une volée d'imprécations. Ils répondirent bien, du reste; et, jurant, blasphémant, ils traversèrent la Place d'Armes au galop, et se précipitèrent pêle-mêle sous la porte du château Saint-Louis.

Tout rentra dans le silence. Quelques-uns des plus timides avaient peur, cependant, des conséquences de cet attentat sur la personne de l'Intendant royal. Mais tous s'en allèrent, par groupes ou seul à seul, espérant bien qu'on ne leur demanderait jamais compte de l'affaire de ce jour.

XIII

L'Intendant et ses amis arrivèrent à toute bride dans la cour du château. Ils étaient furieux. Plusieurs avaient perdu leurs chapeaux; tous étaient ébouriffés, et dans un état déplorable. Ils descendirent de leurs chevaux, s'élançèrent dans les corridors, jurant comme des démons et faisant retentir les dalles sous leurs pas irrités. Ils entrèrent dans la salle du conseil.

Bigot avait des flammes dans les yeux, des flammes dans toute la figure. Un éclair dans une tempête! Il s'approcha de la table, salua le gouverneur et, faisant un violent effort pour se contenir; — il dit d'une voix encore courroucée :

—Votre Excellence et messieurs du conseil nous pardonneront notre retard, quand ils apprendront que moi, l'Intendant royal de la Nouvelle-France, j'ai été insulté, assailli et menacé de mort, même dans les rues de Québec, par une vile populace.

—Je le regrette beaucoup, et je vous prie de croire que je partage votre indignation, répondit le gouverneur. Je me réjouis de vous voir sain et sauf, continua-t-il. J'ai envoyé des troupes à votre secours, mais j'ignore encore, cependant, la cause de cette sédition.

—La cause de cette sédition! c'est la haine que le peuple m'a vouée, parce que je fais exécuter fidèlement les ordonnances royales; mais celui qui soulève la foule et lui donne l'exemple de l'insubordination; celui qui est au fond de toutes les insultes que l'on nous fait ici, c'est ce notoire Philibert, Philibert le marchand!

Le gouverneur regarda l'Intendant avec assurance, et lui répondit :

—Le sieur Philibert est marchand, c'est vrai, mais il est gentilhomme de naissance, et ses principes sont des plus loyaux. Il serait, j'en suis sûr, le dernier homme qui voulût fomenter quelque trouble. L'avez-vous vu, chevalier?

—La multitude encomrait la rue, en face de ses magasins, et criait des vivats pour le Chien d'Or. Nous essayâmes de passer; cela fut impossible. Je ne l'ai aperçu lui, qu'au moment où la confusion était à son comble.

—Et je suis certain, chevalier, qu'il n'encourageait pas les émeutiers.

—Je ne l'accuse point; mais ces canailles-là, c'étaient ses amis et ses partisans. Néanmoins, je serai assez juste pour déclarer qu'il a fait son possible pour nous protéger, ajouta-t-il, car il savait bien qu'il lui devait la vie probablement.

Il reprit aussitôt :

—J'accuse Philibert de semer l'esprit de révolte, qui produit les émeutes; je ne le crois pas émeutier lui-même.

—Moi, je l'accuse de ces deux crimes et de tout le mal qu'a fait la populace! hurla Varin, enragé d'entendre l'Intendant parler avec modération. La maison du Chien d'Or est un repaire de traîtres, fit-il. Il faudrait la renverser de fond en comble, et en prendre la pierre pour élever un monument d'infamie sur le cadavre de son propriétaire... de son propriétaire que l'on aurait fait pendre comme un chien, d'abord, sur la place du marché.

—Silence, Varin! exclama le gouverneur avec sévérité. Je ne veux pas que l'on parle en termes injurieux du sieur Philibert. L'Intendant ne l'accuse point d'avoir pris part à cette émeute, et vous non plus, n'est-ce pas?

—Pour Dieu! Varin, vous ne le ferez point, non! et vous allez me rendre compte des paroles que vous venez de prononcer! s'écria de La Corne Saint-Luc, indigné de voir son ami le bourgeois si cruellement outragé.

—La Corne! La Corne! nous sommes dans un conseil de guerre, et ce n'est pas le lieu de faire des récriminations, dit le gouverneur.

Il parlait presque avec véhémence. Il prévoyait une rencontre, et voulait la conjurer. Il ajouta :

—Asseyez-vous, mon vieil ami, et puis aidez-moi à faire ce que demandent de nous le roi et la colonie; nous sommes ici pour cela.

De La Corne reprit son siège. Ces paroles l'avaient désarmé.

XIV

Le gouverneur continua en s'adressant à l'Intendant :

—Vous avez parlé du bourgeois Philibert d'une manière généreuse, chevalier Bigot; cela me fait plaisir. Le colonel Philibert, mon aide-camp, vient justement d'entrer; il sera heureux de vous voir rendre ainsi justice à son père.

—Foin de la justice! marmotta Cadet. Que j'ai été bête de ne pas profiter de la chance qui s'est offerte!... j'aurais dû lui passer mon épée au travers du corps, à ce bourgeois.

Le gouverneur raconta à Philibert ce qui venait d'avoir lieu. Philibert s'inclina en regardant Bigot :

—Je suis fort reconnaissant à l'Intendant, dit-il, mais je m'étonnerais que l'on osât impliquer mon père dans cette affaire. L'Intendant n'a fait que se montrer juste.

Bigot n'aimait pas mieux le colonel Philibert que le bourgeois, et cette observation lui déplut. Il répliqua froidement :

—J'ai dit, colonel, que votre père n'avait pas pris une part active à l'émeute; et c'est vrai; mais je ne saurais l'excuser de se mettre à la tête du parti qui nous outrage continuellement. Je n'ai pas peur de dire la vérité. Quand j'ai mon opinion sur un homme, je l'ai. Je me soucie du bourgeois comme de la dernière tuque bleue de son entourage.

XV

C'étaient des paroles malheureuses; il le comprit bien. Mais il regretta presque d'avoir rendu témoignage au bourgeois. Il avait dit la vérité parce qu'elle était plus facile à dire. Il ne se gênait jamais, c'était son principe. Il n'était point poltron, n'avait peur de rien et ne respectait personne. S'il faisait un mensonge, c'était sans scrupule, de propos délibéré et quand la chose en valait la peine. Mais alors même il s'accusait de n'être pas un homme.

Le colonel Philibert ressentit vivement l'injure faite à son père. Il regarda Bigot en face :

—Le chevalier Bigot, dit-il, n'a fait que rendre simple justice à mon père, en cette occasion. Mais qu'il veuille bien se rappeler, le chevalier, que mon père, bien que marchand ici, est avant tout un gentilhomme Normand, — un gentilhomme qui n'a jamais forfait à l'honneur, — un gentilhomme dont l'ancienne noblesse peut rendre jaloux l'Intendant lui-même.

Bigot lança un regard courroucé au colonel. C'était une allusion à sa noblesse de fraîche date.

—J'ajouterai un mot, reprit Philibert, en fixant tour à tour Bigot, Cadet et Varin; qui-conque attaque mon père m'attaque moi-même, et nul, s'il le fait, qu'il soit petit ou grand, n'échappera au châtiement que je lui réserve.

La plupart des officiers s'approchèrent de la

table en donnant des marques d'approbation à Philibert. Personne d'entre les amis de l'Intendant, ne releva le défi. Ils se bornèrent à se regarder les uns les autres. Bigot dissimula sa fureur, et pour prévenir toute réplique nouvelle, il se leva et pria le gouverneur d'ouvrir la séance.

—Nous pardons, dit-il, en récriminations personnelles, un temps précieux que nous devons au roi. Je saisisrai le tribunal de cette affaire, et j'espère que les instigateurs de l'émeute comme les émeutiers, seront sévèrement punis de l'outrage qu'ils ont fait à l'autorité royale.

CHAPITRE XIV

LE CONSEIL DE GUERRE

I

La séance fut régulièrement ouverte et le secrétaire lut les dépêches royales. La lecture fut écoutée avec attention et respect; mais il était facile de voir qu'il y avait divergence d'opinion chez les conseillers.

Le gouverneur se leva et d'une voix calme, presque solennelle, il dit :

—Messieurs, ces dépêches que vous venez d'entendre lire, nous apprennent que notre France bien-aimée est dans un grand danger. Pour lutter contre les puissances alliées, le roi a besoin de toutes les forces; il ne peut donc plus nous envoyer de secours.

Aujourd'hui la flotte anglaise est souveraine... Demain elle ne le sera plus. — On eût dit qu'il prédisait ses futures victoires sur l'océan. — Des troupes anglaises arrivent à New-York et à Boston. Elles vont s'unir aux armées américaines pour attaquer la Nouvelle-France.

L'ennemi a commencé la construction d'un grand fort à Chouaguen, sur le lac Ontario, pour faire échec à notre forteresse de Niagara. Bientôt aussi l'on saura sans doute si Carillon est capable de protéger la vallée du Richelieu.

Je n'ai pas peur pour Carillon, messieurs, car c'est le comte de Lusignan qui en est le gardien, — le comte de Lusignan que j'ai le plaisir de voir au milieu de vous.

Le comte de Lusignan, cheveux gris, air martial, salua respectueusement. Le gouverneur continua :

—Les dépêches nous conseillent de retirer les troupes de Carillon, cependant; je demande au comte quel sera, dans son opinion, le résultat de ce fait, s'il s'accomplit.

—Si nous commettons une pareille folie, s'écria de Lusignan, dans huit jours les cinq nations seront sur le Richelieu, et dans un mois les Anglais seront dans Montréal!

—Alors, comte, vous ne conseillez pas d'abandonner Carillon? Et le gouverneur sourit en disant cela, car il comprenait bien lui aussi l'absurdité d'une pareille question.

—Pas avant que Québec lui-même soit tombé! Et alors le vieux comte de Lusignan ne pourra plus aviser Sa Majesté...

—Bien dit! comte, bien dit! Avec vous, Carillon est sauvé! Si un jour l'ennemi ose l'attaquer, il s'emplira, ce vieux fort, des riches dépouilles de la victoire, et son drapeau deviendra l'orgueil de la Nouvelle-France!

—Puisse-t-il en être ainsi, gouverneur! Donnez-moi seulement le royal Roussillon, et je vous jure que jamais anglais, hollandais, ou iroquois ne traversera les eaux du lac Saint-Sacrement!

—Comte, vous parlez comme le croisé, votre ancêtre... Mais il m'est impossible de vous donner le royal Roussillon. Ne pensez-vous pas qu'il soit possible de tenir avec la garnison que vous avez?

—Contre les forces de la Nouvelle-Angleterre, oui; mais peut-être pas contre les réguliers anglais qui débarquent à New-York.

—Ce sont ceux que le roi a vaincus à Fontenay, n'est-ce pas? demanda l'Intendant, qui tout courtisan qu'il était, n'aimait guère, non plus, la teneur des dépêches; car il savait bien que ce n'était point pour l'honneur de la France que la Pompadour voulait la paix.

—Plusieurs de ces réguliers ont en effet combattu à Fontenay, répondit de Lusignan. Je le tiens d'un prisonnier anglais que les indiens ont amené au fort Lydius.

(A suivre)

BADINAGE SUR LA GLACE

LOURDEY

...AU...

Stadium



*Sous prétexte de patinage,
La glace porte plus d'un feu :
Car toute la raison du jeu
Est dans sa rime « Badinage ».*

*On s'aborde sans y songer,
Jusqu'aux propos galants on glisse,
Et l'on brise, à cet exercice,
La glace, sans peur du danger.*



*On devient ami, on potine :
Bientôt on se donne la main ;
Puis, à deux on fait le chemin ;
Sur le lac du Tendre on patine.*

*Si l'on serre un corsage étroit
D'un bras peut-être un peu trop libre,
C'est la faute de l'équilibre ;
Si l'on rougit, c'est qu'il fait froid.*



*Mais aussi... gare à la culbute :
L'amoureux grotesque est perdu !
— C'est le seul cas où la vertu
Prend son triomphe dans sa chute.*

XANROF.

Le Noël du Vieux Sonneur de Cloche

(INÉDIT)

La demie de onze heures tinta, lente et profonde, à l'antique pendule flamande. Joë, qui ne dormait que d'un oeil, tressaillit et ouvrit l'autre tout grand. Son mouvement déranger la chatte qui, roulée en boule sur les pieds du dormeur, tourna en cercle sur elle-même et se blottit au creux des couvertures, à la même place, étonnée de cette lubie de son maître qui voulait chanter matines au lieu de continuer son somme. "Il n'est pas minuit, voyons, grondait Finaude, l'horloge ne déraisonnait pas, et même si demain était jour de messe, ou avait le temps d'allumer les cierges!"

Mais Joë, insensible aux exhortations de Finaude, se laissa glisser sur le sol, non sans geindre un peu, à cause de ses rhumatismes, chercha au bord du lit ses claques doublées de laine, et tout en clopinant alla souffler sur les tisons du foyer pour allumer la lampe. Puis il regarda la Flamande — dans sa maison, les choses portaient un nom, comme des chrétiens. La porte de verre reflétait les gestes de Joë, qui semblait rythmer le balancier doré, et l'aiguille du cadran s'acheminait à pas invisibles vers le chiffre XII. C'était bien la demie de onze heures qui venait de sonner.

Il retourna au pied du lit, où, sur la chaise de paille, ses vêtements du dimanche étaient pliés : chemise de toile propre, vareuse de laine, habit de drap à parements unis et pardessus, sorte de paletot sac en peau vive de renard, que chasseurs et "habitants" portaient communément vers l'an de grâce 18... de la baie d'Hudson aux grands lacs, du St Laurent au Missouri.

Il se vêtit à gestes lents, toujours à cause des douleurs qui parcouraient sa vieille échine, et aussi des songeries qui trottaient dans sa vieille tête.

C'était donc le 25 décembre encore une fois. Tout à l'heure, la Marie-Noëlle l'annoncerait de sa voix toute neuve aux campagnes dans l'allégresse, et les jeunes filles entonneraient dans le chœur de la petite église :

Il est né le divin Enfant!

Ah! il en avait tant sonné de carillons de Noël dans sa vie, il en avait tant vu, de jours de Noël, des joyeux, ceux qu'on célèbre, des moins joyeux, qu'on célèbre encore, et des tristes, qu'on entend passer devant la fenêtre avec des rires, des chansons, des tintements de grelots et qui vous font trouver si amère le pain de la table sans hôtes, et si froid le foyer où vous êtes tout seul, pauvre vieux, à chauffer vos mains dures et vos pieds gouteux.

Joë en était là de ses réflexions quand l'horloge vint encore une fois le rappeler au devoir. Dans quelques minutes il serait minuit.

Ce n'était pas le moment d'arriver en retard à l'église. Aujourd'hui, pour la première fois, la Marie-Noëlle allait se mettre en branle. C'était sans doute aussi la dernière occasion où le sonneur éprouverait ses forces sur une cloche neuve, que Monsieur le curé de Saint-Grégoire avait décidé d'inaugurer le jour de Noël, quoiqu'elle fût baptisée et installée depuis la mi-octobre.

Joë recouvrit le feu de lâtre d'un peu de cendres, au désappointement de Finaude, tira les courtines du lit pour en cacher le désordre, pendit sa casquette de maison au clou de la muraille, juste au-dessous de son fusil, en solitaire rangé qu'il était, et prit dans l'armoire grinçante le chapelet des grands jours. Il sortit en tirant la porte derrière lui.

Dans le ciel d'hiver, la lune était large et haute, et faisait étinceler les perspectives des lointains en paillettes bleutées; les petites maisons, dont on ne devinait plus la charpente de pierre, semblaient des huttes polaires découpées dans la neige même, les arbres, aux membrures invisibles sous leur chapelure blanche, n'étaient plus des arbres, mais des fioritures fantasmagoriques que la neige venait de dessiner pour enjoliver le décor de cette nuit de Noël.

Tout le village se rendait par groupes à l'église, en balançant des lanternes sur le chemin tortueux bordé de revêtements de neige, et dans les logis il ne restait plus que la lampe allumée au coin du foyer, la bûche de Noël doucement crépitante, et les chats qui, réveillés de leur paresse coutumière par l'odeur de galette et de jambon, rôdaient en tirant la langue du dessoir au garde-manger et de la huche au pétrin.

Au loin, un bruit de clochettes se fit entendre, allègre et joli... L'eau des fontaines avait-elle

brisé sa prison de glace, et les lavandières captives, au visage étroit et pur comme une faucille de cristal, avaient-elles repris la danse des battoirs d'argent pour célébrer leur délivrance: Noël! Noël!

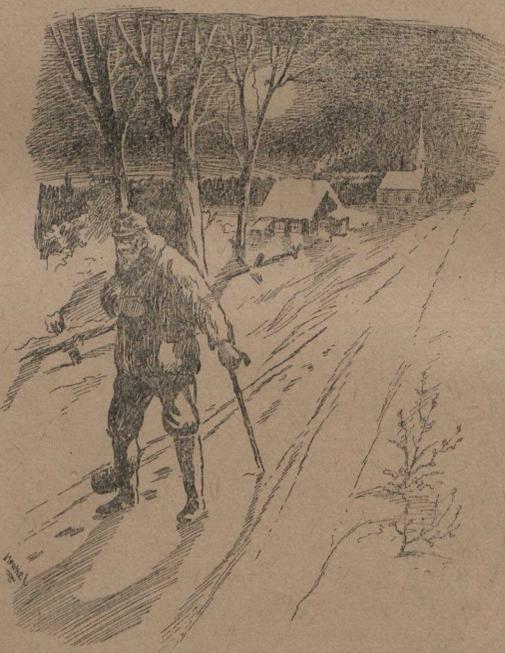
Non, ce n'était que la traîneau de Messire Bernard de Chouilleuse, seigneur de Saint-Grégoire, Saint-Basile et autres lieux qui avait élu Saint-Grégoire cette année-là pour y faire ses dévotions.

Joë soupira... Jamais la Marie-Noëlle n'éparpillerait dans la neige un cliquetis de battoirs d'argent comme les clochettes de Messire Bernard.

Il passa devant le presbytère, massif comme un fort, à l'ombre duquel se dressait l'église. Par les soupiraux rougeoyants de la cuisine, Joë huma le parfum de la dinde qui tournait sur la broche, devant la flamme bleue et or des pommes de pin.

Il soupira plus fort... Hélas! Il avait perdu l'espoir qu'après la messe de minuit dame Catherine reconnaîtrait au passage la houppelande poudrée à blanc du vieux Joë, pour lui faire goûter par le soupiraux les marrons rôtis arrosés d'un doigt de clair.

Il arriva à l'église autour de laquelle devisaient les formes confuses des fidèles, qui par économie avaient éteint leurs lanternes, et n'osaient entrer avant que la Marie-Noëlle n'eût donné le signal... Une émotion pieuse émanait des âmes et faisait rayonner les visages bleus au haut des silhouettes obscures comme des flammes de cierges au sommet d'humbles candélabres.



Il a hâte d'arriver

Il loqueta la porte et se dirigea à la lueur de la lampe brûlant devant la crèche. Il mit la Marie-Noëlle en branle avec toute la force et la méthode dont il était capable.

O surprise! Dès les premiers tintements, il y eût un bruit d'ailes froissées et de cris aigus au-dessus de sa tête. Le vieux pensa d'abord qu'il venait d'effaroucher une colonie de hiboux, établis dans les lézardes du mur et comme de tout temps la gent des hiboux passe pour entretenir des accointances avec l'enfer plutôt qu'avec le ciel, il se pendit à sa cloche de plus belle.

Comme il l'ébranlait avec ardeur, une masse soyeuse vint s'abattre à ses pieds. Il se pencha et regarda.

C'était un nid énorme, tel qu'en construisent les moineaux pour passer l'hiver dans ces contrées du Nord, et aussi familiers aux habitants que les nids d'hirondelles. Des familles entières y logent leurs têtes querelleuses qui gardent jusque dans le sommeil un air de défi et leurs corps en boule qui se pressent l'un contre l'autre pour lutter contre le froid.

Celui-ci datait du récent automne. Il avait été établi sur la travée de la cloche immobile. Sans s'en douter, Joë venait de briser l'abri de vingt petits êtres.

Qu'allaient-ils devenir?

Il les suivit des yeux. Quelques-uns éblouis par la lumière de l'église, tournoyaient sous la voûte en se heurtant aux piliers, d'autres s'élançaient par les trous du toit vers le ciel de décembre d'un bleu glacial

Les pauvres bêtes du bon Dieu! Il était facile

de prévoir leur sort. C'était bien leur dernière nuit, leur dernier Noël! Le froid glacerait les quelques gouttes de sang de leur coeur, et les ferait rouler l'un après l'autre du bout des branches, comme des feuilles oubliées.

Et c'était sa faute à lui, Joë, cette brute! S'il avait sonné plus doucement, la fragile demeure eût tenu bon peut-être et la Marie-Noëlle aurait gardé son trésor jusqu'au prochain printemps...

Il ramassa le nid tombé à terre, machinalement, pour ne pas le voir piétiner tout à l'heure par les grosses chaussures des "habitants", et il le glissa dans sa vareuse.

Il entendit la messe d'un coeur distrait, lourd de tristesse et de remords. Il avait gardé, du temps où il était bûcheron dans la forêt, l'amour de toutes les petites créatures qui rampaient sous ses pieds ou volaient sur sa tête, et il ne pouvait se pardonner le malheur involontaire qu'il venait de causer. Et puis, il était superstitieux. Ah! le triste Noël qui commençait si mal.

Les voix aériennes des jeunes filles, montant tout là-bas sous le dôme bleu peint d'étoiles du chœur: "Il est né le divin Enfant", qui d'ordinaire le faisaient pleurer lui, le vieux "mécraent" — Joë se traitait ainsi — dans son mouchoir à carreaux, du commencement à la fin de la messe, n'arrivaient plus jusqu'à lui. Il ne jetait même pas un regard sur les rochers de la crèche, l'Enfant Jésus, le boeuf et l'âne; peut-être pour se défendre d'une pensée de païen... Si les fugitifs avaient idée qu'il y avait ici une botte de paille et de mousse, de quoi refaire une douzaine de nids...

Il demeura après les autres pour éteindre les cierges, remettre en place le livre de plain-chant, et plier le surplis de Monsieur le curé.

Puis il reprit à pas lents le chemin du logis, se sentant vieux, aussi vieux que Jean-Jacques le fossoyeur, aussi courbé que lui vers la terre, à peine ému d'une pensée de convoitise en apercevant la face cramoisie de dame Catherine dans le coup de feu des derniers préparatifs.

Il vit le traîneau de Messire Bernard arrêté à la porte du presbytère dont il était l'hôte cette nuit. Les clochettes, les jolies clochettes ne chantaient plus... Les lavandières au visage mince et pur comme une faucille de cristal étaient sans doute prisonnières des fontaines encore, et les battoirs d'argent ne disaient plus Noël! Noël! Il faisait si froid!

Plus de traces des fugitifs. Les flocons de neige tremblaient comme de petites âmes frileuses... Etaient-ils morts déjà?

Non, un cri plaintif a retenti aux oreilles de Joë et quelque chose s'est abattu à ses pieds. Il étend la main et rencontre le corps d'un moineau. C'est un jeune sans doute qui n'a pu résister longtemps à la tourmente... Mais il n'est pas mort, il palpite au fond de la grosse paume de Joë. Il sauverait celui-là du moins!

Avec des précautions infinies, il le glisse sur sa poitrine. Il a hâte d'arriver. Il ne regarde plus, avec des airs d'envie, les vitres des maisonnettes faiblement illuminées derrière leurs rideaux rouges, à l'heure où "Santa Claus" visite les petits souliers cirés qui reluisent à la lueur des bûches. N'a-t-il pas son cadeau de Noël à présent?

Quelle fête, silencieuse et obscure, sous son toit de chaume à lui. Silencieuse, non, car le vieux s'est répandu en discours à Finaude: "Tu sais, ma vieille, ce n'est pas pour ton bec, ce morceau-là!"

Et ils ont rôdé tous les deux l'un sur les pas de l'autre, l'un à la recherche d'une cachette sûre, l'autre levant des regards de fausse tendresse sur son nouveau compagnon.

Joë s'arrête devant l'horloge. Hé! quel refuge serait meilleur pour cette nuit que la cage de verre de la Flamande? C'est une amie fidèle, qui n'a jamais joué de mauvais tours à Joë, comme Finaude. Il a confiance en elle. Il dépose le nid à l'intérieur, sur la planchette basse, il le cale entre les deux poids de bronze, et il jette un dernier regard d'amitié à Fifi — qu'il a commencé par baptiser en l'adoptant, naturellement — à Fifi dont les yeux sont redevenus vifs et les plumes lisses.

Par la cheminée de la chaumière un peu de lune glisse, une lune mystique de nuit de Noël, tandis que l'âme simple d'un "mécraent" écoute si une voix d'oiseau ne sort pas d'une antique horloge flamande pour chanter aussi: Noël! Noël!

MARIE LE FRANC.

POUR RIRE

Madame et sa cuisinière

—Vous voulez me quitter Justine? Pourquoi? Quel est le mobile qui vous pousse à cela?
—Oh! madame, ce n'est pas un mobile: c'est un cuirassier!



Forteresse imprenable

J. D. Rockefeller le constate et rit.
"République" St Louis.

Au café

Calino paie son apéritif avec une pièce de cent sous:
Après un rapide examen, le garçon lui dit:

—Mais votre pièce est fausse!
—Fausse!... vous voulez plaisanter? fait Calino d'un ton sévère. Regardez le millésime: 1862. Croyez-vous donc qu'on l'aurait laissée circuler depuis cette époque, si elle ne valait rien.

Les juges

On juge une affaire de vol avec effraction, et le président des assises vient de prononcer les travaux forcés à perpétuité contre le chef de la bande.

—Et pour les complices, quelle peine? demande à voix basse le président à un des juges.

—Cinq ans de moins, murmure celui-ci à moitié endormi.

Un financier douteux donnait hier un grand bal.

A trois heures du matin, on dansait encore, même devant le buffet.

Comme un des invités se retirait, le domestique chargé du vestiaire lui présente un pardessus quelconque.

—Mais ce n'est pas le mien!
—Ah! ce n'est pas à monsieur!... je le regrette.

C'est le meilleur de ceux qui restent.

—Mais le mien était neuf, tout à fait neuf.

—Oh! fait le domestique, des neufs, il n'y en a plus depuis minuit et demi!

—Tu sais que j'épouse Mlle de N... Elle est d'une laideur exagérée, j'en conviens; mais un million de dot! J'épouse les yeux fermés!...

—Eh! bien mon cher, ce que tu as de mieux à faire, c'est de ne plus les ouvrir!

Madame — John, est-ce que Monsieur se tenait bien droit quand il est rentré hier soir?...

Le domestique — Oh! madame, monsieur se tenait tellement droit que j'avais une peur atroce de le voir tomber en arrière!



L'incident Koepenick en Allemagne

Chapeaux bas devant le manteau de l'Empereur!

(Amsterdamer)

L'affront lavé dans l'eau

Deux jeunes militaires, l'un fort grand et l'autre fort petit, s'étant heurtés sur le Pont-Neuf, le petit en prit une telle humeur, qu'il appliqua un vigoureux soufflet au grand. — "Un pareil affront, dit celui-ci, se lave ordinairement dans le sang; moi, je le laverai dans l'eau". Et saisissant aussitôt avec le plus grand flegme notre mirmidon, il le jette par dessus le parapet dans la Seine.

A la gare, une paysanne défiante s'approche du guichet.

—Un billet, monsieur, s'il vous plaît!
—Pour où?
—Est-ce que ça vous regarde?

Vanité

—Il me semble que M. X... est joliment convaincu de sa valeur!

—Ne m'en parle pas, il se croit tellement important que quand il prend le tramway il paie toujours pour deux!...

Calino rêve de quitter l'administration dont il est un des plus beaux ornements et d'aller, comme le sage, cultiver son jardin. Malheureusement, il lui faut attendre trois ans encore pour avoir droit à la pension de retraite.

—On pourrait bien, a-t-il dit à un collègue, m'attribuer ma pension dès à présent, quitte à me la retenir trois ans avant ma mort.

—Si je mourais, disait en soupirant l'oncle Rapineau — que la goutte tourmentait — ça coûterait de l'argent d'acheter une concession.

Aussitôt, son neveu, qui doit hériter, de répondre de la voix la plus caressante:

—Que ce ne soit pas cela qui vous retienne, mon oncle, je la paierai volontiers!

Le numéro de Noël de la "Vie Heureuse"

Ne tardez pas à vous abonner à la "Vie Heureuse", si ce n'est déjà fait, car toute personne abonnée avant le 8 décembre, recevra, sans aucun supplément de prix, le Numéro de Noël, numéro exceptionnel qui représente une valeur de 15 francs.

De plus, les abonnés seuls pourront prendre part à un concours sensationnel: concours amusant, original, facile, doté de six cents prix d'une valeur totale de dix mille francs.



Le roi des "pick-pockets"

Politicien de San-Francisco, soustrayant \$1,000,000 du fonds de secours.
"Tribune" de Chicago.

COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILLIPS

Notre assortiment de fourrures n'est pas le plus grand, mais nos prix sont justes.

Casques P. L., \$5.00 à \$15.00.

Collets, \$7.00 à \$20.00.

Gantelets, \$7.00 à \$25.00.

Casquettes Hockey SPECIALES pour toute la gente écolière et membres de clubs, 50c chacune.

Jerseys et sweaters vendus à des prix de club.

Sous-vêtements pour Hommes

Nous avons un grand assortiment de sous-vêtements dans les produits Anglais, Ecossais et Canadiens, nos prix sont très raisonnables.

Nous offrons actuellement un lot de sous-vêtements en Laine Naturelle Anglaise, ne rétrécissant pas, valeur régulière de \$2.25, pour \$1.50 chacun.

Demi-bas, tricôt irlandais, à 25c la paire.

Département des Valises et Sacs

Un cadeau de Noël très acceptable.

Nous avons un grand assortiment de valises pour complets et sacs; prix: \$16.00 à \$150.00.

Département des Machines à Coudre

Un Cadeau convenable pour Noël et le Jour de l'An

Petite machine à mains pour les enfants, \$1.50 et \$3.00.

Une plus grande pour \$8.00.

Machine à mains parfaite sous tous les rapports d'après le modèle Wilcox & Gibbs; point fermé et machine sur base en fer, prix \$14.00, avec base en bois et couvercle, \$17.00, avec instruments en acier, au grand complet.

New Leader sur pied, prix \$22.00.

New Leader, avec tête qui se penche, prix \$25.00.

Quelque chose de neuf dans la ligne de machine à Coudre Combinée, une table de Librairie et une Machine à Coudre; quand on ne se sert pas de la machine, la tête, le fil et la roue sont complètement cachés, et vous avez une très jolie Table à Cartes.

Le Clavigraphe Blickensderfer

L'unique machine qui soit transportable.

Le No. 5, \$40.00, pesant 5 livres.

Le No. 7, \$55.00, pesant 7 livres.

Un Remington, No. 6, garanti être en condition de première classe, pour \$45.00.

Nouveautés dans les Mouchoirs de Noël

Mouchoirs en Toile Irlandaise avec ourlet de ¼ pouce, depuis \$1.10 à \$8.50 la douzaine.

Mouchoirs à Initiales, à \$3.00 la douzaine.

Grande variété de mouchoirs en toile brodée avec ourlet.

Grand assortiment de mouchoirs brodés à la main.

Mouchoirs en véritable dentelle Matlese.

Mouchoirs en véritable valenciennaise.

Grand assortiment de mouchoirs en dentelle Pointe de Gemmes.

Dernières nouveautés dans les mouchoirs Duchesse et Rose Point.

5 pour cent de réduction pour les achats au comptant, et attention spéciale aux commandes envoyées par la poste.

Henry Morgan & Co., Ltd

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

POUR NOS JEUNES AMIS

ORPHELINE

Pauvre fille, en baissant les yeux,
Les pieds nus, le front soucieux,
Je vais mendier sur la route;
Sous le ciel, clair ou pluvieux,
Regardant d'un air envieux
Vache qui patt, mouton qui broute.

Je n'ai point d'amis, de parents,
Et mes deux frères, déjà grands,
Sont partis servir la Patrie.
Je n'ai point d'amis, de parents,
Ne soyez pas indifférents :
Un morceau de pain, je vous prie !

Qui veut de moi pour travailler ?
Les poules ont un poulailler,
Et les bêtes ont leur étable ;
Qui veut de moi pour travailler ?
Un petit coin pour sommeiller,
Faites-moi place à votre table.

Une fermière qui passait,
Que tant de peine attendrissait,
Recueillit la jeune bohème :
Une fermière qui passait
Lui dit : "Prends ce verre de lait,
Et ce pain blanc trempé de crème."

Cesse ta lugubre chanson,
Je t'engage pour la moisson,
Que tu sois juive ou chrétienne.
Cesse ta lugubre chanson,
Entre à la ferme sans façon,
Et que ma maison soit la tienne."

Mme Gustave MESUREUR.

"Dans tous les cas, il vous manquera toujours une chose que vous n'avez pas, que jamais vous n'aurez, comme le paon, le manteau de cour, tout ruisselant de pierres précieuses, que forme sa queue.

"Croyez-moi, faites comme tout le monde, admirez; ou bien alors, tenez-vous cois au fond de votre maréage: c'est encore pour vous le moyen le plus pratique de dérober votre laideur et votre méchanceté! De "Mon Dimanche".

LA VRAIE POLITESSE

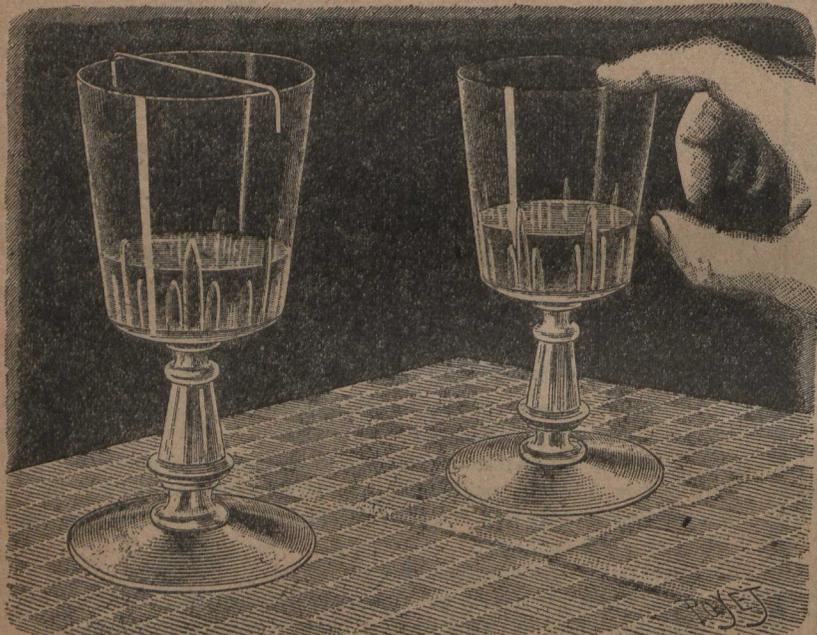
Fritz était un garçon de quinze ans. Un jour, il était allé voir un vieil oncle et une vieille tante qui habitaient l'Alsace.

Vous pensez si les braves gens lui firent fête! On lui donna un verre de cerises conservées dans l'eau-de-vie. Le verre en était tout plein, jusqu'au bord. En le servant, l'oncle Jacques lui disait :

—Tu es bien heureux de pouvoir en manger; c'est ma femme qui les a faites: tu vas goûter quelque chose de bon

Hélas! la bonne femme les avait faites; mais elle avait oublié le sucre! Que voulez-vous? elles étaient atroces, les cerises! mais cela n'empêcha pas Fritz de les manger jusqu'au bout sans sourciller.

Il aimait mieux avaler les cerises que de faire de la peine à ses parents, en laissant voir qu'elles étaient mauvaises. C'était un garçon poli et qui avait bon coeur.



RECREATION

Le fil de fer mélomane

Voici comment au dîner vous pouvez montrer à vos amis du fil de fer dansant au son de la musique.

Posez sur la table deux verres semblables en cristal, remplis d'eau jusqu'au quart de leur hauteur, et placez-les à une certaine distance l'un de l'autre. Versez encore un peu d'eau, soit dans l'un, soit dans l'autre, jusqu'à ce qu'ils donnent la même note lorsque vous les ferez tinter en les frappant avec la lame d'un couteau; en un mot, vous les accorderez à l'unisson l'un de l'autre. Posez maintenant, en travers du premier, un fil de fer très léger, recourbé à ses deux extrémités, et faites chanter le second verre en frottant son bord avec le doigt mouillé.

Les vibrations de ce second verre se transmettent immédiatement à l'autre, et vous en avez la preuve en voyant le fil de fer se trémousser sur les bords du premier verre d'une façon très amusante, et danser ainsi pendant tout le temps que l'autre verre, frotté par le doigt, lui fait de la musique.

LE PAON, LES DEUX OISONS ET LE PLONGEON

Deux oisons furent vivement choqués du spectacle glorieux que donnait un paon en train de faire la roue aux autres oiseaux.

Spontanément, et parce qu'ils étaient sincèrement ravis par le luxe de sa queue multicolore, ces derniers applaudissaient à grand ramage.

Rien ne déplait à ceux qui n'y ont aucun droit comme l'hommage qu'on adresse au mérite.

—En vérité, s'indigne l'un des oisons, admirez donc ses pieds! Sont-ce des pieds, ces échaldas ?

—Ses pieds, cher confrère, je vous en fais grâce; mais que pensez-vous, je vous prie, du chant de cet oiseau? N'est-ce pas une vraie crécelle ?

Et cela menaçait de continuer longtemps sans l'intervention d'un honnête plongeon, qui, sortant de l'eau tout net, leur jeta en plein bec :

—Regardez-vous dans le miroir des eaux, messieurs les oisons, et vous y verrez, à votre tour, vos pieds; prêtez ensuite une oreille impartiale à vos... chants, et peut-être, — je dis peut-être, car je n'en suis pas sûr, — trouverez-vous qu'il y a une différence entre vous et le rossignol!

DEVINETTES

No 88

Pourquoi les ivrognes envient-ils le sort des vitriers ?

No 89

Quels sont les hivers pendant lesquels les femmes ne peuvent se mirer ?

No 90

Pourquoi dans sa fable du chêne et du roseau, Lafontaine eût-il dû, à la place du chêne, mettre un peuplier ?

No 91

Quels sont les forts les plus propres ?

Solution des devinettes publiées dans le No 1181 de l'Album Universel

No 84 — C'est une bourse pleine d'or.

No 85 — Ce sont les oiseaux, parce que lorsqu'ils ont fait choix d'une compagne, ils ne s'envolent jamais sans elle (sans ailes).

No 86 — Je n'en sais rien. — Eh bien! ni moi non plus.

No 87 — C'est la pincette (Lapin VII).

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE
POITRINE PARFAITE AVEC LES
POUDRES ORIENTALES
les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.
Dépot général pour la puissance:

L. A. BERNARD, 1882 Rue Ste-Catherine, MONTREAL

Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centins en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez : Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

Clubs de Hockey
ASSORTIMENT COMPLET
Hockey, Patins et Chaussures
Notre stock est des plus complets et comprend tous articles appropriés pour les EXPERTS
Bâtons de hockey pour club, \$2.00, \$3.00 et \$4.50 la douzaine.
Pantalons de hockey de 75c à \$1.25 la paire.
Patins de 50c à \$5.00 la paire.
Jersey et sweaters, de \$1.25 à 5.00 chacun.
Chaussures pour hockey, de \$1.75 à \$3.50.
Voyez nos chaussures "Featherweight" de 6 ONCES, pour la course, à \$3.50. La plus légère fabriquée.
SPÉCIAL — Patins norvégiens garantis, de 15 pouces, nickelés, \$5.00 la paire. Escompte spécial accordé aux clubs. Demandez notre catalogue.
A. E. BREGENT, 192 Ste-Catherine Est

LES SAISONS PASSENT,
MAIS LA CÉLÈBRE
Eau Minérale de St-Léon
RESTE TOUJOURS LA MEME
En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.
LA ST. LEON WATER COMPANY,
No. 12, Rue Craig Est,
PRES COTE ST-LAMBERT



Belle Montre Gratis
Une montre en or solide pour Monsieur ou pour Dame coûte de \$25 à \$50. Ne dépensez pas votre argent inutilement. Si vous désirez une Montre pour tenir le temps qui sera égale à n'importe quelle Montre en or solide, envoyez-nous votre nom et votre adresse immédiatement et convenez de vendre 10 boîtes, seulement à 25c la boîte des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin qui sont un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les dérangements d'estomac, maux de tête, constipation, désordres nerveux, rhumatisme, maladies particulières aux femmes, laxatif doux, puissant tonique parfait rénovateur des forces. Elles se vendent facilement. Ne manquez pas cette grande chance. Envoyez-nous votre commande et nous vous expédierons les 10 boîtes, franco, par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.50 et nous vous enverrons une Montre.
POUR DAME OU POUR MONSIEUR
la journée même de la réception de l'argent. Nous donnons ces montres pour faire connaître nos Remèdes rapidement, et tout ce que nous vous demandons, quand vous recevrez la montre, c'est de la montrer à vos amis. Des centaines de personnes ont reçu de nos montres et en sont plus qu'enchantées. C'est une grande occasion d'obtenir une belle MONTRE sans avoir à déboursier un sou. Faites demander nos pilules aujourd'hui.
DR. MATURIN MEDICINE CO.,
Watch Dept., 65, TORONTO, ONT.



Calmez ces douleurs



Une seule application de
NERVOL
sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

Complets

Pardessus

POUR LES FETES
OCCASION UNIQUE...

Depuis plusieurs années je suis propriétaire de l'United Tailoring Store au No 325 Boulevard St-Laurent.

Dernièrement je faisais un contrat avec la Cie Semi-Ready, contrat qui m'assure le privilège du Semi-Ready pour toute la rue St-Laurent. Une des clauses de ce contrat est qu'il me faut vendre avant le 1er janvier et avant de commencer la vente des vêtements Semi-Ready jusqu'au dernier complet et pardessus de mon présent stock. Je vendrai donc pour \$8 00 des pardessus qui valent \$12. et \$15, et pour \$7.50 des complets qui se vendent de \$12 à \$15.

Dans la plupart de ces cas il n'est aucunement question du cout, car la nécessité d'écouler pour \$10,000.00 de vêtements en quelques semaines, demande une grande activité.

Je vends \$15. des beaux pardessus d'hiver de \$20. et plus.

Dans aucun cas je ne demanderai plus que le cout de la confection pour un vêtement,

J'invite donc les lecteurs de l'Album Universel à profiter de ces prix exceptionnellement bas.

H. DUBOIS
231 Boulevard Saint-Laurent

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.
La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.



LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme.
Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.
L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.
Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
87, rue St-Christophe MONTREAL L.TEE

L'aventure de Lili

(NOËL D'ENFANT, INÉDIT)

Lili s'éveille en son petit lit tendu de rose, se frotte les yeux que la lumière éblouit, puis, brusquement, saute à terre: "Noël, c'est Noël!" Qu'a-t-il donc apporté le vieux bonhomme à la hotte inépuisable?

Et, là, voilà qui court bien vite, de toute la vitesse de ses petites jambes tordues. Pan! pan! pan! C'est Lili qui frappe trois petits coups à la porte de la grande chambre. — Qui est là? crie la maman. — C'est Lili, répond l'enfant de sa petite voix flûtée. — Entrez! Mais Lili n'a pas attendu la permission, elle a poussé la porte! la voici devant la cheminée, où Noël a laissé comme trace de son passage une grande poupée toute habillée de soie, un service à dinette en porcelaine, ne vous déplaie, des sacs de bonbons... que sais-je encore!

Mais pourquoi son joli sourire s'est-il subitement figé sur son mignon visage? Pourquoi ses yeux rieurs sont-ils prêts à pleurer? Pourquoi cet air si triste à la vue de tant de beaux jouets? Autant de questions que se posent papa et maman, eux qui se réjouissaient tant d'avance du bonheur qu'allait éprouver leur petite Lili tant gâtée; avaient-ils oublié d'apporter quelque jouet désiré par l'enfant; ou bien serait-ce un simple caprice? Non, Lili n'est pas capricieuse. Alors quoi?

— Voyons, qu'as-tu Lili? interroge le père.
— Pourquoi, poursuit la mère, cette figure mécontente, n'es-tu pas satisfaite? Noël ne t'a-t-il pas apporté tout ce que tu lui as demandé?

— Si, répond l'enfant, après quelques instants. Puis éclatant en sanglots, elle ajoute:
— Seulement, c'est vrai, j'en étais bien sûre.

— Qu'est-ce qui est vrai? De quoi étais-tu sûre? lui demande la maman inquiète.

— Eh bien! dit Lili à travers ses larmes, j'étais bien sûre d'avoir, cette nuit, vu le bonhomme Noël et même d'être allée me promener avec lui.

— Voilà, certes, dit le père en riant, une aventure qui n'est ni banale, ni attristante, il me semble? Allons, Lili, viens ici t'asseoir dans le grand lit, entre papa et maman; tu nous raconteras les péripéties de ta fameuse promenade.

Et maintenant, lecteur, voici l'histoire que Lili conta, après que sa maman eût séché les derniers pleurs qui coulaient de ses grands yeux bleus:

"Il y avait longtemps, bien longtemps que je dormais quand, tout-à-coup, j'entendis du bruit et voilà que j'aperçus un vieux bonhomme qui venait de descendre par la cheminée. Oh! je n'ai pas eu peur car, à sa grande barbe blanche, à la hotte pleine de jouets qu'il portait sur son dos, j'avais bien reconnu le père Noël. Je ne bougeai pas de crainte de le voir repartir sans rien laisser. Alors, je le vis prendre dans sa hotte tous les jouets qui sont là: la poupée, le service en porcelaine, les bonbons, tout ça, tout ça..."

Comme il était prêt à s'en aller, voilà qu'il se mit à tousser, oh, mais! fort, très fort... Ah bien! tu sais maman, il fait si froid... Il n'y a rien de drôle à ce qu'il soit enrhumé. Cela me faisait de la peine de l'entendre ainsi tousser. Je pensais: "Pauvre vieux Noël, être obligé de courir ainsi dehors, pour faire plaisir aux petits enfants". J'avais peut-être parlé tout haut car il se retourna de mon côté et murmura: "Tiens, tiens, une petite fille aussi bonne que gentille! Désires-tu un autre jouet? Non, répondis-je, je voudrais bien aller avec toi pour voir comment tu passes dans les cheminées. Il se mit à réfléchir un moment, puis me dit: "Je te le permets puisque tu es une bonne petite fille et que j'espère bien que tu ne m'ennuieras pas en chemin. C'est promis, n'est-ce pas, tu seras bien sage! — Oh! oui, je serai sage, je te le promets, Noël! répondis-je.—Alors dépêchons-nous, fit-il, car je suis très pressé."

Je ne sais pas comment cela se fit mais avant que j'aie pu m'en apercevoir, nous arrivions devant le château; Noël s'arrêta devant une cheminée de laquelle il sortait beaucoup de fumée; je me demandais comment nous allions passer là-dedans; eh bien! là encore comme partout où nous sommes allés ailleurs, je n'ai pas pu comprendre comment on entrait ni comment on sortait.

Une fois dans la chambre où dormaient les petits enfants du château, Noël tira de sa hotte de beaux joujoux, avec tout plein de la dorure; il avait beau en sortir, la hotte était toujours aussi remplie.

Après cela, Noël me mena dans d'autres maisons et partout il laissait des jouets de toutes sortes; seulement plus la maison était belle, plus il laissait de choses.

Enfin, nous étions arrivés à la maison où reste l'homme qui a beaucoup d'enfants, tu sais bien, toi papa, et puis toi aussi maman, la maison là-bas, tout là-bas, près du bois... Oui, les gens qu'on dit si pauvres; eh bien! c'était là. Il ne sortait pas de fumée par la cheminée; je m'approchais pour

entrer et j'entendis l'homme qui disait: "Pauvres petits, ils sont bien heureux de dormir; ils rêvent que Noël leur apporte de belles affaires; ils auront bien du chagrin quand ils se réveilleront car il n'y a pas de danger qu'il vienne chez les pauvres gens. Ah malheur! si seulement on pouvait leur faire manger un peu de viande demain, leur acheter quelques gâteaux... Mais non, ça sera comme tous les autres jours, un peu de soupe et de pain sec; enfin, tant qu'il y aura du pain, ils ne mourront pas de faim."

En entendant l'homme parler, je m'étais mise à pleurer tellement cela m'avait fait de la peine; il y avait bien de quoi, n'est-ce pas, maman... Des petits enfants si malheureux. Et puis après, je pensais que Noël qui était avec moi, allait leur faire une bonne surprise en déposant dans la cheminée les plus beaux jouets qu'il y avait dans sa hotte et les meilleurs bonbons, mais quand je me retournai, Noël avait disparu; j'eus beau l'appeler, il ne revint pas: il était peut-être trop pressé: il y a tant de petits enfants! Et puis après cela... après cela... je ne me rappelle plus... Il n'y a que ce matin, quand j'ai vu tous les joujoux qui sont là que je me suis souvenu de ce que j'avais fait cette nuit. Alors, j'ai pleuré parce que j'ai pensé que les petits enfants du pauvre homme n'auraient rien quand ils se réveilleraient.

Mais si tu voulais, maman... ou bien toi, papa... il y a aussi des jouets dans les magasins, alors... alors, on pourrait bien en acheter... Oui, tu veux bien? Oh! ma petite maman chérie, oh! mon petit papa, il faut que je vous embrasse tous les deux bien des fois, comme ça... comme ça, et puis encore comme ça.

Et voilà comment, à la suite de l'aventure extraordinaire d'une petite fille, il y eût des jouets dans la cheminée, un bon repas sur la table et beaucoup d'espérance... dans une maison de gens bien pauvres.

FERNAND GUYOT.

DE-CI, DE-LA

Les culbutes de Napoléon

Napoléon Ier était un très mauvais cavalier. Il négligeait, parait-il, toutes les règles de l'équitation, montait sans élégance et... tombait souvent.

Sa seule qualité était dans sa fougue: l'Empereur n'avait peur de rien et passait partout. Il se plaisait à franchir les ruisseaux et les haies, laissant à ceux qui le suivaient le soin d'en faire le tour. Et lorsqu'il trouvait quelque obstacle devant lui, il le renversait.

Il allait toujours ventre à terre. Un jour, il pénétra au galop dans Boulogne-sur-Mer. Un petit enfant qui passait dans un chemin étroit lui barre la voie. Napoléon veut éviter un malheur et arrête si brusquement sa monture qu'il vide sa selle et ses étrières et, glissant par dessus le cou du cheval, tombe à côté de l'enfant.

— Sacré mioche! dit l'empereur.
Cet enfant qui avait causé sa chute s'appelait Detaille. Il a été le père du peintre bien connu, Edouard Detaille, de l'Institut.

ASSOCIATION INTERNATIONALE DE LA "JEUNESSE LITTÉRAIRE"

Branche Canadienne

L'Album Universel est heureux d'annoncer à ses lecteurs la fondation d'une société littéraire montréalaise. But: Développer le talent des jeunes littérateurs, et les faire connaître tout en entretenant parmi eux un sage esprit d'émulation. Grâce aux démarches de ses dévoués organisateurs l'Association Internationale de la jeunesse littéraire, (B. C.) sera mise en relations avec l'Association de la jeunesse littéraire de Bordeaux (France) et bénéficiera de ses avantages. L'Association de la jeunesse littéraire s'honore d'avoir pour membres honoraires des écrivains comme Coppée, Leconte de Lisle, Capus, etc. L'année dernière à l'occasion d'un concours dramatique les oeuvres de plusieurs lauréats qui appartiennent à cette association, ont été représentées gratuitement au théâtre d'Eylau à Paris.

Montant du prix d'entrée, 1 dollar, mensualité 50 cts. Membre bienfaiteur, 5 dollars. Envoyer manuscrits d'articles déjà parus à M. Edouard Joyeuse, publiciste, 179 rue St Timothée, Montréal.

Dès réception du montant, une carte de membre actif de l'Association Internationale de la jeunesse littéraire sera expédiée à l'envoyeur. Des salons artistiques seront affectés une fois par mois aux délibérations de la société.

JONAS

Ce nom sur une bouteille d'essence culinaire veut dire
Pureté, Délicatesse et Force
Exigez toujours les
ESSENCES DE JONAS,
HENRI JONAS, Fabricants
MONTREAL.

N'importe Laquelle de ces Chaises pour \$6.75

Ce sont toutes des chaises de salon désassorties et il n'en reste qu'environ quinze.

Quoique les prix de quelques-unes atteignent \$9, tant qu'il y en aura, nous les vendrons à \$6.75 chacune.

Une de ces chaises fera un cadeau utile et acceptable.

Vous pouvez les acheter maintenant et les laisser en entrepôt chez nous jusqu'au jour de l'An, sans frais.

La plupart ont des bras droits arrondis, avec des dos en bois uni, sculpté.

Tous les bras des chaises sont supportés par des barreaux tournés.

Les sièges sont recouverts de soie brocart, dans des nuances différentes de vert, rouge, rose et brun.

Leur rembourrement est sobre et elles sont pourvues de ressorts fortement trempés en acier.

Les montures sont en bouleau et imitation d'acajou.

Tant qu'il y en aura, vous pouvez choisir n'importe quelle chaise à \$6.75.

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaitrice et Mutuelle des Femmes
Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaitrice et Compatissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDÉE? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consultants. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

EPREUVE DE FEMME

ELLE REDOUTE LES QUESTIONS DU MEDECIN

Des milliers écrivent à Mme Pinkham, Lynn, Mass., et reçoivent des conseils précieux, absolument confidentiels et gratuits.

Il n'y a pas d'épreuve plus terrible pour une femme délicate, sensible, distinguée, que d'être obligée de répondre à certaines questions au sujet de maux particuliers, même quand ces questions sont posées par son médecin de famille, et plusieurs continuent à souffrir plutôt que de se



soumettre à l'examen que propose le médecin afin de soigner intelligemment le mal; et c'est pour cette raison que tant de médecins échouent dans la guérison des maladies des femmes.

C'est aussi pour cette raison que des milliers et des milliers de femmes correspondent avec Mme Pinkham, bru de Lydia E. Pinkham, à Lynn, Mass. A elle, elles peuvent confier tous les détails de leur maladie, et grâce à sa grande science, acquise par des années d'expérience dans le traitement des maladies des femmes, Mme Pinkham peut conseiller les femmes malades plus sagement que le médecin local.

Mlle Emérentienne Montreuil, 114 rue Latourelle, Québec, Qué., écrit:

"J'ai souffert pendant huit mois de ce que les médecins appellent dérangement des organes, qui affaiblissait tout mon système et occasionnait des étourdissements. J'allais m'affaiblissant graduellement. J'essayai plusieurs remèdes qui devaient me guérir, mais rien ne me fit de bien jusqu'à ce que j'eusse essayé le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et il me fit tant de bien et si rapidement que je pouvais à peine y croire. J'aurais avec joie payé \$25.00 pour cette première bouteille, car elle me mit sur la voie de la santé et cinq bouteilles me guérirent.

"Je suis des plus reconnaissantes pour la santé splendide et robuste que m'a donné le Composé Végétal et je le recommanderai en termes enthousiastes à toutes mes amies et connaissances, car il mérite toutes les louanges qu'on en peut faire."

Des preuves innombrables établissent le fait qu'aucun remède au monde ne vaut le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour redonner la santé aux femmes.



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons. J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

Droits individuels absolus

(CONSIDÉRATIONS INÉDITES, ÉCRITES POUR L'ALBUM UNIVERSEL)

Dans son fameux ouvrage intitulé: "L'Esprit des Lois", Montesquieu dit: "Les lois dans leur signification la plus générale, sont les rapports nécessaires résultant de la nature des choses; en ce sens que tout être a ses lois. La divinité a ses lois; le monde matériel a ses lois; les esprits supérieurs à l'homme leurs lois; l'homme ses lois.

Ceux qui prétendent qu'une fatalité aveugle produit ce qui arrive dans le monde, sont coupables d'une grande absurdité. En effet, y a-t-il rien de plus absurde que de prétendre qu'une fatalité aveugle peut agir sur des êtres intelligents? On peut voir par cela que ces fameux droits individuels dont on parle tant, n'existent que jusqu'à une certaine étendue.

"La création de ce monde elle-même, semble un acte arbitraire. Il en est de même de la création de l'homme et des lois qui nous gouvernent."

L'homme comme être physique, est comme tous les autres corps, gouverné par des lois invariables. Comme être intelligent, il transgresse à tout moment les lois établies par Dieu et change celles qu'il a lui-même établies. Il est laissé à sa propre direction, quoiqu'il soit un être limité, sujet, comme tous les êtres mortels, à l'ignorance et à l'erreur. Il perd même parfois le peu de connaissance qu'il a et est entraîné par des milliers de passions impétueuses. Un tel être peut à chaque instant oublier son créateur; c'est pour cela que Dieu le ramène à ses devoirs par les lois de la religion. Un tel être peut à tout moment s'oublier lui-même; la philosophie y a pourvu par sa loi sur la moralité. Créé pour vivre en société, il pourrait oublier ses semblables; les législateurs lui ont, par des lois politiques et civiles tracé ses devoirs.

L'homme à son état naturel a déjà une connaissance de Dieu et de sa propre faiblesse. Ses craintes et ses appréhensions sont excessives. Il a été démontré et prouvé que le sauvage seul, dans une forêt, tremble au bruissement des feuilles et fuit devant la première ombre. Il se croit inférieur à l'animal qu'il rencontre; et ce n'est que lorsqu'il se joint à d'autres que cette crainte disparaît.

L'augmentation en nombre augmente la force et l'utilité de l'association, donne de la bravoure à l'homme, et de la vient son désir de conquête.

Hobbes demande: "Pourquoi l'homme serait armé et pourquoi les portes de sa demeure seraient fermées à clef, s'il n'était pas naturellement en état de guerre?" Mais il n'est pas évident que cet état de société n'a lieu seulement que lorsque les hommes se réunissent ensemble; mais en tout temps, lorsqu'il s'agit d'attaque ou de défense.

En dehors de sa faiblesse comme individu, l'homme reconnaît aussi ses besoins. De là une autre loi de la nature qui l'oblige à chercher sa nourriture. "La crainte, dit Montesquieu, porterait les hommes à se fuir, les uns les autres, mais cette crainte étant réciproque, les induit à se réunir."

Les lois sont nécessaires pour gouverner tout le monde de la même manière, de même que des pénalités sont nécessaires pour forcer les hommes à obéir à ces lois.

Le "droit individuel" ne peut être poussé aussi loin que l'ont prétendu récemment et publiquement les messieurs McLaren, de Buckingham. Aucun individu n'a le droit divin ou humain, de s'emparer du droit d'autrui. "Je puis vouloir me suicider, tout en reconnaissant que c'est contre les lois de Dieu et des hommes. Cependant, je pourrais prétendre que je n'ai pas demandé à être créé. Je n'ai rien eu à faire avec ma naissance et l'on ne me demandera pas quand je voudrai mourir. Je ne sais pas d'où je viens, ni où j'irai. Ainsi, dans cet état d'incertitude, dans lequel je me trouve, au sujet de ma vie future, et avec la connaissance positive que je n'ai pas été consulté sur mon entrée dans ce monde de vicissitudes, où il faut travailler pour les nécessités de la vie, je n'ai personne à consulter sur ma mort et puis me suicider."

D'après la manière de voir des MM. McLaren, le suicide serait ainsi légitimé. "L'indépendance absolue des individus" enlève toutes obligations envers la société et envers ceux que nous sommes obligés de protéger et dont nous devons prendre soin, de même que les "droits individuels" donnent cours aux passions de toutes sortes en dépit des lois de Dieu et des hommes.

Ce n'est pas une saine doctrine et il est heureux que ce ne soient pas les ouvriers, mais bien les patrons, qui en soient les promoteurs.

Le droit individuel est le premier instinct sauvage d'une nature insoumise. On peut en avoir un exemple dans les grandes foules. Qu'une panique survienne, les plus forts renversent les plus faibles pour se sauver. C'est leur droit individuel absolu de se tirer du danger, même au coût de plusieurs vies.

Il en est ainsi partout avec cette partie égoïste de la société.

Les ouvriers ne se réunissent ensemble que lorsqu'ils deviennent plus éclairés, plus civilisés. On peut dire que le christianisme leur a donné la grâce divine qui leur fait aider leurs confrères à devenir meilleurs. De tels ouvriers ne songent pas aux droits individuels. Ce sont ces hommes qui ne veulent pas se réunir à aucune société qui leur demande d'aider à leurs compagnons de travail qui croient aux doctrines des droits individuels et les pratiquent. Leur maxime est: chacun pour soi, sans considérer qui périra dans ce combat pour la vie, qui se consumera dans la pauvreté et la maladie, quelle âme sera perdue. Chacun pour soi; et ainsi ils exercent leurs "droits individuels absolus" et demeurent insoumis aux lois de Dieu et des hommes.

Où va-t-on chercher des autorités pour cette absurde doctrine des "droits individuels absolus"? Il est certain que le Christ ne l'a jamais enseignée. Il est venu sur la terre aider à tous les hommes, et même mourir pour eux. Notre civilisation ne l'enseigne pas; car nous sommes gouvernés par des lois protégées par la force armée. Cette doctrine qu'elle soit mise en pratique par certains patrons ou par toute autre personne, est mauvaise, pernicieuse à l'extrême et ne peut faire aucun bien ni à l'employé ni à l'employeur. Plus un homme se sacrifie pour le bien des autres, plus on le considère comme un patriote et un grand homme.

Que tous les ouvriers aient donc pour devise: "Coalition et abnégation" envers leurs compagnons de travail et non ces mots barbares, anti-chrétiens: "droits individuels absolus". Laissez aux patrons égoïstes et à tous ceux qui les suivent, cette expression dans le sens qu'ils lui donnent et qu'ils veulent mettre en pratique.

LA CRECHE

Chez les Soeurs de Miséricorde

Voici venir bientôt — dans quelques jours — les fêtes de Noël. Et, parce que sans cesse l'homme se hâte vers ce qu'il croit être son plaisir, beaucoup songent déjà au moyen de varier l'approvisionnement et le dispositif de l'"arbre de Noël", qu'ils se donneront la joie d'offrir à leurs enfants. Rien de plus légitime. Et l'on comprend que les marchands se fournissent richement, pendant que dans les ouvroirs et les chapelles on prépare les "enfants Jésus". Il serait à désirer seulement que l'on se préoccupât davantage de s'inspirer des idées de miséricorde que du seul de sa Crèche, le grand miséricordieux, Jésus de Bethléem, préche à nos âmes égoïstes. C'est pourquoi nous voulons proposer, pour 1906, aux pères et mères de familles qui nous lisent, de suspendre à l'arbre de Noël de leur maison ou de placer sur le foyer de leur cheminée près des souliers des enfants un petit bas, dont on fera une amonière, et qu'on enverra ensuite, chargé de gros sous ou de pièces d'argent ou même de monnaies d'or, à la Crèche des bonnes Soeurs de Miséricorde, 470 rue Dorchester Est, à Montréal.

Cette oeuvre qu'accomplissent nos religieuses de Miséricorde, à la Maternité et à la Crèche, est admirablement humaine en même temps qu'éminemment chrétienne.

Nous avons naguère la bonne fortune de nous en convaincre "de visu", en assistant à la réunion annuelle des Dames Patronesses de la Crèche, chez les Soeurs de Miséricorde.

Au dire de M. l'aumônier de l'oeuvre, cette réunion c'était "une fête de famille", car c'était des mères qui étaient là, des mères selon la grâce sinon selon la nature, comme parlait autrefois Monsieur Vincent de Paul... "des mères, qui s'occupent noblement de travailler pour ces chers petits, qui sont marqués avant que de naître du signe de la honte et viennent à la vie par la voie douloureuse..."

Mais, si dévouées qu'elles soient, les Dames Patronesses de l'oeuvre de la Crèche, qui savent pourtant si délicatement tourner vers leurs frères protégés les bien-faisances que suscitent leurs bonnes grâces, ne réussiront jamais complètement dans leur oeuvre d'assistance et de miséricorde, si on ne les aide généreusement et si, de partout, on ne leur renvoie le "petit bas de Noël" bien rempli.

Veut-on des chiffres? L'an dernier les bonnes Soeurs ont reçu \$375.00 du gouvernement. Ce n'est pas lourd! Les Patronesses de l'oeuvre ont versé \$1,172.49. C'est quelque chose. Enfin les Dames Patronesses ont su trouver \$2,171.12. C'est encore mieux. Mais au total, cela donne exactement \$3,718.61, rien de plus. Or, c'est

Plus de Surdité!

Offre généreuse d'un livre Gratuit à toutes les personnes sourdes qui désirent entendre.



Les sourds de tous les pays se réjouiront de tout leur coeur de la nouvelle cure, digne de confiance, de la surdité. Cette cure rend l'ouïe, dans bien des cas qui jusqu'ici avaient été considérés comme désespérés.

Afin que chacun puisse connaître cette cure — de toutes façons la meilleure connue pour rendre l'ouïe — le spécialiste qui a perfectionné cette nouvelle méthode, toute de succès, a écrit un livre très intéressant et très utile, qu'il enverra absolument gratuit à toute personne atteinte de surdité. Ce livre montre, de la façon la plus claire, les causes de la surdité et des bruits de la tête, et il indique la façon de reconnaître clairement et distinctement le sens de l'ouïe. Des dessins soignés, concernant les passages compliqués de l'oreille, et faits par les meilleurs artistes, illustrent ce livre.

Sproule, le spécialiste de la Surdité, auteur de ce livre désirable, a pendant vingt et un ans fait des recherches complètes au sujet de la surdité et des bruits de la tête, et sa nouvelle cure de la surdité, cure qui couronne le succès, est la récompense de toutes ses patientes études. Actuellement il désire que tous ceux qui souffrent de la surdité à un degré quelconque, apprennent comment la science peut vaincre cette cruelle maladie.

Ne négligez pas plus longtemps votre surdité! Ecrivez aujourd'hui même pour demander ce livre et apprenez comment on rend l'ouïe promptement et pour toujours. Nombreux sont les personnes qui naguère, croyant que leur surdité était incurable, entendent parfaitement maintenant, pour avoir suivi les avis donnés dans les pages de ce livre.

Ecrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées, coupez le coupon concernant ce livre gratuit, et envoyez-le par la poste à: Deafness Specialist Sproule, 409 Trade Building, Boston. Ecrivez en français ou en anglais, le livre est en français.

Coupon du livre Gratuit M. Sproule, spécialiste de la Surdité, prière de m'envoyer votre nouveau livre concernant la cure de la Surdité et des bruits de la tête.

NOM.....

ADRESSE.....

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir



vos poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.



Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

Vaut mieux être certain que dans le doute au sujet du remède à donner au bébé

De nos jours, où les remèdes abondent, les mères ne sauraient être trop prudentes dans le choix des remèdes à donner au bébé. En employant

Le Trésor des Mères et des Nourrices,



nombre de mères ont surmonté les maladies de leurs bébés; c'est un remède qui compte 60 ans d'existence. Ne contient pas une goutte de matière nuisible.

Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.00

National Drug & Chemical Co., Ltd. Seuls propriétaires, MONTRÉAL.

Catarrhe! Catarrhe!

Un traitement de deux semaines, envoyé gratis à tous ceux qui sont atteints de cette déplorable maladie. Nous l'envoyons gratis comme preuve que nous avons le meilleur remède connu pour cette affliction. Faites-le demander aujourd'hui en envoyant cinq timbres de 2c. pour frais de poste et d'emballage.

Adressez :

The Dr. Maturin Medicine Co. TORONTO, ONT.

Si

vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer...



N'oubliez pas de l'envoyer

A. F. DECHAUX

No 62, rue Ste-Catherine E

Spécialité de teintures de soieries et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

\$9,228.27 qu'il a fallu déboursier pour payer la nourriture des bébés, la pension des nourrices et des bonnes, le chauffage, l'éclairage, la taxe de l'eau — oui! la taxe de l'eau, soit \$534.00? — et le reste. Par conséquent, c'est \$5,509.66 qui manquaient au budget! Pour couvrir ce déficit, les Soeurs de Miséricorde se sont faites mendiante, elles sont allées tendre la main par la ville, par la campagne... Et certains gros messieurs, retirés dans quelques gras fromages administratifs, haussaient peut-être les épaules et disaient en les voyant passer: "Ça quète toujours". Eh! comment voulez-vous qu'elles fassent pour joindre les deux bouts? Ce n'est pas assez sans doute que ces filles du Bon Dieu se vouent aux oeuvres de miséricorde, il faut encore qu'elles subissent l'humiliation d'être parfois si étrangement méconnues!

Ah! qu'elle était bien inspirée la distinguée secrétaire des Dames Patronnesse — Mme Huguenin — quand elle disait: "Voilà terminé le rapport de la secrétaire, il ne lui reste plus qu'à rendre hommage au zèle des Dames Patronnesse, et regardant plus loin en arrière, à l'incomparable religieuse qui consacre toute son intelligence et toute sa délicatesse à nous alléger la tâche de bien faire. La bonne religieuse, continuait "Madelaine", tisse le canevas, elle prépare les modèles, elle assortit les perles et les soies, et bien souvent elle confectionne seule, avec quel art! la précieuse broderie, dont elle nous abandonne le mérite..."

Heureux étions-nous d'entendre ainsi délicatement célébrer les louanges de ces âmes généreuses, qui se vouent aux oeuvres de miséricorde, à la Crèche comme à la Maternité.

Cette oeuvre, disions-nous est admirablement humaine en même temps qu'éminemment chrétienne. Et, en effet, qu'y a-t-il de plus humain que de venir au secours des tout petits, de ceux qui sont abandonnés avant même que de naître ou tout de suite après leur naissance? Qu'y a-t-il de plus humain que de donner des mères à ceux qui n'en ont plus, sitôt qu'ils ont vu le jour? Et qu'y a-t-il aussi de plus chrétien que de pourvoir au baptême, à l'enfance pure et digne, à la première éducation de ces innocentes victimes? Qu'y a-t-il de plus chrétien que de bénir ceux que le monde bannit, parce que leurs parents furent coupables?

Ces pauvres petits! Savez-vous l'appel qu'on fait en leur nom aux âmes généreuses, à qui l'on s'adresse pour la collecte de Noël, la collecte dite du "petit bas"? Ce qu'elle est touchante! Nous la publions ici, trop heureux que notre "Semaine" se fasse le porte-parole de cette voix si pure:

LA PRIERE DU TOUT PETIT!...

"Je suis un tout petit enfant. La Crèche m'a recueilli à ma naissance; elle abri-

te depuis ma fragilité et ma faiblesse. Je gazouille encore à peine, mais je tends vers vous, mon bas tout blanc, dans une grande prière; voyez ce tout petit bas, tout petit, l'aumône la plus légère tiendra une grosse place dans le tissu léger de ma chaussette!

"Donnez, belles Dames et bons Messieurs, aux petits enfants comme nous; donnez aux êtres abandonnés qui n'ont pas de mère, pas de berceaux! Ils n'ont rien, rien que votre charité!

"Donnez-nous sans compter, parce que nous sommes les innocents dont les âmes sont bien blanches! Tous les sourires que vous amènerez sur nos lèvres enfantines, jetteront des grâces et des bonheurs sur les têtes de vos chéris, à vous, nos bienfaiteurs!

"Petits enfants choyés et heureux, nous vous tendons aussi notre petit bas; laissez-y tomber les gros sous qui payent vos bonbons. Accordez-nous le sacrifice de vos friandises, ô jolis anges de la terre, et le bon Jésus, dans la nuit divine que nous attendons, déposera tout au fond de vos minottes bottes, le merci du Petit Noël et de ses petits pauvres de la Crèche.

"Voilà le petit bas de Noël, belles Dames, bons Messieurs, jolis enfants, prêtez généreusement aux bébés malheureux, c'est Jésus qui paie les dettes des enfants sans nom, sans mère et sans berceau".

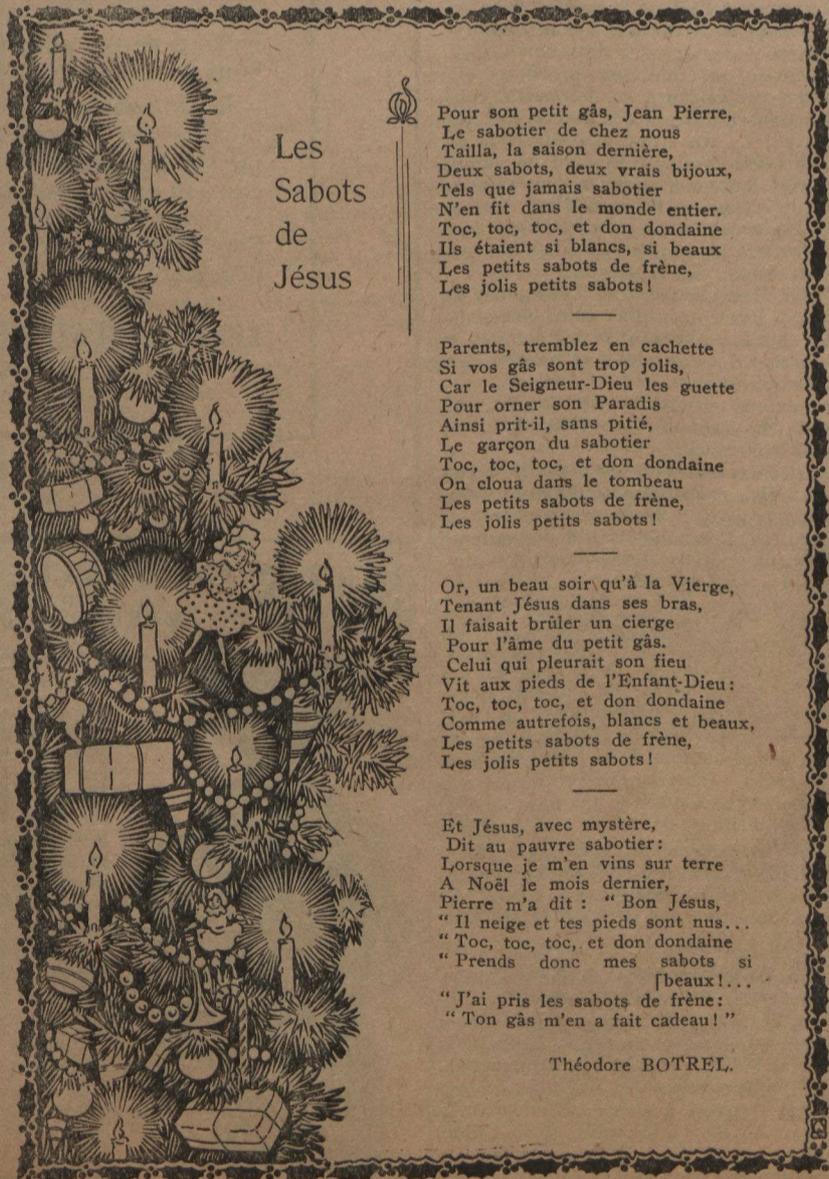
Cet appel est touchant; nous ne doutons pas que, cette année encore, il trouvera le chemin de bien des coeurs et fera s'ouvrir bien des bourses. Que n'arrive-t-on à combler le déficit, dont nous parlions tantôt!

La Crèche de la miséricorde à Montréal a été inaugurée le 21 novembre 1898 par Mgr l'archevêque. Il y a juste huit ans qu'elle existe. L'an dernier, c'est à cinq cents enfants qu'elle offrait un asile; depuis huit ans, c'est sans doute à plus de trois mille petits abandonnés qu'elle a procuré des berceaux! N'est-ce pas une belle oeuvre?

De "La Semaine Religieuse de Montréal".

LE RETOUR DE LA MESSE DE MINUIT

Tel est le titre, vous l'avez vu, de notre frontispice, belle page artistique due au poétique et talentueux crayon de notre collaborateur et artiste canadien très distingué, M. Edmond J. Massicotte. Dans ce dessin M. Massicotte a mis une émotion intense et un réel talent, qui feront que l'on conservera précieusement le frontispice de ce numéro de Noël. Car, les dessins de M. E. J. Massicotte sont tellement prisés par les amateurs éclairés, que, nous dit-on, cet artiste se propose de réunir son oeuvre en un superbe album, auquel, d'avance, nous souhaitons un franc succès.



Les Sabots de Jésus

Pour son petit gâs, Jean Pierre, Le sabotier de chez nous Tailla, la saison dernière, Deux sabots, deux vrais bijoux, Tels que jamais sabotier N'en fit dans le monde entier. Toc, toc, toc, et don dondaine Ils étaient si blancs, si beaux Les petits sabots de frêne, Les jolis petits sabots!

Parents, tremblez en cachette Si vos gâs sont trop jolis, Car le Seigneur-Dieu les guette Pour orner son Paradis Ainsi prit-il, sans pitié, Le garçon du sabotier Toc, toc, toc, et don dondaine On cloua dans le tombeau Les petits sabots de frêne, Les jolis petits sabots!

Or, un beau soir qu'à la Vierge, Tenant Jésus dans ses bras, Il faisait brûler un cierge Pour l'âme du petit gâs. Celui qui pleurait son feu Vit aux pieds de l'Enfant-Dieu: Toc, toc, toc, et don dondaine Comme autrefois, blancs et beaux, Les petits sabots de frêne, Les jolis petits sabots!

Et Jésus, avec mystère, Dit au pauvre sabotier: Lorsque je m'en vins sur terre A Noël le mois dernier, Pierre m'a dit: "Bon Jésus, "Il neige et tes pieds sont nus... "Toc, toc, toc, et don dondaine "Prends donc mes sabots si beaux!..."

"J'ai pris les sabots de frêne: "Ton gâs m'en a fait cadeau!"

Théodore BOTREL.



Clark's Corn Beef Le boeuf salé de Clark

Vendu en boîtes hermétiquement fermées. Le Boeuf Salé de Clark est une viande de première qualité, sans os ni parties inutilisables. Ouvrez la boîte et vous avez un mets délicieux et prêt pour la table. S'apprête très bien aussi en pâtés, etc. Procurez-vous-en dès aujourd'hui.

Wm. Clark, Mfr., - Montréal

Essence Concentrée POUR

Liqueur de Chartreuse JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liqueur de Chartreuse des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures liqueurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile.

Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la malle.

Prix du flacon 25 Cents

DÉPOSITAIRES: La Cie des Laboratoires S. LACHANCE, LIMITEE 87, Saint-Christophe, Montréal

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent



L'Art d'être Belle

PAR LA MÉTHODE DE MADAME MARIE

Traitement électrique des soins du visage effaçant radicalement les marques de la Petite Vérole, rides, taches, points noirs, poils follets, taches de rousseur, enfin garantit de restaurer votre teint et les traits de votre visage à la beauté et la jeunesse. Massage scientifique pour le visage et le cuir chevelu. Développement et réduction du buste. Essayez: La Préparation de la Beauté de Madame Marie, c'est la meilleure et la plus pure, et "l'Électrique", la "Crème de la Beauté" (nourriture pour la peau) préviennent et enrayent les rides. \$4.00 pour les deux (envoyées franco).

MADAME MARIE 435 rue Ste-Catherine Ouest

Édifice Inglis. Tel. Up 3079. Incluez un timbre pour réponse.



DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adresse: B. P. 7, St Sauveur, Québec, Canada.

Un Cadeau Extraordinaire

A VOS ENFANTS



Pour 50c. ou \$1.00 par
semaine

A l'occasion des fêtes du nouvel
an, nous suggérons aux pères
de familles l'acquisition au nom de leur
enfant d'un magnifique terrain au

PARC Mont-Lasalle

La facilité de paiement
rend l'acquisition d'un
lot à la portée de toutes
les bourses

PRIX: \$165.00 à \$450.00

\$2. ou \$3. Comptant

Balance, 50c. à \$1.00 par
semaine.

Sans Intérêts ni Taxes

Pas de temps spécifié pour la cons-
truction, vous pouvez bâtir quand
bon vous semblera.

Sans efforts et sans sacrifice
vous assurez un héritage
solide à vos enfants.

Situation du Parc Mont-Lasalle

Situé des limites nord de Maison-
neuve à la Côte Visitation, entre
Rosemont et la propriété du Collège
Mont La Salle, continuation des aven-
ues Bourbonnières, Orléans, Projetée,
Jeanne d'Arc, Pie IX et Desjardins de
Maisonneuve, le Parc Mont La Salle est
le site le plus élevé de Montréal à part
la montagne. Les tramways de la rue
Pie IX traverseront vos terrains au
printemps. Alors ils auront presque
doublés en valeur.

BOUR Y ALLER

Prenez les tramways rue Ontario,
débarquez rue La Salle, quelques mi-
nutes de marche passé le collège vous
y amènent.

CHARRUAU & DAoust

Courtiers d'immeubles

6 à 10 Edifice "La Presse"
MONTREAL.

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

De temps à autres, un point noir in-
dique une caverne formée par la glace
mouvante où des crevasses s'ouvrent sur
des profondeurs insondables; plus loin,
une masse de rochers énormes indique
la limite de la rivière de glace. Lors-
que les nuages flottent au-dessus du lac,
tandis que le soleil illumine le glacier, l'oeil
contemple un coin du royaume des fées. Il
faut traverser les crêtes couvertes de gla-
ciers pour atteindre ce lieu enchanteur;
elles semblent suspendues dans l'air, revê-
tues de leur éclatante toilette, et dédai-
gnent la terre sous leurs pieds. Les nuages
glissent sur la surface du ciel, à travers le
glacier même. Le royaume des fées est
toujours là; ses créneaux neigeux sont en
sentinelle et gardent ses secrets; et le
brouillard et la vapeur obscurcissent le sen-
tier ouvert devant les pas des audacieux
quelques minutes auparavant.

A partir du lac Louise, l'ascension, jus-
qu'aux lacs Miroir et Agnès, est facile, à
pied ou à cheval. Ce dernier lac, le plus
élevé (6,280 pieds), est situé à deux milles
et quart environ de l'hôtel, et la route est
belle. C'est un bassin d'environ un tiers
de mille de longueur sur un demi-mille de
largeur, encaissé entre les falaises du mont
Beehive. On n'en a jamais sondé la profon-
deur.

Une cascade tapageuse charrie les eaux
du lac Agnès au lac Miroir — peu éloigné
— à une hauteur de 6,500 pieds. Ce petit
lac ressemble à une perle enchâssée dans le
sein de la montagne, et le mystère de ses
eaux riantes s'accroît de l'absence d'un dé-
bouché visible. Les pics des environs se re-
flètent dans ses eaux bleues. Dans les en-
droits abrités, les myosotis, les anémones,
les belles de nuit percent à travers les lits
de fougères. C'est un jardin alpin, et les
cimes éternelles sont bien dignes de monter
autour de cette gemme.

Deux vallées renommées par leurs pay-
sages se trouvent à l'est de Laggan: la val-
lée du Paradis, la plus rapprochée du lac
Louise, entre les monts Sheol et Temple;
la vallée des Dix Pics, comme son nom l'in-
dique, bordée par dix sommets géants.
La vallée du Paradis, malgré sa largeur et
en raison de l'altitude des montagnes qui
l'entourent, ressemble à une toute petite
ouverture pratiquée artificiellement. On
y entre protégé par l'ombre du mont Sheol,
une crête de 10,000 pieds, composée de cou-
ches de roches superposées. Un ruisseau si-
nueux coule dans la vallée en suivant les
accidents de terrain: sur ses versants des
bouquets d'épinettes croissent aux endroits
où ces arbres ont pu prendre racine. De
l'autre côté du vallon, la masse imposante
du mont Temple se dresse; c'est l'une des
plus hautes montagnes de la région. Elle
forme un mur à l'est de la vallée, et sa fa-
çade se compose d'un pic central appuyé
sur deux robustes épaules de rochers. Assi-
sée sur assise, précipice sur précipice, elle
s'élève des profondeurs, où les petits ruis-
seaux murmurent, jusqu'à la région des nei-
ges éternelles. Au crépuscule, derrière les
cimes, le soleil décline, ainsi qu'une lampe
qui s'éteint lentement derrière des rideaux
de fer, en labourant l'espace d'une traînée
de blanche clarté, d'un sillage frissonnant
où vont naitre les étoiles, pareilles aux pâ-
querettes le long des ruisseaux.

Le mont Temple mesure 11,535 pieds de
hauteur; à l'exception d'un coin, où les dé-
bris ont formé un versant à pente douce de
quelques centaines de pieds, sa paroi à l'est
est presque verticale.

Mentionnons en passant les Pinacles, 10,-
000 pieds de hauteur; la Mitre, le mont
Lefroy, 11,290 pieds.

La vallée des Dix Pics est parallèle à cel-
le du Paradis sur l'autre côté du mont Tem-
ple. On y trouve le lac Moraine, peuplé de
belles truites. Des campements permanents
y sont érigés pour la saison et mis à la dis-
position des explorateurs.

Du lac Moraine, la Tour de Babel est d'un
accès facile. Les monts Deltaform et Hun-
gabec sont les deux pics les plus remarqua-
bles sur la voie élevée. Ce dernier est un
colosse de 11,305 pieds de hauteur, d'une
conformation toute particulière. Il pro-
jeté un pic triangulaire à 11,000 pieds dans
les airs, et ressemble à la lettre capitale
grecque Delta. C'est ce qui lui a valu son
nom. Le lac Ossa, situé à une hauteur tel-
le qu'il n'est libre de glace que pendant
cinq semaines de l'année, a été surnommé,
par une traduction du mot indien, lac de
Glace. (A suivre)

UN CANADIEN

Journal de la Jeunesse.—Sommaire de la
1774e livraison, 1 décembre 1906.—La sor-
cière du Vésuve, par Gustave Toudouze.—
Le lancement des grands navires modernes,
par Daniel Bellet.—L'enfant aux fourrures,
par Adrien Remacle.—Au pays de Jeanne
d'Arc, par Auguste Lepage. Abonnement:
France, un an, 20 fr.; six mois, 10 fr. Union
postale, un an, 22 fr.; six mois, 11 fr. Le
numéro, 40 centimes. Hachette et Cie, bou-
levard Saint-Germain, 79, Paris.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la for-
me et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à
toute femme qui nous le demandera par lettre con-
tenant trois timbres poste de 2 cents. Le système fran-
çais du développement du buste inventé par Madame
Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pou-
voir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des
femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent
secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom.
Notre livre est admirablement illustré de portraits sur
le vif montrant les femmes avant et après l'emploi du
système corsine.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous
faisons parvenir nos traitements à nos clientes améri-
caines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

ALMANACH DU PEUPLE

L'Almanach du Peuple pour 1907 contient
les portraits de Sa Sainteté Pie X, et de tous
les archevêques et évêques de la province; la
liste complète des membres du clergé; les por-
traits et notices biographiques de Sa Majesté
Edouard VII, de leurs Excellences le Gouver-
neur général du Canada, le lieutenant-gouver-
neur de Québec, le Président de la République
française, de tous les ministres et députés fédé-
raux et provinciaux, de tous les sénateurs et
conseillers législatifs de la province de Qué-
bec, des Canadiens-français qui occupent des
positions officielles aux Etats-Unis, des dispa-
rus en 1906; conte de Noël, "La Hère", par M.
Louis Fréchette; scène de moeurs électorales,
par M. A. D. Decelles; Petit traité de politesse
et de savoir-vivre, par Françoise; Leçons d'hy-
giène pratiques, par le docteur E. F. Panneton;
le Petit coup, par Mme Dandurand; le Danger
des énormes fortunes aux Etats-Unis, par M.
O. Moffet; l'A. B. C. Canadien; les Ephémé-
rides de 1906; les Observations météorologi-
ques de l'observatoire du Collège McGill; les
budgets de 1906 du Canada, de la province de
Québec, de la ville de Montréal, de la ville de
New-York; Notre avenir dans nos mains, par
Mme de Thèbes; la conquête de l'air, par San-
tos Dumont; les mystères de la double vue, par
Kholdah; le tableau magique, permettant de
trouver l'âge d'une personne à son insu; de la
banane dans l'alimentation; l'Oracle de 1907;
bons mots, recettes, etc.

L'Almanach du Peuple pour 1907 renferme
plus de 300 portraits et gravures, et est impré-
mé sur beau papier satiné. Format 5 x 7 1/2 pou-
ces, 416 pages. Prix broché, 15c (franco, 5 cents
en plus); relié, 40c (franco, 7 cents en plus).
Sera en vente chez tous les libraires vers le 15
décembre.

Librairie BEACHEMIN Limitée, Editeurs,

256, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL

GRATIS— Cette BELLE ECHARPE en FOURRURE

CETTE BELLE ECHARPE, EN RICHE FOURRURE NOIRE,
MESURE PLUS DE 56 POUCES DE LONGUEUR



Elle est confectionnée à la dernière mode de New-York,
en belles peaux choisies; elle a six belles queues, en mar-
tre noire, bien fournies, est pourvue d'une chaîne de col.
Cette Echarpe est égale, en apparence, aux fourrures de la
plus haute qualité. Afin d'introduire et de faire connai-
tre rapidement notre merveilleux Remède de Famille, les
Pilules Végétales du Dr Maturin, (remède par excellen-
ce contre la pauvreté et l'impureté du sang, l'indigestion,
le rhumatisme, la constipation, les désordres nerveux, la
maladie des reins, le catarrhe et les faiblesses particu-
lières aux femmes, parfait novateur des forces vitales),
nous désirons quelques agents honnêtes dans chaque lo-
calité pour recevoir nos belles fourrures.

N'envoyez pas d'argent—Nous nous fions à vous. En-
voyez seulement que votre nom et votre adresse et con-
venez de vendre 10 boîtes de nos Pilules, à 25c. la boîte,
et nous vous les enverrons, franco, par la poste. Cha-
que client qui achète de vous une boîte de pilules, reçoit
un joli article de bijouterie que vous lui donnez. Cela
vous aide à faire vos ventes rapidement. Lorsque vous
aurez vendu les 10 boîtes de pilules, envoyez-nous l'ar-
gent \$2.50 et nous vous enverrons sans délai, une Belle
Echarpe. N'oubliez pas que cette Echarpe est d'une
qualité tout à fait supérieure. Adressez: THE DR. MA-
TURIN MEDICINE CO., Dépt. 39, Toronto, Ont.

Tel. Est
2224 **SIRARDOT** Restaurateur
Français
DINER ET SOUPER 35c
ECCAROTS 40c LA DOUZAINÉ. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.

OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m., †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.15 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.

ST. JOHN, N. B., HALIFAX, †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m.
VANCOUVER, *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIÈRES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.

OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.55 a.m., †5.00 p.m.
ST GABRIEL, †8.55 a.m., †5.00 p.m.
STE AGATHE, †8.45 a.m., *9.15 a.m., †4.45 p.m.

NOMININGUE, †8.45 a.m., †4.45 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Mardi, jeudi et samedi. § Dimanche seul. † Quotidien excepté le samedi. ‡ Samedi seul.

A. F. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

FETES DE NOEL

...ET...
DU JOUR DE L'AN

Québec . . . \$4.90	Toronto . . \$10.00
Sherbrooke . 3.35	Hamilton . 10.65
Ottawa . . . 3.50	London . . 12.95
Détroit . . . 15.00	Port Huron. 14.85

Et tous les autres points au Canada, ainsi que Massena Springs, N.-Y., Rouses Pt., N.-Y., Island Pond, Vt., et les stations intermédiaires et retour, au prix d'un

BILLET SIMPLE de première Classe

Bons pour aller les 24, 25, décembre. Limite de retour, 26 Déc., 1906. Aussi départ Déc., 31, 1906 et janvier 1, 1907. Limite de retour, janvier 2, 1907.

Billets et un tiers de 1ère classe.

Bons pour aller 21, 22, 23, 24, 25, 28, 29, 30, Déc., 1906 et janvier 1, 1907. Limite de retour, janvier 3, 1907.

Pour billets et renseignements complets s'adresser aux

BUREAUX DES BILLETS, 137 rue St Jacques. Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.



Tél. Bell EST 2141

Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT : — Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a. m., L'Épiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

4.30 P. M. Pour l'Épiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Épiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

CE SUPERBE JONG, pour Dame ou Monsieur, doré, estampé et gravé, article de première qualité. Envoyé franco sur réception de 15c en argent Dépt. B. Boîte 126, Montréal.

Les salons littéraires du XIX^e siècle à Paris

Notes inédites
écrites pour l'Album Universel

Tel est le titre des intéressants souvenirs et très vivants portraits des salons littéraires de Paris au XIX^e siècle que M. Victor du Bled a publiés dans le "Correspondant".

Cette chronique, toute mondaine et sociale qu'elle soit, jette un jour particulier sur la vie intime des grandes dames qui tenaient "salon" vers la moitié et la fin du siècle dernier, sans parler de leurs illustres devancières qui avaient mérité le nom "d'anges" et de "divines" pour les charmes séduisants de leur conversation. Ces "précieuses" modernes, toutes femmes d'esprit, savaient s'entourer des "illustrations" de la capitale et les attirer à elles. En effet les arts, les sciences, les lettres, la politique, la philosophie avaient à certains jours droit de cité dans ces "cénacles" où un esprit de bon aloi, le bon goût, les jolies manières, joints aux plaisirs de la conversation en faisaient tout l'intérêt et la vogue retentissante. Tous les grands hommes depuis l'empire ont passé par ces "salons" où plus d'un trouvèrent l'occasion d'y briller de tout l'éclat impromptu de leur talent, assaisonné de l'à-propos de leurs bons mots et de leurs fines réparties, auxquelles d'ailleurs l'on applaudissait fort, sans compter les remarques spirituelles qu'elles suscitaient. C'était alors un feu roulant de belles paroles où chacun payait de sa personne et dans ces tournois de galanteries la maîtresse de maison devait, ne fut-ce que par convenances, garder l'avantage de la position.

Aussi avec quel art savait-elle cette parisienne née, varier à l'infini la "conversation" l'aliment principal de ces réunions sociales entre toutes, où "l'esprit prime le droit", suivant un paradoxe. C'est pour ces femmes aimables et spirituelles que semble avoir été faite cette définition: "la conversation admet tous les tons, depuis le familier jusqu'au sublime; tous les jets, depuis le plus simple jusqu'au plus élevé; tous les genres, depuis le plus humble jusqu'au plus noble; toutes les figures et toutes les images. Elle a des coupes hardies et brusques, des groupes harmonieux, des repos et des sous-entendus, des torrents de paroles et de larmes, des gestes non moins expressifs et des silences encore plus éloquentes. Enfin c'est un drame naturel où tous les caractères se dénouent, où tous les sentiments font explosion, où tous les ridicules se traduisent, où tous les styles suivent avec une admirable flexibilité les mouvements si divers, les vicissitudes si rapides de "l'esprit du coeur..."

Maintenant, voulez-vous juger de cette pétulance d'esprit, voici quelques-unes des réparties qui faisaient alors le tour de ce petit monde où l'on causait, et, souvent, la fortune de l'auteur. A propos de Mme B., qui fait le vide dans la causerie par des mots personnels et brillants: "Elle coupe le fil de la conversation avec des ciseaux d'or." L'on causait de la manière dont les femmes s'aperçoivent qu'elles vieillissent: "Moi, dit-elle, c'est bien simple: je m'en suis aperçu quand les hommes ne m'ont plus parlé de ma figure et ne m'ont parlé que de mon esprit."

D'une femme dont la conversation est ennuyeuse: "Quand on l'entend, il semble qu'on mange de la terre."

A une autre qui voulait tenir "salon": "Vous n'y arriverez pas, cela exige trop de sacrifices, durant vingt ans, j'ai bravé le ridicule."

En effet, disait une autre: "Il faut savoir faire son métier de maîtresse de maison; il y a des déboires comme les autres." Au sujet de certaines personnes que Mme Auberon voyait l'hiver en ville seulement: "Nous sommes en été; je les ai mis chez le fourreur." Cette causeuse expliquait ainsi sa méthode: "Mes gens d'esprit du matin seraient fourbus; j'en attends d'autres à six heures: il faut bien que je remette du charbon dans ma locomotive."

Un jour comme elle rendait visite à une jeune femme qui venait de perdre son mari; après les condoléances d'usage, elle demanda: "Avez-vous des enfants, chère madame?" — "Oui, madame, deux garçons et une fille." — "C'est bien incommode pour se remarier," reprit la visiteuse.

A un officier général très étoilé, qui s'embourbait dans le récit interminable de ses campagnes et hauts faits d'armes; elle dit avec grâce: "Général, si nous signions la paix!"

A un de ses nombreux admirateurs qui implorait Sophie Arnould en ces termes: "Aimez-moi ou je me brûle la cervelle!" Celle-ci de répondre: "Taisez-vous donc, cerveau brûlé."

L'on n'en finirait pas de citer ces traits d'esprit qui jaillissaient comme des étincelles

celles à ces réunions d'amis, émaillant la conversation et faisant tout l'attrait de ces salons littéraires si recherchés encore de nos jours et dans tous les bons milieux où l'on se pique de quelque culture intellectuelle et de savoir vivre.

Cependant, l'on m'en voudrait de ne pas citer en terminant ce rapide exposé de l'art de la conversation, quelques extraits du "Livre d'or de la comtesse Diane de Beausaïcq". Feuilletons-le ensemble si vous voulez bien; c'est le jeu des "petits papiers": — Voudriez-vous avoir des ailes? Oui, pour revenir. — Combien dure la jeunesse? — Chacun croit qu'elle durera encore jusqu'à l'année prochaine. — Que voit une femme dans sa glace? — Celle qu'elle veut être. — A quoi songe-t-on quand l'on dit "on"? — Aux autres quand on blâme, à soi quand on loue. — A quoi rêvent les jeunes filles? — A elles toujours. — A quel âge est-on vieux ou vieille? — Jamais à celui qu'on a. — Quelle est la personne la plus aimable? — Celle qui me persuade que c'est moi. — Qu'est-ce que la mode? — L'art de faire porter à toutes les autres ce qui sied à quelques-unes; le refuge de celles qui n'ont pas de goût. — Où l'amour-propre va-t-il se nicher? — Dans la bosse de chacun. — Qu'est-ce que philosopher? — L'art de supporter les infortunes des autres.

Après cela doit-on dire avec Lamartine dont on connaît la bonté et la grandeur d'âme: "J'ai peu rencontré de méchants sur ma route... Je ne me souviens que des bons. D'ailleurs à quoi bon charger sa mémoire de ce qui ne sert pas à nourrir, à charmer ou à consoler le coeur?"

Enfin l'auteur de ces mémoires de salons célèbres, donne les règles classiques de cet esprit d'entregent de bon aloi: "Entendre raillerie pour sa part, railler très peu soi-même; contredire rarement et avec modération; bannir le moi, montrer l'esprit de son âge, ne pas dédaigner les opinions d'autrui, etc., etc., ne pas oublier que le silence est d'or en certaines circonstances; et surtout se résigner à beaucoup de choses et de personnes, tout en semant de la bonté dans l'esprit." J. S. L.

Québec, Novembre 1906.

L'ALMANACH HACHETTE POUR 1907

Le monde était dans l'attente. On s'impatientait, chacun le réclamait. Enfin le voici chez tous les libraires, le désiré de tous, le bien-aimé des familles, l'indispensable aux pauvres comme aux riches, aux savants aussi bien qu'aux ignorants, l'Almanach Hachette pour 1907!

Ses 500 pages de texte sont entièrement renouvelées et ses 817 gravures sont inédites comme les articles qu'elles illustrent et expliquent.

Au nombre de ces articles que tous voudront lire, citons: L'art de placer et gérer sa fortune; Une maladie des sédentaires; Le Diabète; La vie prolongée par le lait caillé; Les aliments qui font mal; Nos obligations militaires; Le repos hebdomadaire, ce que dit la nouvelle loi; Le jardin d'agrément; La Terre ne serait plus ronde; Y a-t-il des canaux dans Mars; L'origine des mots célèbres; Pour s'éclairer à bon marché; Les femmes font et défont la maison; Le fardeau croissant de la paix armée; L'horoscope de M. Fallières; Le diamant, roi des minéraux; La vie des abeilles; Pour faciliter l'arrestation des criminels, etc.

L'Almanach Hachette offre, cette année-ci tout un choix d'attractions qui le rendront plus précieux encore et son édition complète s'est augmentée d'un petit Annuaire administratif d'une grande utilité.

Une trentaine de pages sont consacrées à un Guide des chemins de fer, d'une forme tout à fait nouvelle et facile à consulter.

L'Almanach Hachette contient de nombreuses primes, une vingtaine de billets de théâtre et divers autres avantages qui remboursent largement le prix d'achat de l'exemplaire.

MM. Fetherstonhaugh et Cie, solliciteurs de brevets, édifice de la Canada Life, Montréal, mentionnent la liste des brevets suivants obtenus par leur entremise:

Canada — Richard Pike, élévateur; J. L. Brower, machine à perforer; R. A. Chambers, appareil de transport.

Etats-Unis — James R. Dunn, clos à bestiaux; Edward A. Mason, roue à bourrelet de sûreté pour chars; Joseph S. Visger, oreillers pour lits; Antimal-de-Mer Belt Co., ceinture abdominale; John L. Ryan, oreillers pour lits.

Brésil — James T. Clark, fermoir à noix automatique.



Famille Ménacée

Montréal, an., 256 rue des Allemands. Pendant deux ans j'ai souffert sérieusement d'une maladie nerveuse qui menaçait de m'élever à ma famille. Plus j'essayais de médecins et de médicaments, plus mon mal augmentait. Il m'est presque impossible de vous donner une idée de l'affection nerveuse, mais je sais qu'elle m'a presque tourné l'esprit. Je désespérais de ma guérison, mais une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs m'a procuré un soulagement inattendu et m'a arraché des étreintes de la mort. Mme C. CHASSE.

Le Rév. J. H. Perrault, de Longueuil, P. Q., écrit le 4 décembre 1899: — Veuillez envoyer à Alex. Charbonneau, une autre bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il a fait usage de ce remède avec succès pour la maladie de nerfs et en a obtenu le résultat désiré.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement. Ce remède a été préparé par le Rév Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente tous les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto par Lyman Bros & Co.

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE
Toutes les heures de 6.00 a. m. à 12.00 midi.
Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.
Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour Ste-Anne de Beauport

LA SEMAINE
7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.
LE DIMANCHE
7.00, 7.45 a. m., 1.45, 5.45, 6.15 p. m.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE
9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beauport 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.



PERLES

Colliers de perles fines—de diamants—rubis—ou toutes autres pierres précieuses—Bagues de luxe — Venez nous consulter.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS
Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital adhésus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

DEMANDEZ LA LIQUEUR

ANGÉLICA

Liqueur Stimulante à base de

Fine Champagne

Authentique de la Distillerie de Matha



"S'il veut s'en aller confortable
Après la tasse de Moka,
Nul dîneur ne quitte la table
Sans un verre d'Angélica." L'HERMINE

L'Angélica se trouve dans toutes les bonnes
épiceries. Ainsi que dans les Hôtels
et Restaurants de lère c'asse.

LA

'LOTION PERSIENNE'



est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irritations,
soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les **Rousses et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE **Blanchit le Teint** graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est **Brunie par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

Incandescence par le Pétrole

Le bec Peerless à incandescence par le Pétrole se visse sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile: plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation: une pinte de pétrole en 19 heures.
Même intensité que le Gaz à incandescence.
Prix du Bec complet avec verre, manchon et mèche **\$3.00.** Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gaz Light Co. Ltd.
319 Boulevard St-Laurent, MONTREAL

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité.
Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

SI

cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

Dieu et le matérialiste

(suite et fin)

"Ils auront beau faire, l'Auteur de la nature en a placé le sentiment dans nos âmes, comme il y a placé l'intelligence, et il est aussi impossible de nous l'arracher que de nous priver de la pensée."

"Il ne doit pas être plus étonnant pour eux, de croire à la vie future que de constater la vie présente; au contraire tout démontre que celle-ci prépare l'autre."

Plus nous étudions ces hommes et plus nous apprenons que leur savoir se borne à nier sans prouver, à démolir sans réédifier, que toutes leurs théories, toutes leurs hypothèses ne tendent que vers le néant, d'où ils font tout sortir, et où ils voudraient faire tout tomber.

C'est tout ce que l'on peut conclure de leur histoire.

Ils n'ont pas même eu l'idée d'élever des monuments à ces atomes qui, d'après leurs dires, ont d'eux-mêmes et par eux-mêmes, s'il si bien se choisir, se poser et se superposer, vibrer assez convenablement, se mettre en état d'activité spéciale pour former ces globes immenses; qui ont pu si bien se coordonner pour en régler tous les mouvements; qui ont si bien réussi à se propager en se multipliant jusqu'à l'infini, et, ce qui est plus étonnant encore, se procurer l'espace pour se placer.

Pourtant, messieurs les matérialistes, d'après vos théories, ces molécules, aveugles et inconscientes, ont accompli incomparablement plus que toutes les plus hautes intelligences, plus que tous les plus grands génies parus depuis sur cette terre; si vous êtes logiques, le moins que vous puissiez faire, serait de réparer votre oubli. Pourquoi pas? Mieux vaut tard que jamais.

Il faut conclure que l'orgueil ou l'ignorance se trouvent chez ces hommes qui nient et rejettent ce que la science, la raison et la religion affirment et acceptent.

Orgueil, parce qu'ils se croient au-dessus d'elles et ne veulent rien reconnaître au-dessus d'eux-mêmes. Ignorance, parce que, ainsi que nous l'avons prouvé, tous les faits constatés ici-bas détruisent leurs théories; ignorance encore, parce qu'ils semblent ne pas savoir qu'il est et qu'il sera toujours assez difficile pour l'intelligence humaine de pouvoir constater les oeuvres sublimes de la création, parce qu'ils semblent ignorer qu'il faut plus qu'une intelligence bornée, quelque brillante qu'elle soit, pour pouvoir expliquer les beautés merveilleuses et mystérieuses qui nous entourent.

Tant que vous serez hommes, il vous est et il vous sera toujours inutile d'essayer à expliquer les mystères de la création, pas même le moindre acte de la vie: "C'est le secret de Dieu."

La raison, le sentiment, la foi du genre humain, l'univers entier, tout nous parle d'une intelligence suprême, infinie; mais quelle est sa manière d'être, quelle est sa nature? Essayez de la comprendre, c'est vouloir pénétrer l'impénétrable, comprendre l'incompréhensible et l'on finit, à force de subtiliser, par étouffer le bon sens et rejeter Dieu uniquement parce qu'on ne peut le comprendre.

"La raison, émanation de la lumière éternelle, a été donnée à l'homme pour l'éclairer, pour lui faire voir et constater les grandes oeuvres du Créateur, afin de le porter à le mieux connaître, et, par là, l'admirer davantage."

La raison nous dit encore: "Dieu éternel existe, on peut le nier mais non l'annéantir." Qu'il y a des choses qu'il faut voir pour les croire, comme il y a des choses qu'il faut croire pour les voir, parce que tout est mystère pour l'homme dans la création..."

"Que sans un Dieu pour l'avenir, la vie ne serait qu'une mauvaise plaisanterie..."

Qu'il n'y a nulle apparence que Dieu veuille annéantir les âmes, lui qui n'annéantit pas le moindre atome.

Parmi les membres d'une association de savants anglais qui ont honoré Montréal d'une visite, il y a quelques années, un Révérend Père donna un soir, à la salle académique du Gesù, une étude sur le soleil, le tout accompagné d'illustrations. Avant de terminer, il s'avance sur l'estrade et continue à peu près en ces termes:

"Je viens de vous donner une description du bel astre qui nous éclaire et qui donne la chaleur nécessaire pour le maintien de la vie animale et végétale sur notre terre.

Notre système solaire comprend d'abord le soleil de qui ce système doit son nom et duquel il dépend; six huit planètes primaires, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, quatre autres planètes plus petites: Cérés, Talas, Juno et Vestias, plus de cent autres de moindre volume encore appelées Astéroïdes un nombre inconnu de comètes et en plus des Satellites ou planètes secondaires. Telles la lune qui tourne autour de la terre, quatre autour de Jupiter, huit autour de Saturne, six pour Uranus et ainsi de suite.

Le diamètre du Soleil est de 822 mille milles ou 112 fois plus grand que celui de la terre; sa circonférence de 2,764,600 milles contient un million trois cent mille fois plus de matière que notre globe. Sa distance de la terre est, autant qu'on a pu le vérifier, de 95 millions de milles.

Jupiter est à quatre cent millions de milles, Saturne 890 millions, Uranus 1,800 millions, Neptune 2,900,000 milles.

Secrets Professionnels de la Beauté



Il est extravagant et souvent dangereux d'acheter des lotions, des poudres, des "embellisseurs" que vous ne connaissez pas, et à des prix exorbitants.

Si votre visage est enlaidi par une cause quelconque, si vos cheveux grisonnent ou tombent;

Si les rides apparaissent, si vous êtes sujet à une transpiration excessive; ou, Si vous avez le visage et les bras couverts de poils follets, nous pouvons vous envoyer huit prescriptions renommées, qui vous feront disparaître tout cela, y compris celles pour la blancheur du teint, et notre poudre liquéfiée pour la toilette.

POUR UNE PIASTRE NOUS ENVERRONS LES HUIT PRESCRIPTIONS ET LES INGREDIENTS POUR UNE SEULE, A VOTRE CHOIX

Tout est facile à préparer, efficace et inoffensif. On peut se procurer tous les ingrédients chez les pharmaciens.

MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste
TORONTO, ONT., CANADA

ENLEVE LES GORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille ou

ANTIKOR LAURENCE

PRIX 25 cts



A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

Les Amers Indiaènes

Le plus économique en même temps que le plus efficace TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.



LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicamenteuse; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les Maux de Tête, Étourdissements, Nausées, Malaise Général, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 deniers.

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée
87, rue St-Christophe, MONTREAL

PILULES PERSANES

Femmes et Jeunes Filles

DÉSIREUSES D'ÊTRE PLAISIR

Veillez au développement de Votre Buste

C'est le secret de la beauté des Sultanes, réalisé par les fameuses

PILULES PERSANES

de Tewfik Haziz Téhéran (Perse)

Elles agissent pendant votre sommeil. Pas de Massage.

\$1.00 la boîte. 6 boîtes pour \$5.00

Société des Produits Persans
Boite Postale 1080. MONTREAL, Canada

Mentionnez ce journal en nous écrivant

Pour le Cadeau de la Ménagère

- UNE BALAYEUSE BISSELL pour tapis, prix. . . \$3.00
- UN SERVICE A DEPÉCER, couteaux, fourchettes et aiguiseur, manches en corne de cerf, prix. . . \$3.50
- Une douzaine de CUILLETS A SOUPE en nickel argent, garanti ne jamais changer, prix. . . \$2.25
- Une douzaine de COUTEAUX DE TABLE manches en ivoirine, bonne qualité, prix. . . \$2.75
- Une CAFETIERE EN CUIVRE, russe ou viennoise, à alcool, pour faire le café dans cinq minutes. . . \$3.50
- Un PAILLASSON en acier pour porte, prix. . . \$3.00
- MACHINE A HACHER les viandes et les légumes, prix. . . \$1.50
- MOULIN A CAFE français, en acier, prix \$1.25
- BOITES EN ACIER très fortes, pour argent ou bijoux, prix depuis. . . \$1.75
- MOULES FRANÇAIS pour gelées, glaces, gâteaux, pouding, etc., prix depuis. . . 50c



L. J. A. SURVEYER, Importateur de ferronnerie
52 Boulevard Saint-Laurent, 2e porte de la rue Craig, MONTREAL.

CADEAUX POUR MUSICIENS

Les amateurs de musique sont invités à venir voir mon assortiment complet d'instruments de musique des meilleures maisons d'Europe et d'Amérique.



Pupitres en fer - - - 75c.
Pupitres nickelés, \$1.50 à \$2.50
Porte-musique, - de \$1.00
Métronome Maëtzl, de \$3.00
de Manufacture Française

Violons, - - de \$3.00 en montant
Mandolines, - " 3.00 "
Guitares, - - " 6.00 "
Cornets, - - " 10.00 "

Autres Instruments à des prix proportionnellement bas

MUSIQUE EN FEUILLE, une spécialité

FOURNISSEURS DES MAISONS D'EDUCATION

Seul agent pour Mahillon & Cie, Bruxelles; Couesnon & Cie, Paris; Jérôme, Thibouville, Lamy & Cie, Paris, etc.

ATTENTION SPECIALE aux COMMANDES PAR LA POSTE.

Edmond Hardy
38, Notre-Dame Ouest
TEL. MAIN 2446

Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
 No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
 660, Rue Craig Ouest, - Montréal

Tout ce qu'il faut pour la Table



NOUS INVITONS LES LECTEURS DE L'Album Universel A VISITER NOS SUPERBES ÉTALAGES DE

Services à Diner
 Services à Thé
 Plats à Gâteaux

ARTICLES EN
 Faïence et
 en Porcelaine

Verrerie et Coutellerie

SPECIAL

Service à Diner Complet

97 morceaux, valant \$8.00. Blanc avec bordure double et tresse dorée. PRIX SPECIAL \$4.80

Durant le mois de Décembre, Tapiserie à moitié prix.

H. C. GRÉGOIRE,

775, Rue Ste-Catherine Est,
 Phone Bell Est 2078 (Bloc Barsolou)
 Aussi 1593, Rue Ste-Catherine Est
 HOCHÉLAGA



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
 LUDGER GRAVEL,
 22 à 28 Place Jacques-Cartier,
 MONTRÉAL

Téléphones Bell,
 Magasins, - Main 641
 Bureaux, - Main 512
 Après 6 p.m. Est 2314
 Tél Marchands 964

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent

Ainsi, ce soir, la terre est à 95 millions de milles d'un côté du soleil; dans six mois, elle sera à 95 millions de milles de l'autre côté, ce qui veut dire que la terre, dans sa course circulaire et annuelle autour du soleil, voyage dans l'espace à raison de soixante-huit mille milles à l'heure, soit 19 mille à la seconde.

Vénus, notre voisine, parcourt 80 mille milles à l'heure ou 30 milles à la seconde. Mercure, plus rapide encore, court 109 mille milles à l'heure ou 30 milles à la seconde.

Il en est ainsi pour les autres planètes dans leur course circulaire à travers l'espace autour de l'astre duquel elles dépendent; toutes, elles complètent leur course durant leur année respective.

L'intelligence humaine reste éblouie en face d'une telle oeuvre... Quelle puissance déployée dans la création de ce soleil et des planètes qui le suivent comme en lui obéissant. Quelle majesté dans l'ordre admirable qui règle tous leurs mouvements si rapides qu'ils défient notre imagination. Quelle sagesse et quelle bonté dans tous les biens répandus à profusion partout!

Et pourtant notre système solaire si vaste, si beau, si merveilleux, si au-dessus de toute conception humaine n'est, par rapport à la création, pas à comparer au grain de sable sur le bord de la mer.

Notre soleil, la terre, toutes les autres planètes qui le suivent, tout cela n'est qu'un point infime dans l'immensité. Il y a dans l'espace des millions et des milliards de soleils éclairant, réchauffant autant, si non plus de mondes que le nôtre et tous circulant en suivant le tracé qui leur a été indiqué. Il n'était pas plus difficile pour Dieu de créer des milliards de soleils que d'en créer un seul. Et j'ajouterai: Ces millions et ces milliards de soleils éparpillés dans l'espace, à des distances incommensurables, suivis chacun de leur cortège de planètes qui en dépendent, planètes peuplées à leur tour de milliards d'êtres humains rendant grâce et chantant les louanges du Seigneur; ces soleils, dis-je, déployant les couleurs les plus belles et les plus variées et faisant entendre les plus douces mélodies dans leur course incessante à travers l'espace, viennent tour à tour au passage saluer l'Eternel, leur divin créateur.

Non, jamais oreille humaine n'a entendu d'harmonies aussi suaves, aussi mélodieuses. Jamais oeil n'a vu de spectacle aussi imposant, aussi merveilleux, dont la splendeur excède tout effort de notre imagination.

Donc, de concert avec tous les savants dignes de ce nom, nous dirons: O divin Créateur, tes oeuvres sublimes, ta puissance, ta majesté, ta bonté, ta sagesse, tous tes attributs sont bien au-dessus de la portée de mon intelligence, bien au delà de toute conception humaine; cependant tu m'as donné la raison et cette intelligence pour te connaître dans tes oeuvres et pour t'admirer davantage en les étudiant; et moi atome placé sur ce globe infime dans l'immensité, plein de gratitude envers ta majesté pour ce don précieux qui me permet d'élever la vue vers toi, je tombe à genoux, je crois, je t'aime et j'espère.

A. THOMAS

CARILLONS DE NOEL

Le vieux sonneur monte au clocher
 Jusqu'aux meurtrières béantes
 Où les cornelles vont nicher,
 Et, chétif, il vient se percher
 Au milieu des poutres géantes.

Dans les ténèbres où ne luit
 Qu'un falot pendant aux solives,
 Il s'agit et mène grand bruit
 Pour mettre en danse, cette nuit,
 Les battants des cloches massives.

Joyeuses avec un son clair,
 Les voix des cloches, par le faite
 Des lucarnes, s'en vont dans l'air
 Sur les ailes du vent d'hiver,
 Comme des messagers de fête.

Noël! Noël!... Sur les hameaux
 Où les gens rentrent à la brune;
 Sur les bords noirs et sur les eaux
 Où tout un peuple de roseaux
 Frissonne au lever de la lune;

Noël!... Sur la ferme, là-bas,
 Dont la vitre rouge étincelle,
 Sur la grand-route, seul et las,
 Le voyageur double le pas;
 Partout court la bonne nouvelle...

Oh! ces carillons argentins
 Dans les campagnes assombries,
 Quels souvenirs doux et lointains,
 Quels beaux soirs et quels beaux matins
 Ressuscitent leurs sonneries!

Jadis, ils me versaient au coeur
 Une allégresse chaude et tendre;
 J'ai beau vieillir et passer fleur,
 Je retrouve joie et vigueur,
 Aujourd'hui, rien qu'à les entendre...

Et cette musique de l'air,
 Cette gatté sonore et pleine,
 Ce chœur mélodieux et clair
 Qui s'en va dans la nuit d'hiver
 Ensoleiller toute la plaine.

C'est l'oeuvre de ce vieux sonneur
 Qui, dans le clocher solitaire,
 Fait tomber, ainsi qu'un vaneur,
 Cette semence de bonheur
 Sur tous les enfants de la terre.

ANDRÉ THEURIET,
 de l'Académie Française



Notre Surface de Glace Ayant comme
 le solide plancher Fondation
 de la roulerie, est la Plus Belle qui existe

Patinage tous les soirs de 7.30 à 10 p.m. Aussi les mardis, jeudis et dimanches après-midis. Admission 20c ou 6 billets pour \$1.00. Le Montagnard A.A.A.



MERES!!

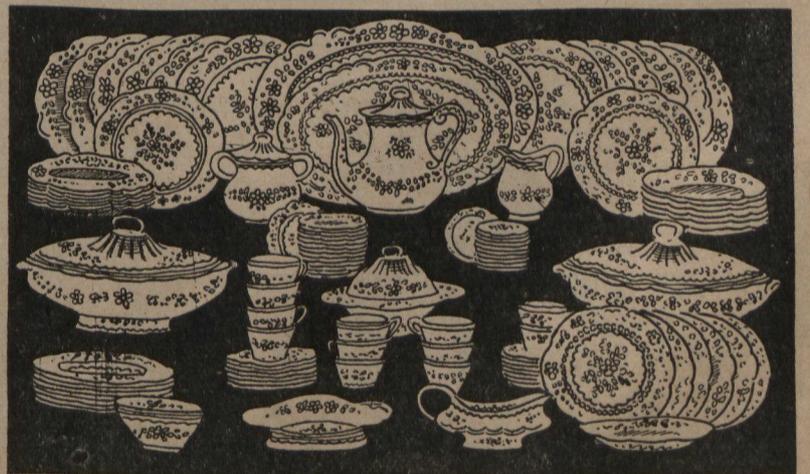
Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs.
 MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits



GRATIS Magnifique service à diner et à thé de 97 morceaux

UNE RECOMPENSE DE \$1,000 sera payée à quiconque pourra prouver que nous ne sommes pas sincères. Ceci est une proposition honnête, la chance de toute une vie. Nous distribuons, gratuitement, 1,000 Services à Diner et à Thé de 97 morceaux chacun, magnifiquement décorés en bleu, en vert, en brun et en rose, d'après les dessins les plus nouveaux, et de grandeur régulière pour l'usage de la famille, pour faire connaître rapidement les fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, le remède par excellence contre la Constipation, l'Indigestion, l'Impureté du Sang, le Rhumatisme, la maladie de Rognon, pour stimuler l'Appétit, régler les Intestins et embellir le teint. Nous vous ferons présent d'un Service de 97 morceaux, complet, exactement tel que nous disons, ou nous perdrons notre argent. Profitez de cette occasion si vous désirez obtenir un Service de vaisselle tout à fait Gratuitement.

TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS EST DE VENDRE 10 BOITES, A 25cts. CHACUNE.

des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, conformément à notre plan. Chaque personne achetant une boîte de Pilules de vous, a droit à un beau présent de notre part. Vous pouvez les vendre rapidement. Ne manquez pas cette Grande Occasion. Ecrivez-nous aujourd'hui et convenez de vendre les 10 boîtes et de nous retourner l'argent \$2.50. Nous vous confions les Pilules jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

Nous sommes déterminés de faire connaître les fameuses Pilules du Dr Maturin quoiqu'il nous en coûte. Nous disons que nous donnerons ces beaux services de vaisselle et nous les donnerons. Nous faisons des arrangements pour payer les frais de transport jusqu'à votre Station la plus rapprochée. Ne manquez pas cette Grande Chance, écrivez-nous immédiatement. Rappelez-vous que notre vaisselle est magnifiquement décorée, emballée et expédiée, exempte de tous frais. Adressez: The Dr. MATHURIN MEDICINE CO., Dish Dept. 20, Toronto, Ont.

CORSET E.T. "LA DÉESSE"

Célèbre Corset Français, Parfait comme Coupe, Fini et comme Qualité. :: :: ::



Cinq Modèles :

802-4 Jarretières, 'Boucle' de Ruban à	\$1.00
804 " " " "	1.25
812 " " " "	1.50
700 " " " "	2.25
750 " " " "	3.00

Demandez-le

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRÈRES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des États-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

RAZORINE

ENLÈVE

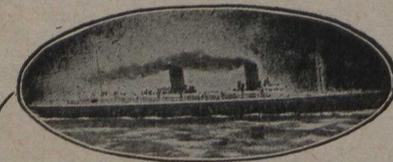
instantanément sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédions un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez :

COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantic, Boston, Mass



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE
De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

LA BRETAGNE	déc. 20
* LA PROVENCE	déc. 27
* LA LORRAINE	jan. 3
* LA TOURAINE	jan. 10
* LA SAVOIE	jan. 17
* LA TOURAINE	jan. 24

* Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Nicolo, 1775-1818, né à Malte.

De son vrai nom Isouard, Nicolo n'étant qu'un prénom; compositeur de musique aimable et facile, a laissé de nombreux opéras-comique, parmi lesquels il convient de citer: les Rendez-vous bourgeois, le Billet de loterie, Joconde, Jeannot et Colin, dont le succès a été durable, et qui contiennent de jolies choses.

Plusieurs tentatives de collaboration eurent lieu en ce temps, mais sans grands succès.

Le Baiser et la Quittance fut écrit en collaboration par Boieldieu, Méhul, Kreutzer et Nicolo en 1802.

Le Siège de Mézières était aussi le résultat d'une collaboration, en 1814, de Boieldieu, Catel, Cherubini et Nicolo.

Le seul de ces artistes dont nous n'ayons pas encore parlé est Kreutzer, qui fut plus célèbre comme violoniste que comme compositeur, et qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, Kreutzer (Conradin), 1782-1849, un compositeur allemand, celui-là, bien qu'il ait écrit quelques ouvrages sur des poèmes français, de peu d'importance et de peu de retentissement aussi.

L'étude des romantiques français va nous conduire, à travers l'une des plus belles périodes de l'art, jusqu'aux temps modernes. Toutefois, nous réserverons systématiquement pour un chapitre spécial ceux des maîtres contemporains qui poursuivent actuellement leur carrière militante, et seront ainsi mieux groupés.

Aussitôt après l'auteur de la Dame blanche, nous allons voir se succéder sans interruption ceux de la Muette, du Pré aux Clercs, du Prophète, de la Juive, du Chalet et des Troyens.

Auber (Daniel - François - Esprit) 1782-1871, né à Caen.

Élève de Ladurner pour le piano, et de Cherubini pour la composition; voici ses principaux opéras:

Le Séjour militaire, le Testament, la Bergère châtelaine, la Neige, le Concert à la cour, Lécadie, le Maçon, Fiorella, la Muette, la Fiancée, Fra-Diavolo, le Dieu et la Bayadère, le Philtre, le Serment, Gustave III, Lestocq, le Cheval de bronze, Actéon, l'Ambassadrice, le Domino noir, le Lac des Fées, les Diamants de la couronne, la Part du diable, la Sirène, la Barcarolle, Haydée, l'Enfant prodigue, Marco Spada, Manon Lescaut, la Fiancée du roi de Garbe, le Premier Jour de bonheur, le Rêve d'amour, 1869.

Son principal collaborateur, pour les poèmes, fut Scribe.

Auber fut l'un des plus féconds compositeurs dramatiques de l'école française, le plus spirituel peut-être et le plus pimpant, toujours d'une élégance et d'une distinction parfaites; la finesse et la grâce sont ses caractéristiques; une fois par exception, en écrivant la Muette, il a montré une autre face de son talent, car là, l'enthousiasme patriotique, une chaleur et une verve presque italiennes, deviennent les qualités dominantes.

Il fut directeur de la musique de la chapelle impériale des Tuileries, pour laquelle il écrivit un certain nombre d'œuvres religieuses.

Membre de l'Institut en 1829. Directeur du Conservatoire de 1842 à 1871, il est mort pendant la Commune.

Hérold (Ferdinand) 1791-1833, né à Paris.

Élève de Fétis pour le solfège, de Catel pour l'harmonie, de Kreutzer pour le violon, d'Ad. Adam pour le piano, de Méhul pour la composition, il obtint, en 1812, le prix de l'Institut.

Ses plus célèbres ouvrages sont trois opéras-comiques, "Marie, Pampa et le Pré aux Clercs"; style clair, élégant, facile, orchestration riche et colorée, beaucoup de piquant, dans le tour mélodique, telles sont les qualités bien françaises qu'on retrouve à chaque pas dans l'œuvre de ce maître, dont l'originalité est incontestable, puisqu'on reconnaît sa manière à chaque page de ses œuvres, et qui pourtant subissait très volontiers les influences étrangères; Rossini avec son exubérant entrain, Auber avec son style mordant et incisif, et plus que tout autre, Weber par sa poésie pénétrante comme par son énergie et son brillant, ont exercé sur lui une action facile à reconnaître.

Comme Schubert en Allemagne, comme Bellini en Italie, ses contemporains, des charmeurs comme lui, il est mort jeune, à quarante-deux ans, en plein épanouissement de son charmant génie, tout de verve et de chaleur communicative.

(A suivre)

IL FAUT QU'IL AIT DU MERITE

Il faut réellement qu'il ait du mérite, car le BAUME RHUMAL est chaque jour de plus en plus demandé. Les médecins le recommandent à ceux qui toussent. Il guérit rapidement et sûrement, bronchites, catarrhes, etc.

Les Fêtes approchent

PREPAREZ VOUS

Les fêtes approchent, et avec elles la distribution annuelle de présents pour les enfants et de plaisirs pour les grandes personnes. Nous avons fait de grands préparatifs pour ces jours de joie, et nous sommes d'avance certains que nos marchandises, en vente pour les fêtes, et comprenant des cadeaux ou des objets pour votre propre usage, vous donneront pleine satisfaction.

Nous avons un assortiment de tous les articles les plus appropriés pour cadeaux pour dames, jeunes filles et enfants.

Nous prions avec instance nos amis de faire leurs achats de bonne heure; à cette condition, nous leur promettons les avantages d'un assortiment plus complet et d'un meilleur service.

Grand assortiment de Marchandises pour les Fêtes

Nous mentionnons aujourd'hui quelques unes de nos nombreuses MARCHANDISES

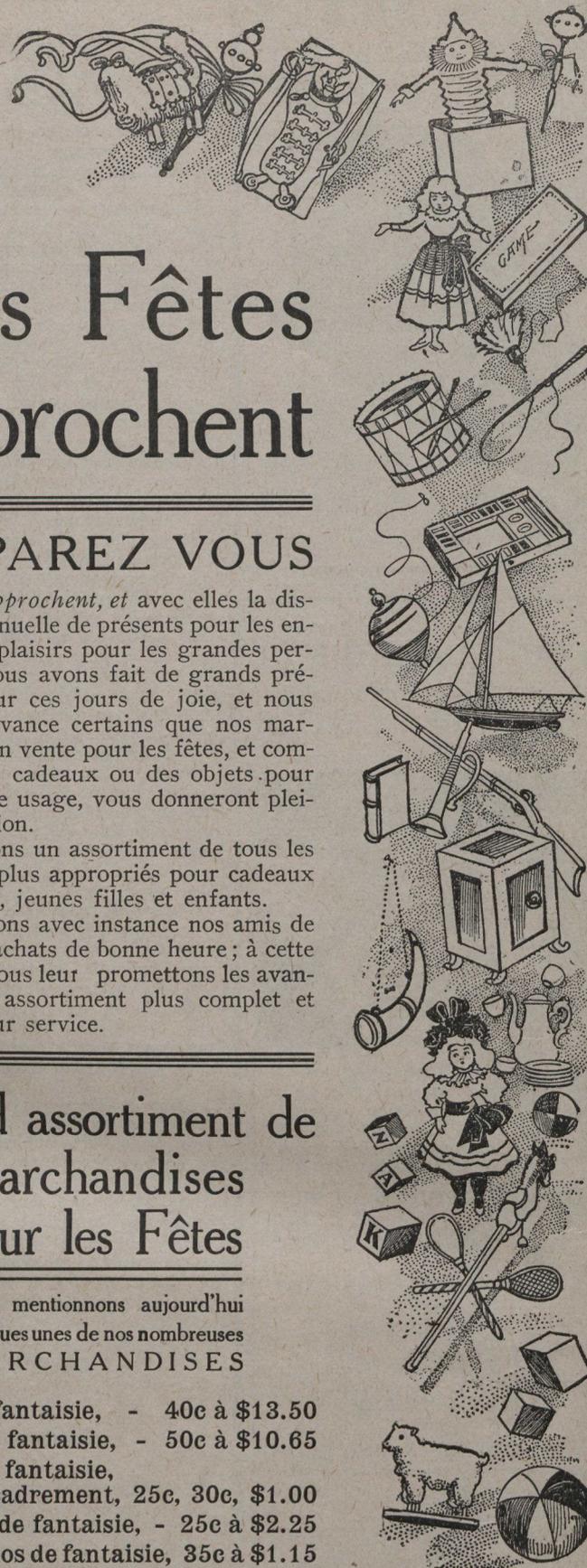
Boîtes de fantaisie, -	40c à \$13.50
Albums de fantaisie, -	50c à \$10.65
Images de fantaisie, avec encadrement,	25c, 30c, \$1.00
Figurines de fantaisie, -	25c à \$2.25
Petits pianos de fantaisie,	35c à \$1.15
Chaises de fantaisie, -	20c, 25c, 50c
Buffets de fantaisie, -	35c, 60c
Bureaux de fantaisie, -	35c, 50c
Planches à laver, de fantaisie, -	20c
Planches à repasser, -	20c
Balancoires de fantaisie, pour poupées, -	25c, 40c
Voitures de fantaisie, pour poupées, -	35c, 50c, 75c, \$1., \$2.
Petits Services à thé -	25c, 50c, \$1.00
"Blocks" de fantaisie, -	20c, 25c
Jouets automatiques, -	25c, 50c
Jouets en fer, -	25c, 35c, 50c, 75c
Musiques de fantaisie, -	10c, 50c, 75c, \$1.00

Le meilleur choix en ville, pour moins que le prix du gros. Venez voir nos vitrines.

Une visite à notre établissement vous épargnera du temps et de l'argent. A part notre assortiment d'objets de fantaisie pour le temps des fêtes, que nous offrons à des prix exceptionnellement bas, nous avons des occasions à vous offrir dans chaque département: jolies blouses, riches manteaux et beaux gants pour cadeaux, aussi utiles que présentables. Tout doit être vendu pour le jour de l'an.

JETTÉ & LEMIEUX

342, Boulevard Saint-Laurent, Montréal



FINE BRETAGNE

NANTES

Le Brandy des familles

PAR EXCELLENCE

Employé dans les Hopitaux et recommandé par MM. les Médecins

Demandez à votre fournisseur qu'il vous envoie une bouteille de FINE BRETAGNE avec votre prochaine commande.

Chaque Bouteille porte le certificat suivant:

Institut Pasteur de la Loire Inférieure

STATION AGRONOMIQUE

Extrait d'Analyse No 17519

NANTES, 27 avril 1901

Ce produit est de l'Eau de Vie de Vin Pure d'une saveur franche et aromatique. Soumise à l'analyse chimique, cette Eau de vie est entièrement exempte de substances organiques ou minérales nuisibles à la santé. Elle possède les qualités des meilleures eaux de vie de vin.

La Société de la Station Agronomique

Signé: ANDOUARD.

Le Brandy FINE BRETAGNE se trouve dans toutes les bonnes épiceries.

Prix: \$1.25 la Bouteille



Une Suggestion pour les Fêtes

VESTES DE FANTAISIE

Le choix d'un cadeau à faire à un homme, à l'occasion des fêtes, a fait le sujet de maintes discussions, mais nous pouvons aujourd'hui résoudre la difficulté pour vous.

Une veste de fantaisie est un article très utile à ajouter à la garde-robe d'un ami, et c'est un cadeau qu'il saura apprécier.

Nous pouvons vous en montrer 50 modèles à votre choix, par ordre de prix, depuis \$1.50 jusqu'à \$6.50, tricotées, de cuir, de soie ou de velours de coton à cotes.

Quel plus charmant cadeau pouvez-vous faire à votre père, votre frère, ou votre ami, à l'occasion des fêtes, qu'un article de confection si nouveau et si en vogue?

Si la veste ne vous fait pas, vous pouvez la changer.



On vous donnera satisfaction, ou votre argent vous sera remis.

"MALE ATTIRE"

VETEMENTS FAITS SUR MESURE

3 MAGASINS { 336, rue Ste-Catherine Ouest, près Victoria
475, rue Ste-Catherine Est
Angle des rues Craig et St-Pierre

CADEAUX POUR LES FETES

Plume-Fontaine Sir Wilfrid Laurier

Marque enregistrée par permission spéciale...



SATISFACTION ABSOLUE OU ARGENT REMBOURSE

GARANTIE EN OR DE 14 KARATS

Prix: No 3, - - \$2.25

Nous fabriquons ces plumes dans différents modèles, depuis \$1.50 à \$7.50 chacune

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Franco par la poste sur réception du prix par la

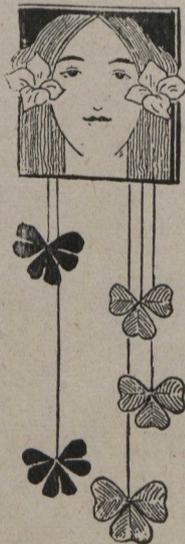
Librairie Beauchemin Limitée, Fabricants

256, rue Saint-Paul, MONTREAL

Atelier

DE

Photo-Gravure



The Montreal Photo-Engraving Company

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "l'Album Universel", 51, rue Ste-Catherine Ouest

CET atelier est installé dans le même local que "l'Album Universel", au No 51, rue Ste Catherine Ouest, coin de la rue St Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "Day", grain, etc. Spécialité: "Catalogues", qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

The Montreal Photo-Engraving Co'y,
51, Rue Ste-Catherine, Ouest
Coin de la Rue Saint-Urbain, MONTREAL

E. MACKAY, Propriétaire.

SUCCESSALE DE QUEBEC

LEGER BROUSSEAU, Agent 13, RUE BUADE, QUEBEC

Le
Département
de
Photo-Gravure
de
"l'Album Universel"

CADEAUX POUR LES FÊTES

Votre cadeau sera apprécié et conservé précieusement, si c'est

Un Bijou, Une Montre, Une Bague

ou UNE PIÈCE D'ORFÈVRERIE quelconque de la

Maison Narcisse Beaudry & Fils

Notre grand assortiment de Bijoux est au complet.
C'est LE TEMPS DE venir FAIRE VOTRE CHOIX.
Nous avons un assortiment complet et varié de
Bronzes, Pendules de Fantaisie, Consoles, Ecrins,
Articles de Piété, Etc., Etc.

QUELQUES SUGGESTIONS

Montres en or pour dames, de	\$ 6.00 à \$ 75.00
Montres en or, 14 kt. pour Monsieur, de	\$45.00 à \$200.00
Petites Bagues à diamants	\$ 3.00
Bagues Jumelles, 2 diamants, de	\$15.00 à \$ 75.00
Bagues à diamants pour dames ou mes- sieurs, de	\$10.00 à \$350.00
Montres en argent	\$ 2.50
Montres en or double, garanties pour 25 ans, mouvements WALTHAM	\$15.00
Bagues en or de Fantaisie, de	\$ 1.75 à \$ 50.00
Bagues en or solide pour enfants	75c

Grand assortiment d'Orfèvreries
massives et somptueuses

OBJETS RAVISSANTS POUR CADEAUX

NARCISSE BEAUDRY & FILS

BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS

212, Boulevard Saint - Laurent, Montréal